

Jésus et les enfants

Table des matières

TOME 1	3
Chapitre 7 – Maturité spirituelle de certains enfants – La petite Marie avec Anne et Joachim. – La sagesse du Fils est déjà sur ses lèvres	3
Chapitre 49 – Le petit Jacques de Capharnaüm	4
Chapitre 57 – L'accueil des enfants à Nazareth	5
Chapitre 60 – Le petit Jacques de Capharnaüm apporte l'offrande habituelle	6
Chapitre 64 – Les enfants s'activent pour Jésus – Jésus guérit un bébé	7
Chapitre 76 – Jésus se réjouit de la pure innocence des enfants	10
TOME 2	14
Chapitre 82 – Discours à des enfants sur le respect des animaux	14
Chapitre 94 – Le petit Jacques	15
Chapitre 97 – Jésus réconcilie deux enfants qui se disputent	16
Chapitre 125 – La foi des tout-petits – La guérison du petit Jean en démonstration vivante	17
Chapitre 134 (Cahiers 45-50, 10.4.45) – Je t'ai choisie lorsque ton âme fut créée	20
TOME 3	21
Chapitre 182 – Zacharie, le petit orphelin	21
Chapitre 184 - Le petit Benjamin de Magdala scrute les apôtres	24
Chapitre 194 – La sagesse de Yabeç	28
Chapitre 196 – Leçon de chasteté de Marie enfant. – Réaction de Yabeç à l'attitude de Judas	32
Chapitre 208 – La haine de l'innocent Marziam – Le pardon expliqué à l'enfant	35
Chapitre 212 – A Yutta, une onde d'amour pour Jésus	38
Chapitre 215 – Guérison de la fille lunatique de l'aubergiste – Un démon peut entrer dans un enfant	39
Chapitre 218 – A Ashqelôn, Jésus rencontre le jeune Alexandre et guérit la mère de la petite Dina	41
TOME 4	43
Chapitre 268 – Joseph de Chorozaïn, orphelin de père, apprenti menuisier	43
Chapitre 273 – Première multiplication des pains :la foi des enfants (Marziam)	46
Chapitre 289 – Jésus prophétise sur l'avenir de Marziam. – Marziam et les chameaux :	50
TOME 5	53

Chapitre 298 – Le secours apporté aux orphelins Marie et Matthias – Leçon sévère de charité envers les orphelins	53
Chapitre 335 – Jésus demande des comptes à Ismaël au sujet des deux orphelins Marie et Matthias	57
Chapitre 345 – Jésus ressuscite l'enfant mort-né (Jésaï-Tobie) de la jeune veuve Dorca ...	60
Chapitre 352 – Le plus grand dans le Royaume – L'exemple petit Benjamin de Magdala ...	62
Chapitre 355 – Jésus consolé par le petit David	65
Chapitre 358 – Jésus guérit le jeune Jaïas aveugle	66
Chapitre 363 – Accueil des enfants de Rama	67
TOME 6	68
Chapitre 365 – Le piège de Judas contre l'innocence de Marziam – Un nouveau disciple, frère de lait de Jésus	68
Chapitre 370 – Au banquet des pauvres dans le palais de Kouza – Les tout-petits à l'honneur !	69
Chapitre 373 – Le jour de la Parascève, Jésus accueilli au Temple	70
Chapitre 377 – Seuls les enfants ont l'âme angélique – « Ma Mère est la femme à l'âme d'enfant »	70
Chapitre 378 – Prédilection de Jésus pour les enfants	71
Chapitre 385 – Le jeune Mikaël et le vieil Ananias	72
Chapitre 396 – Avec les enfants près de Yutta – La main guérissante de Jésus	74
Chapitre 401 – Jésus et les enfants (à Béther)	78
Chapitre 405 – Le petit Mikaël	79
Chapitre 419 – Guérison d'un enfant atteint de la carie osseuse	84
Chapitre 428 – Les enfants précoces	86
Chapitre 432 – Jésus entouré d'enfants pendant qu'il parle à la foule	87
TOME 7	87
Chapitre 436 – Le massacre des Innocents du temps de Moïse et de Jésus	87
Chapitre 445 – Chez Joseph et Anne et leur petit garçon	88
Chapitre 446 – Jésus accueilli à Capharnaüm	89
Chapitre 449 – Le petit Alphée mal aimé par sa mère	89
Chapitre 451 – Discours sur les devoirs des époux et parents, et des enfants	89
Chapitre 454 – Le petit Alphée adopté. Confrontation avec Judas	90
Chapitre 461 – Retrouvailles avec les enfants Marie et Mathias – Mathias rêve d'un roi temporel et Jésus le corrige	92
TOME 8	95
Chapitre 508 – Le petit Martial-Manassé accueilli par Joseph de Séphoris	95
Chapitre 509 – La circoncision du petit Martial, dit Manassé, soulève des réprobations. ...	97
Chapitre 513 – Jésus entouré d'enfant à Emmaüs de la montagne	99
TOME 9	100

TOME 1

Chapitre 7 – Maturité spirituelle de certains enfants – La petite Marie avec Anne et Joachim. – La sagesse du Fils est déjà sur ses lèvres.

Vision du 29 août 1944

Août de l'an 18 à Jérusalem

7.7 Jésus dit :

« J'entends déjà les commentaires des docteurs en ergoterie : “ Comment une enfant de moins de trois ans peut-elle parler ainsi ? C'est exagéré ! ” Ils ne réfléchissent qu'ils font de moi un phénomène en faisant passer mon enfance pour une conduite d'adulte.

L'intelligence ne vient pas à tous de la même façon et au même âge. L'Eglise a fixé à sept ans l'âge auquel on est responsable de ses actes, parce que c'est l'âge auquel tout enfant, même retardé, peut distinguer le bien du mal, ne serait-ce que de façon rudimentaire. *Mais il y a des enfants qui peuvent bien plus tôt **discerner, comprendre et vouloir** avec une raison déjà suffisamment développée. La petite Imelde Lambertini, Rose de Viterb*

e, Nellie Organ, Nennolina vous donnent un exemple probant qui vous permet de croire, ô docteurs exigeants, que ma Mère a pu penser et parler ainsi. Encore n'ai-je pris que quatre noms au hasard parmi les milliers d'enfants saints qui peuplent mon Paradis après avoir raisonné en adultes sur la terre pendant plus ou moins d'années.

7.8 Qu'est-ce que la raison ? Un don de Dieu. Dieu peut donc l'accorder dans la mesure qu'il veut, à qui il veut et au moment où il le veut. Mieux, la raison est l'un des éléments qui vous font ressembler à Dieu, qui est Esprit intelligent et doué de raison. La raison et l'intelligence furent des dons gratuits accordés par Dieu à l'homme au paradis

terrestre. Et comme elles étaient vives quand la grâce était vive, encore intacte et à l'œuvre dans l'âme des deux premiers parents !

Il est dit, dans le livre de Jésus ben Sirach : “ Toute sagesse vient du Seigneur, elle est près de lui à jamais. ” Quelle sagesse les hommes auraient-ils donc possédée s'ils étaient restés enfants de Dieu !

Les lacunes de votre intelligence sont le résultat naturel de votre déchéance dans le domaine de la grâce et de l'honnêteté. Par la perte de la grâce, vous avez éloigné de vous la Sagesse, et cela pour des siècles. Comme un météore qui se dissimule derrière des kilomètres de nébuleuses, la Sagesse ne vous est plus parvenue avec netteté, mais au travers de brumes que votre corruption ne cesse d'épaissir.

Puis le Christ est venu, et il vous a rendu la grâce, ce don suprême de l'amour de Dieu. Mais savez-vous garder ce joyau net et pur ? Non. Quand vous ne la brisez pas par la volonté individuelle de pécher, vous la souillez par vos continuelles fautes de moindre importance, par vos faiblesses, votre sympathie pour le vice et même par les sympathies qui, sans être de véritables alliances avec le vice septiforme, n'en affaiblissent pas moins la lumière de la grâce et de son action. Vous avez ensuite, pour assombrir la magnifique lumière de l'intelligence que Dieu avait donnée à vos premiers parents, des siècles de corruption qui ont répercuté leur action néfaste sur vos forces physiques et vos facultés intellectuelles.

7.9 Or Marie n'était pas seulement la femme pure, la nouvelle Eve recréée pour faire la joie de Dieu : *elle était plus qu'Eve*, elle était le chef-d'œuvre du Très-Haut, elle était la Pleine de grâce, elle était la Mère du Verbe dans l'esprit de Dieu.

“ Le Verbe est la source de la Sagesse ”, dit Jésus ben Sirach. Le Fils n'aurait-il donc pas mis sa propre sagesse sur les lèvres de sa Mère ?

Un prophète chargé de dire les paroles que le Verbe – la Sagesse – lui inspirait de transmettre aux hommes, eut les lèvres purifiées par un chardon ardent : et l'Amour n'aurait pas donné netteté et élévation de langage à son Epouse encore enfant qui devait porter la Parole en son sein ? Elle ne devait plus parler d'abord en enfant puis en femme, mais uniquement et toujours en créature céleste en qui la grande lumière et la sagesse de Dieu étaient infuses.

Le miracle ne réside pas dans l'intelligence supérieure manifestée dès l'enfance par Marie, puis par moi. Le miracle, c'est de pouvoir contenir l'Intelligence infinie qui habitait en nous, dans des limites qui permettent de ne pas frapper d'émerveillement les foules et de ne pas éveiller l'attention de Satan.

Je reviendrai sur ce thème, qui entre dans la catégorie des “ souvenirs ” que les saints ont de Dieu. »

Chapitre 49 – Le petit Jacques de Capharnaüm

Vision du vendredi 13 octobre 1944

Samedi 13 mars 27, à Capharnaüm

49.4 On approche du village. Des enfants jouent sur la route et l'un d'eux, en courant, serait venu se jeter dans les jambes de Jésus et serait tombé s'il n'avait été attentif à le saisir. Le bambin pleure tout de même, comme s'il s'était fait mal et Jésus lui dit, en le tenant par le bras :

« Un israélite qui pleure ? Qu'auraient dû faire les milliers d'enfants qui sont devenus des hommes en franchissant le désert derrière Moïse ? Et pourtant, c'est plus pour eux que pour les autres que le Très-Haut a fait pleuvoir la manne si douce. Car il aime les innocents et veille sur ces petits anges de la terre, ces oiseaux sans ailes, comme il le fait pour les passereaux qui volent dans les bosquets et sur les toits. Tu aimes le miel ? Oui ? Eh bien ! si tu es gentil, tu mangeras un miel plus doux que celui de tes abeilles.

– Où donc ? Quand ?

– Lorsque, après une vie de fidélité à Dieu, tu iras à lui.

– Je sais que ne pourrai pas y aller, si le Messie ne vient pas. Maman me dit que nous, le peuple d'Israël, nous sommes actuellement comme autant de Moïse et que nous mourrons en vue de la Terre Promise. Elle dit que nous devons attendre pour y entrer et que seul le Messie nous permettra de le faire.

– Quel brave petit israélite ! Eh bien ! moi, je te dis que, quand tu mourras, tu iras immédiatement au Paradis, parce que le Messie aura déjà ouvert la porte du Ciel. C'est pourquoi tu dois être bon.

– Maman ! Maman ! »

Le bambin s'échappe des bras de Jésus et court à la rencontre d'une jeune épouse qui rentre en portant une amphore de cuivre.

« Maman, le nouveau Rabbi m'a dit que j'irai tout de suite au Ciel quand je mourrai, et que je mangerai plein de miel... Mais à condition d'être bon. Je serai bon !

– Dieu le veuille ! Excuse-le, Maître, s'il t'a ennuyé. Il est si remuant !

– L'innocence ne me cause pas d'ennui, femme. Que Dieu te bénisse parce que tu es une mère qui élève ses enfants dans la connaissance de la Loi. »

La femme rougit à ce compliment et répond :

« Que la bénédiction de Dieu vienne sur toi aussi ! » et elle disparaît avec son enfant.

49.5 « Tu aimes les enfants, Maître ?

– Oui, parce qu'ils sont purs, sincères et aimants.

Chapitre 57 – L'accueil des enfants à Nazareth

Vision du 31 octobre 1944

23 avril 27 à Nazareth

Ils descendent vivement la petite colline et prennent la grande route. Le soir est proche. Il fait encore chaud, mais déjà les ombres s'étendent sur la campagne où les blés commencent à mûrir. Ils entrent dans le village. Des femmes qui vont à la fontaine ou en reviennent, des hommes, sur le seuil de minuscules ateliers ou dans les jardins, saluent Jésus et Jude.

Les enfants se pressent autour de Jésus.

« Tu es revenu ?

– Tu vas rester ici, maintenant ?

– J'ai encore cassé la roue de mon charreton.

– Tu sais, Jésus, j'ai une petite sœur, et on l'a appelée Marie.

– Le maître m'a dit que je sais tout et que je suis un vrai fils de la Loi.

– Sarah n'est pas là, car sa maman est très malade. Elle pleure parce qu'elle a peur.

– Mon frère Isaac s'est marié, il y a eu une grande fête. »

Jésus écoute, caresse, félicite, promet de l'aide.

Chapitre 60 – Le petit Jacques de Capharnaüm apporte l'offrande habituelle

Vision du vendredi 3 novembre 1944

Samedi 15 mai 27

Guérison de la belle-mère de Pierre

60.7 – Jésus de Nazareth est ici ? demande un petit enfant qui se présente à la porte.

– Il est ici, entre. »

L'enfant s'avance et je reconnais l'un de ceux que j'ai vus dans les premières visions de Capharnaüm. C'est justement celui qui, après être dégringolé aux pieds de Jésus, a promis d'être bon... pour manger le miel du Paradis.

« Mon petit ami, avance » lui dit Jésus.

Le garçonnet, un peu intimidé par tant de gens qui le regardent, se rassure et court vers Jésus, qui l'embrasse, le prend sur ses genoux et lui donne une bouchée de son poisson sur un morceau de pain.

« Voilà, Jésus, c'est pour toi. Aujourd'hui encore, cette personne m'a dit : " C'est le sabbat. Porte cela au rabbi de Nazareth et dis à ton ami de prier pour moi. " Il sait que tu es mon ami !... »

L'enfant rit, tout heureux, et mange son pain et son poisson.

« Bravo, petit Jacques ! Tu diras à cette personne que mes prières montent vers le Père pour lui.

– C'est pour les pauvres ? demande Pierre.

– Oui.

– C'est toujours l'offrande habituelle ? Regardons. »

Jésus lui passe la bourse. Pierre la vide et compte.

« Toujours la même forte somme ! Mais qui est cette personne ? Dis, petit, qui est-ce ?

– Je ne dois pas le dire, et je ne le dirai pas.

– Quelle forte tête ! Allons, sois gentil, je te donnerai des fruits.

– Je ne le dirai pas, que tu m'insultes ou que tu me caresses !

– Mais voyez quelle langue !

– Jacques a raison, Pierre, il tient la parole donnée. Laisse-le tranquille.

– Toi, Maître, tu sais qui est cette personne ? »

Jésus ne répond pas. Il s'occupe de l'enfant auquel il donne un autre morceau de poisson grillé bien débarrassé de ses arêtes ; mais Pierre insiste, et Jésus doit lui répondre.

« Moi, je sais tout, Simon.

– Et nous, nous ne pouvons pas savoir ?

– Tu ne guériras jamais de ton défaut ? »

Jésus lui fait ce reproche en souriant. Et il ajoute :

« Tu le sauras bientôt. Le mal voudrait rester caché et ne peut toujours y réussir, mais le bien, même si on veut le garder secret pour qu'il soit méritoire, est découvert un jour ou l'autre, pour la gloire de Dieu dont la nature resplendit en l'un de ses enfants. La nature de Dieu, c'est l'amour. Ce petit l'a compris, car il aime son prochain. Va, Jacques. Porte à cette personne ma bénédiction. »

La vision s'achève.

<p>Chapitre 64 – Les enfants s'activent pour Jésus – Jésus guérit un bébé Le jardin du Rédempteur, c'est la terre, et les lys en sont les enfants</p>
--

Vision du 9 novembre 1944

Mercredi 19 mai 27

Le paralytique guéri à Capharnaüm

64.3 Des enfants sont accourus en criant :

« C'est le Maître ! C'est le Maître ! Voilà Jésus, voilà Jésus ! »

Ils s'attachent à lui, qui les caresse tout en parlant à ses disciples.

« Simon, j'entre dans ta maison. Toi et vous autres allez dire que je suis arrivé, puis amenez-moi les malades. »

Les disciples partent rapidement dans plusieurs directions. Mais tout Capharnaüm sait déjà que Jésus est arrivé grâce aux enfants qui ressemblent à des abeilles sorties de la ruche pour aller vers les fleurs, en l'occurrence les maisons, les rues, les places. Tout joyeux, ils vont et viennent, portant la nouvelle à leur maman, aux passants, aux vieillards assis au soleil, après quoi ils reviennent se faire caresser encore par celui qui les aime. L'un d'eux s'enhardit :

« Parle-nous, parle pour nous, Jésus, aujourd'hui. Nous t'aimons bien, tu sais, et nous sommes meilleurs que les hommes. »

Jésus sourit au petit psychologue et promet :

« Je parlerai pour vous seuls. »

Et, suivi par les enfants, il va à la maison et entre avec sa salutation habituelle :

« Que la paix soit dans cette maison ! »

Les gens affluent dans la grande pièce de derrière, réservée aux filets, cordages, paniers, rames, voiles et provisions. On voit que Pierre l'a mise à la disposition de Jésus. Il a tout entassé dans un coin pour faire de la place. De là, on ne voit pas le lac, on entend seulement le léger clapotis des vagues. On voit en revanche le muret verdâtre du jardin, avec la vieille vigne et le figuier feuillu. Il y a des gens jusque sur la route, débordant de la pièce dans le jardin, et de là sur le chemin.

64.4 Jésus commence à parler. Au premier rang, cinq personnages... de haut rang ont d'autorité pris la place, grâce à la crainte qu'ils inspirent au peuple. Leurs larges manteaux, leurs riches habits et leur orgueil, tout indique que ce sont des pharisiens et des docteurs. Jésus cependant tient à avoir autour de lui ses petits : une couronne de petits visages innocents, aux yeux lumineux et aux sourires angéliques, qui se lèvent pour le contempler. Jésus parle, et tout en parlant, caresse de temps à autre les cheveux frisés d'un bambin assis à ses pieds qui tient sa tête appuyée sur ses genoux, sur ses bras croisés. Jésus parle assis sur un grand tas de filets et de paniers.

« “ Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, aux parterres embaumés, pour se repaître dans les jardins et pour cueillir des lys... Il se repaît parmi les lys ” : ce sont les mots de Salomon, fils de David, dont je descends, moi, le Messie d'Israël.

Mon jardin ! Quel jardin est plus beau et plus digne de Dieu que le Ciel, celui dont les fleurs sont les anges que Dieu a créés ? Et pourtant non. C'est un autre jardin qu'a voulu le

Fils unique du Père, le Fils de l'homme, car pour l'homme, je me suis revêtu de chair sans laquelle je ne pourrais racheter les fautes de la chair de l'homme. Ce jardin aurait pu être de peu inférieur au jardin du Ciel si les fils d'Adam, les fils de Dieu, s'étaient répandus du paradis terrestre, comme les douces abeilles au sortir d'une ruche, pour peupler la terre d'un peuple de saints tout entier destiné au Ciel. Mais l'Ennemi a semé ronces et épines dans le cœur d'Adam et, de là, elles se sont répandues sur la terre. Ce n'est plus un jardin, mais une forêt sauvage et cruelle où réside la fièvre et où se niche le serpent.

Toutefois, le Bien-Aimé du Père a encore un jardin, sur cette terre où règne Mammon : le jardin où il va se repaître de sa céleste nourriture que sont amour et pureté ; le parterre où il cueille les fleurs qui lui sont chères, où ne se trouvent pas les taches de la sensualité, de la convoitise, de l'orgueil. Ceux-ci. (Jésus caresse le plus grand nombre d'enfants qu'il peut, passant la main sur la couronne des petites têtes attentives, une unique caresse qui les effleure et les fait sourire de joie.) Voici mes lys.

Salomon, dans toute sa richesse, n'a pas possédé de plus beau vêtement que le lys qui parfume la vallée, ni de diadème d'une beauté plus immatérielle et d'une grâce plus éclatante que celle du calice au teint de perle d'un lys. Et pourtant, pour mon cœur, il n'y a pas de lys qui vaille un seul de ces tout-petits. Il n'y a pas de parterre, il n'y a pas de jardin de riches, planté uniquement de lys, qui vaille autant qu'un seul de ces enfants purs, innocents, sincères et simples.

O hommes ! O femmes d'Israël ! Et vous, grands et humbles par la fortune et la situation, écoutez ! Vous qui êtes ici pour me connaître et m'aimer, sachez donc quelle est la condition primordiale pour être à moi. Je ne vous dis pas des paroles difficiles. Je ne vous donne pas d'exemples plus difficiles encore. Je vous dis : " Prenez exemple sur ceux-ci. "

Qui d'entre vous n'a pas chez lui un fils, un petit-fils, un petit frère encore enfant, encore tout petit ? N'est-il pas un repos, un réconfort, un lien entre les époux, entre les parents, entre les amis, l'un de ces innocents dont l'âme est pure comme une aube sereine, dont le visage dissipe les nuages et fait naître l'espoir, dont les caresses sèchent les larmes et déversent une force vitale ? Pourquoi un tel pouvoir chez eux ? Ils sont pourtant faibles, désarmés, encore ignorants. Parce qu'ils ont Dieu en eux, ils ont la force et la sagesse de Dieu. La vraie sagesse : ils savent aimer et croire. Ils savent croire et vouloir. Ils savent vivre dans cet amour et dans cette foi. Soyez comme eux : simples, purs, aimants, sincères, croyants.

Il n'est pas de sage en Israël qui soit plus grand que le plus petit de ceux-ci, dont l'âme est à Dieu et à laquelle appartient son Royaume. Vous qui êtes bénis du Père, aimés par le Fils du Père, vous les fleurs de mon jardin, que ma paix soit sur vous et sur ceux qui vous imiteront par amour pour moi. »

(guérison du paralytique...)

64.6 Cela permet à la mère d'entrer avec son petit encore au sein, mais absolument squelettique. Elle le tend à Jésus avec ces seuls mots :

« Jésus, tu les aimes, ces petits. Tu l'as dit. Au nom de ton amour, et de ta Mère !... »

Elle pleure.

Jésus prend le bébé vraiment moribond, le pose contre son cœur. Il tient un moment contre sa bouche son petit visage cireux, aux lèvres violacées et aux paupières déjà closes. Il le tient ainsi un moment ... et quand il le détache de sa barbe blonde, son petit visage est rose, sa petite bouche esquisse un sourire enfantin, ses yeux regardent tout autour de lui, vivants et curieux, ses mains, auparavant contractées et qui s'abandonnaient, jouent dans la chevelure et la barbe de Jésus, qui rit.

« Oh ! Mon fils ! S'écrie la maman, radieuse.

– Prends-le, femme, sois heureuse et bonne. »

La femme saisit son bébé revenu à la vie, le serre sur son sein et le petit fait valoir tout de suite ses droits à la nourriture. Il fouille, ouvre et tète, avide et apaisé.

Jésus bénit et passe. Il va sur le seuil, où se trouve le malade qui a une forte fièvre.

« Maître, sois bon !

– Et toi aussi. Consacre à la justice tes forces retrouvées. »

Il le caresse et sort.

**Chapitre 76 –
Jésus se réjouit de la pure innocence des enfants
Sarah et ses enfants
Jésus donne le prénom de Jésaï au bébé qui va être circoncis**

Vision du 12 janvier 1945

Jeudi 10 juin 27

A Yutta chez le berger Ysaac.

(Jésus dialogue avec Isaac qui dit :)

– Je t'ai déjà prêché, Seigneur Jésus. Aux enfants qui venaient, quand je suis arrivé dans ce village, boiteux, mendiant mon pain et faisant encore quelques travaux de tonte ou de traite et puis, lorsque le mal s'est aggravé au-dessous de la taille, quand ils venaient autour de mon lit. Je parlais de toi aux enfants de ce temps-là, comme aussi aux enfants de maintenant, leurs fils... Les enfants sont bons et croient toujours. Je leur parlais du temps de ta naissance... des anges... de l'étoile et des mages... et de ta Mère... Ah ! Dis-moi, elle est vivante ?

– Elle est vivante et te salue. Elle parlait toujours de vous.

– Ah ! Si je pouvais la voir !

– Tu la verras. Tu viendras dans ma maison, un jour. Marie te saluera en t'appelant : mon ami.

– Marie... Oui. Son nom, dans ma bouche est doux comme le miel. 76.7 Il y a une femme à Yutta – oui, c'est maintenant une femme – qui vient d'avoir son quatrième enfant. C'était autrefois une fillette, une de mes petites amies. Elle a donné comme noms à ses enfants : Marie et Joseph aux deux premiers et, n'osant appeler le troisième Jésus, elle l'a nommé Emmanuel, nom de bénédiction pour elle-même, sa maison et Israël. Et elle cherche quel nom donner au quatrième, né depuis six jours. Ah, quand elle saura que je suis guéri ! Et que tu es ici ! Elle est bonne comme le pain, Sarah, et Joachim son époux l'est aussi. Et leurs parents ? C'est grâce à eux que je suis vivant. Ils m'ont toujours abrité et aidé.

– Allons chez eux leur demander abri pour les heures de soleil et leur apporter la bénédiction pour leur charité.

– Par là, Maître. Ce sera plus commode pour le troupeau et pour échapper aux gens, qui sont certainement excités. La vieille qui m'a vu me dresser debout a certainement parlé.
»

76.8 Ils suivent le torrent, le quittent plus au sud pour prendre un sentier assez raide qui monte en suivant un éperon de la montagne fait comme la proue d'un navire. Le torrent se trouve maintenant dans la direction opposée à la montée et coule dans le fond entre deux rangées de montagnes qui se coupent en formant une belle vallée accidentée.

Je reconnais l'endroit... Il est impossible de confondre, c'est celui de la vision de Jésus et des enfants que j'ai eue le printemps dernier [vision du]. Le muret habituel en pierres sèches délimite la propriété qui coupe la vallée. Voici les prés, avec les pommiers, les figuiers, les noyers, voici la maison blanche sur un fond de verdure, avec son aile en saillie qui protège l'escalier, qui fait office de portique et d'abri, voici le petit dôme tout en haut, voici le potager avec le puits, la tonnelle et les parterres...

De grands bruits de voix s'élèvent de la maison. Isaac s'avance. Il entre et demande à grands cris :

« Marie, Joseph, Emmanuel, où êtes-vous ? Venez voir Jésus. »

Les trois petits accourent : une fillette de cinq ans environ et deux garçons de quatre et deux ans, le dernier au pas encore incertain. Ils restent bouche bée en présence du... ressuscité. Puis la fillette s'écrie :

« Isaac ! Maman ! Isaac est ici ! Judith a bien vu ! »

D'une pièce où l'on mène grand bruit sort une femme, la mère, robuste, brune, grande, celle de la vision lointaine, toute belle dans ses vêtements de fête : son habit de lin blanc ressemble à une riche chemise qui descend avec des plis jusqu'aux chevilles, serrée à ses flancs plutôt forts par un châle à rayures multicolores qui modèle des hanches puissantes, en retombant avec des franges à la hauteur des genoux par derrière, et qui reste ouvert par-devant après s'être croisé à la hauteur de la ceinture sous une boucle de filigrane. Un voile léger avec des branches de roses de couleur sur un fond ivoire est fixé sur ses tresses noires comme un petit turban et puis descend de la nuque, avec des ondulations et

des plis sur les épaules et la poitrine. Une couronne de petites médailles reliées par une chaîne la fixe sur la tête. Elle porte des boucles d'oreilles aux lourds anneaux. Sa tunique est tenue serrée par un collier d'argent qui passe par les œillets du vêtement. Aux bras, des lourds bracelets d'argent.

« Isaac ! Mais comment ? Judith... je croyais que le soleil l'avait rendue folle... Tu marches ! Mais que s'est-il passé ?

- Le Sauveur, Sarah ! C'est lui ! Il est venu !
- Qui ? Jésus de Nazareth ? Où est-il ?
- Là, derrière le noyer ! Il demande si tu le reçois !
- Joachim ! Mère ! Venez tous ! C'est le Messie ! »

Femmes, hommes, garçons, bébés sortent en poussant des cris... mais quand ils voient Jésus, grand et majestueux, ils sont intimidés et restent comme pétrifiés.

« La paix à cette maison et à vous tous. La paix et la bénédiction de Dieu. »

Souriant, Jésus marche lentement vers le groupe.

« Mes amis, voulez-vous donner asile au voyageur ? » et il sourit plus encore.

Son sourire triomphe des craintes. L'époux a le courage de parler :

« Entre, Messie. Nous t'avons aimé sans te connaître. Nous t'aimerons d'autant plus après avoir fait ta connaissance. La maison est en fête pour trois choses aujourd'hui : pour toi, pour Isaac et pour la circoncision de mon troisième garçon. Bénis-le, Maître. Femme, apporte le bébé ! Entre, Seigneur. »

76.9 Ils entrent dans une pièce préparée pour la fête. Tables et mets, tapis et branchages partout.

Sarah revient avec un beau nouveau-né entre les bras. Elle le présente à Jésus.

« Dieu soit avec lui, toujours. Quel prénom porte-t-il ?

– Aucun. Celle-ci, c'est Marie, celui-là Joseph, cet autre Emmanuel, pour le dernier, il... n'a pas encore de nom... »

Jésus fixe le couple et sourit :

« Cherchez un prénom, s'il doit être circoncis aujourd'hui... »

Les époux se regardent, le regardent, ouvrent la bouche, la referment sans mot dire. Tous sont attentifs.

Jésus insiste :

« L'histoire d'Israël compte tant de grands noms, de doux noms, des noms bénits. Les plus doux, les plus bénits sont déjà donnés, mais peut-être y en a-t-il encore quelque autre. »

Les deux époux s'écrient ensemble :

« Le tien, Seigneur ! » mais l'épouse ajoute :

« Mais il est trop saint... »

Jésus sourit et demande :

« Quand aura lieu la circoncision ?

– Nous attendons l'opérateur.

– J'assisterai à la cérémonie. En attendant, je vous remercie pour mon Isaac.

Désormais, il n'aura plus besoin des bons. Mais les bons ont encore besoin de Dieu. Vous avez appelé le troisième : " Dieu avec nous ". Mais vous avez Dieu depuis que vous avez fait preuve de charité à l'égard de mon serviteur. Soyez bénis. Sur terre et au Ciel on se souviendra de votre acte.

– Isaac s'en va, maintenant ? Il nous quitte ?

– Vous en souffrez ? Mais il lui faut servir son Maître. Il reviendra pourtant, tout comme moi. Vous, pendant ce temps, vous parlerez du Messie... Il y a tant à dire pour convaincre le monde ! 76.10 Mais voici celui qu'on attend. »

Un personnage solennel entre, avec un serviteur. Salutations et inclinations.

« Où est le bébé ? demande-t-il avec hauteur.

– Il est ici. Mais salue le Messie. Il est chez nous.

– Le Messie ?... Celui qui a guéri Isaac ? Je sais, mais... nous en parlerons après. Je suis très pressé... Le bébé et son nom. »

Les personnes présentes sont mortifiées des façons de l'homme. Mais Jésus sourit comme si les impolitesse ne s'adressaient pas à lui. Il prend le petit, touche de ses beaux doigts le petit front, comme pour le consacrer et dit : « Son nom est Yésaï » puis il le rend à son père, qui passe dans une pièce voisine avec l'homme hautain et d'autres. Jésus reste là où il est jusqu'au retour de l'enfant qui pousse des cris désespérés.

« Donne-moi, le bébé, femme. Il ne pleurera plus » propose-t-il pour reconforter la mère angoissée.

Le bébé, sur les genoux de Jésus, se tait effectivement.

Jésus forme un groupe autour de lui, avec tous les petits autour de lui, et aussi les bergers et les disciples. On entend au dehors les bêlements des brebis qu'Elie a enfermées dans un enclos, et, dans la maison, le bruit de la fête. **On apporte à Jésus et aux siens des friandises et des boissons, mais Jésus les distribue aux petits.**

« Tu ne bois pas, Maître ? Tu n'acceptes rien ? C'est de bon cœur.

– Je le sais, Joachim, et je les accepte volontiers. **Mais laisse-moi faire plaisir aux petits. C'est ma joie...**

– Ne t'occupe pas de cet homme, Maître.

– Non, Isaac. Je prie pour qu’il voie la lumière. Jean, emmène les deux petits voir les brebis. 76.11 **Quant à toi, Marie, viens plus près et dis-moi : Qui suis-je ?**

– **Tu es Jésus, le fils de Marie de Nazareth, né à Bethléem. Isaac t’a vu et m’a donné le nom de ta Mère pour que je sois bonne.**

– **Pour l’imiter, tu dois être bonne comme l’ange de Dieu, plus pure qu’un lys éclos au sommet de la montagne, pieuse comme le lévite le plus saint doit l’être. Seras-tu cela ?**

– **Oui, Jésus.**

– Dis : Maître ou Seigneur, mon enfant.

– **Laisse-la m’appeler par mon nom, Judas. Ce n’est qu’en passant sur des lèvres innocentes qu’il ne perd pas le son qu’il a sur les lèvres de ma Mère. Tous, au cours des siècles, diront ce nom, les uns par intérêt, d’autres pour des raisons différentes et beaucoup pour blasphémer. Seuls les innocents, sans calcul et sans haine, le diront avec un amour égal à celui de cette petite et de ma Mère. Les pécheurs aussi m’appelleront comme cela, mais par besoin de pitié. Ma Mère et les enfants ! Pourquoi m’appelles-tu Jésus ? dit-il, en caressant la fillette.**

– **Parce que je t’aime bien... comme mon père, ma maman et mes petits frères » dit-elle en embrassant les genoux de Jésus, et elle rit en levant son visage.**

Jésus se penche pour lui donner un baiser, et c’est ainsi que tout prend fin.

TOME 2

Chapitre 82 – Discours à des enfants sur le respect des animaux

Vision du vendredi 19 janvier 1945

Vendredi 25 juin 27, à Jéricho

82.1 Voici la place du marché à Jéricho. Ce n’est pas le matin, mais le soir, au moment de ces longs crépuscules très chauds de plein été. Du marché du matin, il ne reste que des déchets : débris de légumes, monceaux d’excréments, paille tombée des paniers ou du bât des ânes, morceaux de chiffons... Sur le tout, c’est le triomphe des mouches et de toutes les fermentations et exhalaisons malodorantes, puantes, provoquées par le soleil.

Cette vaste place est déserte : quelque rare passant, quelque gamin querelleur qui lance des pierres sur les oiseaux posés sur les arbres de la place, quelque femme qui va à la fontaine. C’est tout.

Jésus arrive par une rue et regarde autour de lui, mais il ne voit encore personne. Patiemment, il s’appuie à un tronc d’arbre et il attend. Il trouve moyen de parler aux gamins de la charité qui prend sa source en Dieu et descend du Créateur sur toutes les créatures.

« Ne soyez pas cruels. Pourquoi voulez-vous troubler les oiseaux ? Ils ont leurs nids là-haut. Ils ont leurs petits. Ils ne font de mal à personne. Ils nous réjouissent de leurs chants et nous procurent la propreté en mangeant les restes de l'homme ainsi que les insectes qui nuisent aux moissons et aux fruits. Pourquoi les blesser, les tuer et priver leurs petits de leur père et mère, ou ceux-ci de leurs petits ? Seriez-vous contents de voir entrer un méchant dans votre maison, la démolir, tuer vos parents ou vous emporter loin d'eux ? Non, vous ne le seriez pas. Alors pourquoi faire à ces créatures innocentes ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fasse ? Comment pourrez-vous un jour ne pas faire de mal à l'homme si, à votre âge déjà, vous endurez votre cœur contre des petites créatures inoffensives et gentilles comme les oiseaux ? Ne savez-vous pas que la Loi dit : " Aime ton prochain comme toi-même " ? Celui qui n'aime pas son prochain ne peut pas non plus aimer Dieu. Et celui qui n'aime pas Dieu, comment peut-il aller dans sa Maison et le prier ? Dieu pourrait leur dire – et il le dit dans les Cieux – : " Va-t'en. Je ne te connais pas. Un fils, toi ? Non, tu n'aimes pas tes frères, tu ne respectes pas en eux le Père qui les a faits. Tu n'es donc ni un frère ni un fils, mais un bâtard, un mauvais fils pour Dieu, un faux frère pour tes frères. »

Vous voyez comme il aime, lui, le Seigneur éternel ? Aux mois les plus froids, il leur fait trouver des granges bien remplies pour que les oiseaux puissent y abriter leurs petits. Pendant les chaleurs, il leur procure l'ombre des feuilles pour les protéger du soleil. En hiver, dans les champs, le grain est à peine couvert de terre et il leur est facile de trouver les semences et de s'en nourrir. En été, des fruits succulents soulagent leur soif, ils peuvent se bâtir des nids solides et chauds avec les brins de paille et la laine que les troupeaux laissent sur les ronces. Et il est le Seigneur. Vous, petits hommes, qui êtes créés comme des oiseaux par lui et êtes donc les frères de ces petites créatures, pourquoi voulez-vous être différents en vous croyant autorisés à être cruels envers ces petits animaux ? Soyez pour tous miséricordieux en ne privant personne de ce qui lui revient, ni les hommes, vos frères, ni les animaux, vos serviteurs et amis, et Dieu...

– Maître, appelle Simon, Judas arrive !

– ...et Dieu sera miséricordieux envers vous, il vous accordera tout ce qu'il vous faut, comme il le fait pour ces créatures innocentes. Allez et emportez avec vous la paix de Dieu.
»

Chapitre 94 – Le petit Jacques

Vision du jeudi 1^{er} février 1945

Samedi 24 juillet 27, à Capharnaüm

Jésus va rentrer dans la maison de Pierre qui est en train de lui dire :

« Voilà : le petit Jacques, à la sortie de la synagogue, m'a donné aujourd'hui deux bourses au lieu d'une seule, et toujours de la part de cet inconnu. Mais de qui s'agit-il, Maître ? Tu le sais... dis-le-moi. »

Jésus sourit :

« Je te le dirai quand tu auras appris à ne médire de personne. »

Et tout prend fin.

Chapitre 97 – Jésus réconcilie deux enfants qui se disputent

Vision du 4 février 1945

Vendredi 30 juillet 27, à Capharnaüm

L'appel de Matthieu

97.1 Presque aussitôt après, je vois ce qui suit :

Encore la place du marché de Capharnaüm. Mais c'est à une heure plus chaude où le marché est déjà fini et il ne reste sur la place que des désœuvrés qui discutent et des enfants qui jouent.

Jésus, au milieu de son groupe, vient du lac vers la place, en caressant les enfants qui accourent à sa rencontre et en s'intéressant à leurs confidences.

Une petite fille lui montre une grande éraflure saignante sur son front et elle accuse son petit frère de la lui avoir faite.

« Pourquoi as-tu fait mal à ta sœur ? Ce n'est pas bien.

– Je ne l'ai pas fait exprès. Je voulais cueillir ces figues, et j'ai pris un bâton, mais il était trop lourd et il est tombé sur elle... Je les cueillais aussi pour elle.

– C'est vrai, Jeanne ?

– C'est vrai.

– Dans ce cas, tu vois bien que ton frère n'a pas *voulu* te faire du mal. Il voulait même te faire plaisir. Alors faites *tout de suite* la paix et donnez-vous un baiser. Les bons frères et même les bons enfants ne doivent jamais connaître la rancœur. Allons... »

En larmes, les deux enfants s'embrassent. Ils pleurent tous deux : l'une de la souffrance de l'égratignure, l'autre de la douleur d'avoir fait souffrir.

Jésus sourit devant ce baiser baigné de larmes.

« Voilà ! Maintenant, comme je vois que vous êtes sages, je vais vous cueillir des figues moi-même, et sans bâton. »

Je le crois bien ! Grand comme il est, avec ses longs bras, il y arrive sans peine. Il fait la cueillette et la distribution.

Une femme accourt :

« Prends, prends, Maître, je vais t'apporter du pain.

– Non, non, ce n'est pas pour moi. C'est pour Jeanne et Tobie. Ils en avaient envie.

– Et vous avez dérangé le Maître pour ça ? Ah ! Ils ne manquent pas de culot !
Pardonne-leur, Seigneur.

– Femme, c'était pour faire la paix... et je l'ai faite avec l'objet même du litige : les figues. Mais les enfants ne dérangent jamais. Les figues bien sucrées, c'est un plaisir pour eux, et ce qui fait mon plaisir à moi, c'est leur douce âme innocente. Elle m'enlève tant d'amertume...

– Maître... ce sont les seigneurs qui ne t'aiment pas, mais nous, le peuple, nous t'aimons bien. Eux, on les compte sur les doigts, alors que nous, nous sommes si nombreux !

– Je le sais, femme. Merci de ton réconfort. Que la paix soit avec toi. Adieu, Jeanne ! Adieu, Tobie ! Soyez gentils. Sans vous faire de mal et sans vous vouloir du mal, n'est-ce pas ?

– Oui, oui, Jésus » répondent les deux petits.

Chapitre 125 – La foi des tout-petits – La guérison du petit Jean en démonstration vivante

Vision du 6 mars 1945

Mardi 23 novembre 27 à la Belle-Eau

125.1 Le temps moins mauvais – même s'il reste pluvieux – permet aux gens de venir trouver le Maître.

Jésus, à l'écart, écoute deux ou trois personnes qui ont des choses importantes à lui dire et qui regagnent ensuite leurs places, rassérénées.

Il bénit aussi un petit enfant qui souffre de fractures des jambes et qu'aucun médecin ne veut soigner. Ils disent :

« C'est inutile. La fracture s'étend tout en haut jusque vers la colonne vertébrale. »

Sa mère, tout en larmes, explique :

« Il courait avec sa petite sœur dans la rue du village. Un hérodien est arrivé au galop avec son char et l'a écrasé. J'ai cru qu'il était mort. Mais c'est pire, comme tu vois. Je l'allonge sur cette planche car... il n'y a rien d'autre à faire. Et il souffre, il souffre, car l'os

perce. Mais ensuite, quand l'os ne percera plus, il souffrira car il ne pourra que rester allongé sur le dos.

– Tu as très mal ? demande avec compassion Jésus à l'enfant qui pleure.

– Oui.

– Où ?

– Ici... et là. »

Il touche d'une main hésitante les deux os iliaques.

« Et puis ici et là, et il touche ses reins et ses épaules. La planche est dure, et je veux bouger, moi... »

Désespéré, il fond en larmes.

« Veux-tu venir dans mes bras à moi ? Tu viens ? Je t'emmène là haut. Tu vas voir tout le monde pendant que je parle.

– Oh oui... ! (son *oui* est plein de désir). Le pauvre petit tend des bras suppliants.

– Alors viens !

– Mais il ne peut pas, Maître, c'est impossible ! Il a trop mal... Je ne peux même pas le bouger pour le laver.

– Je ne lui ferai aucun mal.

– Le médecin...

– Le médecin, c'est le médecin, mais moi, c'est moi. Pourquoi es-tu venue ?

– Parce que tu es le Messie, répond la femme qui pâlit et rougit, prise entre l'espérance et le désespoir.

– Et alors ? Viens, mon petit. »

Jésus passe un bras sous ses jambes inertes, l'autre bras sous les petites épaules, prend l'enfant et lui demande :

« Est-ce que je te fais mal ? Non ? Alors, dis au revoir à ta maman et allons-y. »

Et il traverse avec son fardeau la foule qui s'ouvre. Il va jusqu'au fond, sur l'estrade d'estrade qu'on lui a faite pour que tout le monde le voie, même de la cour. Il se fait donner un petit banc, s'y assied, installe le petit garçon sur ses genoux et lui demande :

« Ça te plaît ? Maintenant, tiens-toi tranquille et écoute toi aussi. »

Puis il commence à parler. Il ne fait les gestes que de la main droite car, de la gauche, il soutient l'enfant qui regarde les gens, heureux de voir quelque chose, et sourit à sa maman qui se tient là-bas, au fond, le cœur battant d'espoir. Il joue avec le cordon du vêtement de Jésus et aussi avec la barbe soyeuse et blonde du Maître, et même avec une mèche de ses longs cheveux.

(Enseignement sur le repos sabbatique et sur le travail honnête)

125.4 Vous direz : “ Et si ensuite on retombe dans le péché ? ” Mais que diriez-vous d’un enfant qui, après être tombé, ne voudrait plus faire un pas pour ne pas s’exposer à une autre chute ? Que c’est un sot. Qu’il ne doit pas avoir honte d’avoir une démarche mal assurée, puisque nous sommes tous passés par-là quand nous étions petits et que notre père ne nous en a pas moins aimés pour autant... Qui ne se souvient comment nos chutes ont fait tomber sur nous une pluie de baisers maternels et de caresses de notre père ?

C’est exactement ce que fait notre très doux Père qui est dans les Cieux. Il se penche sur son petit enfant tombé par terre qui pleure, et il lui dit : “ Ne pleure pas. Je te relève. Tu feras plus attention une autre fois. Maintenant, viens dans mes bras. Là, tout ton mal disparaîtra et tu en sortiras fortifié, guéri, heureux. ” C’est cela que dit notre Père qui est dans les Cieux. C’est cela que je vous dis, moi aussi.

Si vous arrivez à avoir foi dans le Père, tout vous réussira. Une foi – faites bien attention – comme celle d’un tout petit. Le petit enfant croit tout possible. Il ne se demande pas comment tel fait peut se produire. Il n’en mesure pas la profondeur. Il croit en celui qui lui inspire confiance et fait ce qu’il lui dit. Soyez comme de petits enfants auprès du Très-Haut. Comme il les aime, ces petits anges égarés sur notre terre et qui en font la beauté ! Il aime également les âmes qui deviennent simples, bonnes, pures comme un enfant.

Voulez-vous voir la foi d’un enfant, pour apprendre à avoir la foi ? Regardez bien. Vous avez tous eu pitié de ce petit garçon que je tiens sur ma poitrine. Contrairement à ce que déclareraient les médecins et sa maman, il n’a pas pleuré quand je l’ai assis sur mon sein. Vous voyez ? Lui, qui depuis longtemps ne faisait que pleurer nuit et jour sans trouver de repos, il n’a pas pleuré et s’est endormi paisiblement sur mon cœur. A ma question : “ Veux-tu venir dans mes bras ? ”, il a répondu : “ Oui ” sans réfléchir à son misérable état, à la douleur que probablement il aurait pu ressentir, aux conséquences d’un déplacement. Sur mon visage il a vu l’amour, il a dit : “ oui ”, et il est venu. Il n’a pas ressenti de douleur. Il s’est réjoui d’être ici, tout en haut, et de voir, lui qui était cloué sur cette planche ; il a été heureux d’être placé sur la douceur de la chair, plutôt que sur la dureté du bois. Il a souri, il a joué et s’est endormi en tenant encore une mèche de mes cheveux dans ses petites mains. 125.5 Maintenant, je vais l’éveiller par un baiser... » et Jésus dépose un baiser sur les cheveux châtons du bambin, jusqu’à ce qu’il l’éveille en lui souriant.

« Comment t’appelles-tu ?

– Jean.

– Ecoute, Jean. Veux-tu marcher ? Aller voir ta maman et lui dire : “ Le Messie te bénit en raison de ta foi ” ?

– Oui ! Oui ! »

Le petit garçon bat des mains et lui demande :

« Tu vas me faire marcher ? Sur les prés ? je n’aurai plus cette méchante planche si dure ? Plus de médecins qui font mal ?

– Plus jamais.

– Ah, comme je t’aime ! »

Il jette ses bras au cou de Jésus et l'embrasse et, pour être plus à l'aise pour le faire, il saute à genoux sur les genoux de Jésus, et une grêle de baisers innocents tombe sur le front, les yeux, les joues de Jésus.

Dans sa joie, l'enfant ne s'est pas même aperçu qu'il pouvait remuer, lui qui était jusqu'alors brisé. Mais le cri de sa mère et ceux de la foule le secouent et le font se retourner avec étonnement. Ses yeux innocents dans son visage amaigri se font interrogateurs. Toujours à genoux, le bras droit passé autour du cou de Jésus, il lui demande confidentiellement – en désignant la foule tumultueuse, sa mère qui, au fond, l'appelle en unissant son nom à celui de Jésus : « Jean ! Jésus ! Jean ! Jésus ! » – :

« Pourquoi est-ce que les gens crient, et maman aussi ? Qu'est-ce qu'ils ont ? Est-ce toi, Jésus ?

– C'est moi. La foule crie parce qu'elle est contente que tu puisses marcher. Adieu, mon petit Jean (Jésus lui donne un baiser et le bénit). Va voir ta maman et sois gentil. »

Le petit garçon descend tranquillement des genoux de Jésus, puis par terre. Il court vers sa maman, saute à son cou et lui dit :

« Jésus te bénit. Pourquoi pleures-tu, alors ? »

Quand les gens redeviennent un peu plus silencieux, Jésus dit d'une voix de tonnerre :

« Faites comme le petit Jean, vous qui tombez dans le péché et vous blessez. Ayez foi en l'amour de Dieu. Que la paix soit avec vous. »

Et pendant que l'assemblée crie des hosannas et que l'heureuse mère pleure, Jésus, protégé par les siens, quitte la pièce et la vision prend fin.

Chapitre 134 (Cahiers 45-50, 10.4.45) – Je t'ai choisie lorsque ton âme fut créée

« A une époque, tu ne méritais pas ma récompense : je t'aimais avec toute ma perfection, mais toi, tu ne m'aimais pas avec ta perfection : si tu avais le souci de moi dans ton cœur, il y avait des affections plus fortes que celle que tu m'offrais. Tu te souviens de ce temps-là. Moi aussi, je m'en souviens. Tu étais sortie de ton institut d'éducation toute parfumée de Dieu, comme une vierge du Temple par les parfums de l'encens rituel. Et je t'avais déjà choisie.

Quand t'ai-je choisie ? Tu veux le savoir ? En réalité, ce fut lorsque ton âme fut créée, car aucune destinée humaine n'est inconnue de la Pensée éternelle. Mais la petite Maria, gardée en vie par ma volonté malgré les circonstances malheureuses dans lesquelles tu es née et qui t'ont accompagnée pendant les mois où tu étais un nourrisson angélique, fu *mienne* lorsqu'elle versa ses premières larmes devant le Dieu déposé de la croix. Il t'a

demandée à moi. Et je t'ai donnée avec un sourire de satisfaction. Pour toi, il a répété au ciel, - comme il l'a dit au Père et au Paraclet – son : " Laissez les petits enfants venir à moi. »

Seules les lèvres des petits enfants soulagent la douleur de ses blessures. Celles des enfants par l'âge, comme des enfants par la volonté. Les lèvres de ceux qui, par amour et par obéissance envers le Maître " deviennent semblables à de petits enfants pour posséder le Royaume des Cieux". Les Délices de Dieu, Marie Vierge et Mère, est l'enfant parfaite qui jubile dans le Royaume des cieux. Les âmes des adultes qui sont "enfants" sont aussi rares que des perles d'une rondeur parfaite et d'une taille admirable. Mais les enfants par l'âge possèdent tous cette âme, comme si elle n'était pas encore profanée, qui fait les délices de Dieu et la consolation du Christ. C'est depuis cet instant que le Fils t'a voulue. Chaque larme innocente te valait un baiser, chaque baiser une grâce, chaque grâce des fiançailles avec l'Amour divin. (...) »

TOME 3

Chapitre 182 – Zacharie, le petit orphelin

Discours à des bergers

Vision du 9 juin 1945

Vendredi 3 mars 28

De Bethsaïde à Chorozaïn

182.2 Ils sont de nouveau seuls, le Maître avec ses apôtres, et ils marchent dans la fraîche campagne, sur une route que Jésus a prise, à l'étonnement de Pierre qui voulait en prendre une autre.

« Cela nous éloigne du lac...

– Nous arriverons bien à temps pour ce que je dois faire. »

Les apôtres ne parlent plus et se dirigent vers un hameau, quelques maisons dispersées dans la campagne.

Il y a un grand bruit de sonnailles de troupeaux qui montent vers les pâturages de montagne. Quand Jésus s'arrête pour laisser passer les animaux, les bergers se regroupent en se le désignant les uns aux autres. Ils se consultent, mais n'osent faire plus.

C'est Jésus qui rompt indécisions et incertitudes en traversant le troupeau qui s'est arrêté pour brouter l'herbe bien drue. Il va tout droit caresser un jeune berger qui se trouve au milieu de la masse laineuse et bêlante des brebis. Il lui demande :

« Elles sont à toi ? »

Jésus sait bien qu'elles ne sont pas à l'enfant, mais il veut le faire parler.

« Non, Seigneur. Je suis avec eux, et les troupeaux appartiennent à plusieurs maîtres. Nous sommes réunis à cause des bandits.

– Comment t'appelles-tu ?

– Zacharie, fils d'Isaac, mais mon père est mort et je suis entré en service parce que nous sommes pauvres et que Maman a trois autres enfants plus petits que moi.

– Il y a longtemps qu'il est mort ?

– Trois ans, Seigneur... et je n'ai plus ri, parce que Maman pleure toujours et je n'ai plus personne pour me faire une caresse... Je suis l'aîné et la mort de mon père a fait de moi un homme, alors que je n'étais qu'un enfant... Je ne dois pas pleurer mais gagner ma vie... Mais c'est si difficile ! »

Les larmes coulent sur son petit visage trop sérieux pour son âge.

Les bergers se sont approchés, ainsi que les apôtres : c'est un îlot d'hommes dans un océan de brebis.

« Tu n'es pas sans père, Zacharie. Tu as au Ciel un Père saint qui t'aime toujours si tu es bon, et ton père n'a pas cessé de t'aimer parce qu'il est dans le sein d'Abraham. Tu dois le croire et, en raison de cette foi, être toujours meilleur. »

Jésus parle doucement et caresse l'enfant.

182.3 Un berger ose demander :

« Tu es le Messie, n'est-ce pas ?

– Oui, je le suis. Comment me connais-tu ?

– Je sais que tu vas et viens en Palestine et je sais que tu parles saintement. C'est à cela que je te reconnais.

– Vous allez loin ?

– Sur les hautes montagnes. Les chaleurs arrivent... Tu nous parleras ? Là-haut, là où nous sommes, seuls les vents nous parlent, et parfois le loup hurle et fait du carnage, comme pour le père de Zacharie. Nous avons désiré te voir pendant tout l'hiver, mais jamais nous ne t'avons trouvé.

– Venez à l'ombre de ce bosquet, je vais vous parler. »

Jésus s'y rend le premier, tenant par la main le jeune berger et caressant de l'autre main les brebis qui lèvent le museau en bêlant.

Les bergers rassemblent le troupeau sous le taillis et, pendant que les brebis se couchent pour ruminer, ou bien broutent et se frottent aux troncs, Jésus parle.

182.4 « Vous avez dit : “ Là-haut, là où nous sommes, seuls les vents nous parlent, et parfois le loup hurle et fait du carnage. ” Ce qui arrive là-haut arrive dans les cœurs par l'œuvre de Dieu, de l'homme et de Satan. Vous pouvez donc avoir là-haut ce que vous auriez partout.

Avez-vous une connaissance suffisante de la Loi pour connaître ses dix commandements ? Toi aussi, mon enfant ? Dans ce cas, vous en savez assez. Si vous pratiquez avec fidélité ce que Dieu a indiqué par ses commandements, vous serez saints. Ne vous plaignez pas d'être loin du monde. Vous êtes ainsi préservés d'une grande corruption. Et Dieu n'est pas loin de vous, mais plus proche dans cette solitude où sa voix parle par les vents qu'il a créés, par les plantes et les eaux plus qu'au milieu des hommes. Ce troupeau vous enseigne une grande, une très grande vertu : il est doux et obéissant ; il se contente de peu et il est reconnaissant pour ce qu'il a ; il sait aimer et reconnaître celui qui le soigne et l'aime. Faites de même en disant : “ Dieu est notre Berger et nous sommes ses brebis. Son œil est sur nous. Il nous protège et nous procure, non ce qui est source de vice, mais ce qui est nécessaire à la vie. ”

Gardez le loup loin de votre cœur. Les loups, ce sont les hommes mauvais qui peut-être vous séduisent pour vous engager à commettre de mauvaises actions sur l'ordre de Satan ; c'est aussi Satan lui-même qui vous incite au péché pour vous déchiqeter. Soyez vigilants. Vous, les bergers, vous connaissez les habitudes du loup. Il est astucieux autant que les brebis sont simples et innocentes. Il s'approche sans bruit après avoir observé d'en haut les habitudes du troupeau, il se glisse entre les buissons et, pour ne pas attirer l'attention, il se tient immobile comme une pierre. Ne ressemble-t-il pas à une grosse masse arrondie au milieu de l'herbe ? Mais ensuite, quand il est sûr que personne ne veille, il bondit et saisit l'agneau entre ses crocs. C'est ainsi qu'agit Satan : il vous surveille pour connaître vos points faibles, il rôde autour de vous, il paraît inoffensif et absent, tourné dans une autre direction, alors qu'il vous tient à l'œil, puis bondit à l'improviste pour vous entraîner dans le péché ; et il y parvient parfois.

Mais vous avez auprès de vous un médecin et un ami compatissant : Dieu et votre ange gardien. Si vous êtes blessés, si vous êtes tombés malades, ne vous éloignez pas d'eux comme le fait un chien devenu enragé. Au contraire, criez-leur en pleurant : “ A l'aide ! ” Dieu pardonne à celui qui se repent et votre ange gardien est tout disposé à supplier Dieu pour vous et avec vous.

182.5 **Aimez-vous et aimez ce jeune garçon. Chacun de vous doit se sentir un peu père de l'orphelin. Que la présence d'un enfant parmi vous modère tous vos actes par le frein saint du respect de l'enfant. Que votre présence à ses côtés supplée ce que la mort lui a enlevé. Il faut aimer son prochain. Cet enfant est le prochain que Dieu vous confie d'une manière toute spéciale. Rendez-le par votre éducation bon et croyant, honnête et sans vice. Il vaut bien plus que l'une de ces brebis. Maintenant, si vous prenez soin d'elles parce qu'elles appartiennent au maître qui vous punirait si vous les laissiez périr, combien plus vous devez prendre soin de cette âme que Dieu vous confie en son nom et au nom de son père mort. Sa condition d'orphelin est bien triste. Ne la lui rendez pas plus difficile, ne**

profitez pas de sa jeunesse pour le maltraiter. Pensez que Dieu voit les actes et les larmes de chacun et qu'il tient compte de tout pour récompenser comme pour punir.

Quant à toi, mon enfant, rappelle-toi que tu n'es jamais seul. Dieu te voit, et l'âme de ton père également. Quand quelque chose te trouble et te porte au mal, dis : " Non. Je ne veux pas être orphelin pour l'éternité. " Tu le serais si tu damnais ton cœur par le péché.

Soyez bons. Je vous bénis pour que tout le bien soit en vous. Si nous avons suivi la même route, je vous aurais encore parlé longuement. Mais le soleil se lève et vous devez partir, tout comme moi. Vous pour mettre les brebis à l'abri de l'ardeur du soleil, moi pour arracher des cœurs à une autre ardeur plus redoutable. Priez pour qu'ils reconnaissent en moi le Berger. Adieu, Zacharie. Sois bon. Paix à vous. »

Jésus embrasse le jeune berger, il le bénit et, pendant que le troupeau s'éloigne lentement, il le suit du regard, puis reprend sa route.

Chapitre 184 - Le petit Benjamin de Magdala scrute les apôtres

(on le reverra chap.352)

Vision du 10 juin 1945

Samedi 4 mars 28, à Magdala

Il s'arrête près d'une maisonnette d'où sort en sautillant un petit garçon suivi de sa mère.

« Femme, me laisses-tu entrer dans ton jardin et y faire une pause jusqu'à ce que le soleil soit moins ardent ?

– Entre, Seigneur, même dans la cuisine si tu veux. Je t'apporterai de l'eau et de quoi te restaurer.

– Ne te fatigue pas. Il me suffit de rester dans ce jardin tranquille. »

Mais la femme veut lui offrir de l'eau mélangée à je ne sais quoi, puis elle va et vient dans le jardin, comme si elle voulait parler, mais elle n'ose pas. Elle s'occupe de ses légumes, mais c'est pour donner le change. En réalité, elle s'occupe du Maître, et l'enfant la gêne quand il pousse des cris à la capture d'un papillon ou d'un autre insecte, car cela l'empêche d'entendre ce que dit Jésus. Elle s'impatiente et donne une taloche au petit garçon... qui crie encore plus fort.

A cette question de Simon le Zélote « Crois-tu que Marie en soit émue ? », Jésus était en train de répondre :

« Plus qu'il ne semble... » Il se retourne et appelle à lui l'enfant qui accourt pour finir de pleurer sur ses genoux.

La femme crie :

« Benjamin ! Viens ici, ne dérange pas. »

Mais Jésus dit :

« Laisse-le, laisse-le. Il sera gentil et te laissera tranquille. »

Puis il se tourne vers l'enfant :

« Ne pleure pas. Ta maman ne t'a pas fait mal. Elle t'a seulement fait obéir, elle voulait seulement te faire obéir. Pourquoi criais-tu alors qu'elle voulait le silence ? Elle se sent peut-être mal et tes cris l'incommodent. »

Avec cette franchise incomparable des enfants qui fait le désespoir des grandes personnes, le petit garçon rétorque :

« Non, elle ne se sent pas mal, mais elle voulait entendre ce que tu disais... Elle me l'a dit. Mais moi, je voulais venir auprès de toi, et je faisais du vacarme exprès pour que tu me regardes. »

Tout le monde rit, et la femme rougit violemment.

« Ne rougis pas, femme. 184.2 Approche. Tu voulais m'entendre parler ? Pourquoi donc ?

– Parce que tu es le Messie. Ce ne peut-être que toi, le Messie, avec le miracle que tu as fait... J'avais plaisir à t'entendre. Je ne sors jamais de Magdala car j'ai... un mari difficile et cinq enfants. Le plus petit a quatre mois... et tu ne viens jamais ici.

– Je suis venu, et chez toi, comme tu vois.

– C'est pour cela que je voulais t'entendre.

– Où se trouve ton mari ?

– En mer, Seigneur. S'il ne pêche pas, on ne mange pas. Je n'ai que ce petit jardin. Peut-il suffire pour sept personnes ? Et pourtant Zachée le voudrait bien...

– Sois patiente, femme. Tout le monde a sa croix.

– Oh non ! Les femmes dévergondées n'ont que le plaisir. Tu as vu leur travail ! Elles s'amuse et font souffrir. Elles ne se fatiguent pas à élever des enfants et à travailler. Elles n'attrapent pas des ampoules en piochant ou elles ne s'écorchent pas les mains à faire la lessive. Elles sont belles, fraîches. La condamnation d'Eve ne les concerne pas. Elles sont plutôt notre condamnation, car... les hommes... Tu me comprends.

– Je te comprends. Mais sache qu'elles ont, elles aussi, une croix redoutable. La plus redoutable. Celle qui ne se voit pas. Celle de la conscience qui les condamne, du monde qui les méprise, de leur sang qui les rejette, de Dieu qui les maudit. Elles ne sont pas heureuses, crois-moi. Elles ne se fatiguent pas à enfanter et à travailler, elles ne se blessent pas les mains à la besogne. Mais elles se sentent tout autant brisées, avec la honte en plus. Leur cœur n'est qu'une plaie. N'envie pas leur bonne mine, leur fraîcheur, leur apparente sérénité. C'est un voile posé sur une ruine pleine de remords et qui ne leur

donne pas la paix. N'envie pas leur sommeil, toi qui, en mère honnête, songes à tes innocents... Pour elles, c'est le cauchemar qui les attend sur leur oreiller. Et plus tard, quand elles arriveront à la vieillesse ou à l'agonie, le remords et la terreur.

– C'est vrai... Pardonne-moi... 184.3 Me permets-tu de rester ici ?

– Reste. Nous raconterons une belle parabole à Benjamin et ceux qui ne sont plus des enfants se l'appliqueront à eux-mêmes et à Marie de Magdala. Ecoutez.

(...paraboles sur le royaume des cieux...)

184.6 Benjamin, est-ce que cette histoire te plaît ? Oui ? Bravo ! Et ta maman, où est-elle ?
»

C'est Jacques, fils d'Alphée, qui répond :

« A la fin de la parabole, elle est sortie et elle est partie au pas de course par cette rue.

– Elle est peut-être allée à la mer pour voir si son époux arrivait, dit Thomas.

– Non. Elle est allée chez sa vieille mère pour y chercher mes frères. Maman les conduit là-bas pour pouvoir travailler, déclare l'enfant qui s'appuie en toute confiance sur les genoux de Jésus.

– Et toi, tu restes ici, homme ? Tu dois être une belle vipère, si elle te garde toi seul !
Observe Barthélemy.

– Je suis le plus grand et je l'aide...

– A gagner son paradis, pauvre femme ! Quel âge as-tu ? demande Pierre.

– Dans trois ans, je serai fils de la Loi, répond fièrement le gamin.

– Sais-tu lire ? demande Thaddée.

– Oui... mais je progresse lentement parce que... parce que le maître me met à la porte presque tous les jours...

– Je l'avais bien dit ! Lance Barthélemy.

– Mais je fais ça parce que le maître est vieux et laid et il dit toujours les mêmes choses qui font dormir ! S'il était comme lui (et il montre Jésus), je serais attentif. Est-ce que tu frappes, toi, ceux qui dorment ou qui jouent ?

– Je ne frappe personne, mais je dis à mes élèves : " Soyez attentifs, pour votre bien et par amour pour moi ", répond Jésus.

– Oui, c'est ça ! Par amour, oui. Pas par peur.

– Si tu deviens bon, le maître t'aimera.

– Tu n'aimes que celui qui est bon ? Il y a un instant, tu as dit que tu t'es montré patient envers celui qui n'était pas bon... »

La logique des enfants est rigoureuse...

« Je suis bon avec tous. Mais j'aime beaucoup, beaucoup, celui qui devient bon et avec lui je suis vraiment, vraiment bon. »

L'enfant réfléchit, puis il lève la tête et demande à Matthieu :

« Toi, comment as-tu fait pour devenir bon ?

– Je l'ai aimé. »

184.7 L'enfant réfléchit encore, puis il regarde les douze et dit à Jésus :

« Ils sont tous bons, eux ?

– Bien sûr qu'ils le sont !

– Tu en es certain ? Parfois, je suis sage, mais c'est quand je veux faire... de plus grosses bêtises. »

Tout le monde rit bruyamment. Le petit bonhomme en veine de franchise se mêle à ces rires. Même Jésus rit, il le serre sur son cœur et lui donne un baiser.

L'enfant, qui désormais est bien avec tout le monde, veut jouer et dit :

« Maintenant je vais te dire qui est bon. »

Et il commence son choix. Il les observe tous et va directement vers Jean et André, qui sont proches, et dit :

« Toi et toi, venez ici. »

Puis il choisit les deux Jacques et les réunit aux deux premiers. Il prend ensuite Jude. Il reste très pensif devant Simon le Zélote et Barthélemy et dit :

« Vous êtes vieux, mais vous êtes bons. »

Il les réunit eux aussi aux autres. Il examine Pierre, qui subit ce test en faisant des œillades comiques, et il le trouve bon. Matthieu aussi passe l'examen, et Philippe de même. A Thomas, il dit :

« Tu ris trop. Moi, je suis sérieux. Ne sais-tu pas que mon maître dit que celui qui rit toujours ratera son examen ? »

Mais en somme, Thomas passe aussi, avec une mauvaise note mais il est reçu à l'examen. Puis l'enfant retourne vers Jésus.

« Eh, dis donc, gamin, il y a encore moi. Je ne suis pas un arbre. Je suis jeune et beau. Pourquoi ne m'examines-tu pas ? dit Judas.

– Parce que tu ne me plais pas. Maman dit que quand quelque chose ne plaît pas, on ne doit pas y toucher. On le laisse sur la table, pour que d'autres, à qui cela peut plaire, puissent le prendre. Et elle ajoute que, si quelqu'un nous offre quelque chose qui ne plaît pas, on ne doit pas dire : " Cela ne me plaît pas ", mais : " Merci, je n'ai pas faim. " Moi, je n'ai pas faim de toi.

– comment ? Regarde : si tu me dis que je suis bon, je t'offre cette pièce de monnaie.

– Qu'est-ce que j'en ferais ? Qu'est-ce qu'on achète avec un mensonge ? Maman dit que les deniers qu'on gagne par une tromperie deviennent de la paille. Une fois, je me suis fait donner par ma grand-mère, grâce à un mensonge, une didrachme pour m'acheter des fouaces au miel et, pendant la nuit, elle est devenue de la paille. Je l'avais mise dans ce trou sous la porte pour la prendre le matin et j'y ai trouvé une botte de paille.

– Mais pourquoi est-ce que je ne te semble pas bon ? Qu'est-ce que j'ai ? Le pied fourchu ? Suis-je laid ?

– Non, mais tu me fais peur.

– pourquoi donc ? demande Judas en s'approchant de lui.

– Je ne sais pas. Laisse-moi tranquille. Ne me touche pas, sinon je te griffe.

– Quel hérisson ! Il est fou. »

Judas rit jaune.

« Je ne suis pas fou. C'est toi qui es méchant. »

Sur ce, il court se réfugier sur le sein de Jésus qui le caresse sans mot dire.

Les apôtres échangent des plaisanteries sur l'incident, qui est peu reluisant pour Judas.

Chapitre 194 – La sagesse de Yabeç

Révélation au petit Yabeç durant le trajet de Sichem à Béérot

Vision du 19 juin 1945

Jeudi 23 mars 28

« Yabeç, appelle Jésus, viens ici. Tu vois ce point brillant comme l'or ? C'est la Maison du Seigneur. C'est là que tu jureras d'obéir à la Loi. Mais la connais-tu bien ?

– Maman m'en parlait et mon père m'enseignait les commandements. Je sais lire et... et je crois savoir ce qu'ils m'ont dit avant de mourir... »

L'enfant, accouru avec un sourire à l'appel de Jésus, pleure maintenant, tête basse, sa main tremblante dans la main de Jésus.

« Ne pleure pas. Ecoute. Sais-tu où nous sommes ? A Béthel, où le saint Jacob fit son songe angélique. Le connais-tu ? T'en souviens-tu ?

– Oui, Seigneur. Il a vu une échelle qui allait de la terre au Ciel par où les anges montaient et descendaient. Maman me disait qu'à l'heure de la mort, si on avait été toujours bon, on voyait la même chose et qu'on montait par cette échelle à la maison de

Dieu. Maman me disait tant de choses ! Mais maintenant, elle ne me les dira plus... je les ai toutes ici et c'est tout ce que je possède d'elle... »

Ses larmes coulent sur son petit visage, si triste.

« Mais ne pleure pas comme ça ! Ecoute, Yabeç. J'ai moi aussi une Maman qui s'appelle Marie, qui est sainte et bonne et qui sait beaucoup de choses. Elle est plus sage qu'un maître, meilleure et plus belle qu'un ange. Nous allons maintenant la trouver ; elle va t'aimer très fort et t'apprendra tout ce qui est bon. Et puis, avec elle se trouve la mère de Jean, elle aussi très bonne ; elle s'appelle Marie. Et encore la mère de mon frère Jude, elle aussi douce comme un rayon de miel et qui, elle encore, porte le nom de Marie. Elles vont beaucoup t'aimer, parce que tu es un bon garçon et par amour pour moi qui t'aime tant. Tu grandiras avec elles et, une fois grand, tu deviendras un saint de Dieu. Tu prêcheras, comme un docteur, la parole de Jésus, lui qui t'a rendu une mère ici et qui ouvrira les portes du Ciel à ta mère morte, à ton père, et aussi à toi quand ton heure sera venue. Tu n'auras même pas besoin de gravir la longue échelle des Cieux à l'heure de ta mort. Tu l'auras déjà montée durant ta vie en étant un bon disciple, et tu te trouveras là, sur le seuil ouvert du paradis ; moi, j'y serai et je te dirai : “ Viens, mon ami, fils de Marie ” et nous serons ensemble. »

Le sourire lumineux de Jésus qui marche, un peu penché pour être plus près du visage de l'enfant qui marche à côté de lui, sa petite main dans la sienne, ainsi que ce récit merveilleux sèchent ses larmes et font épanouir un sourire sur les lèvres de Yabeç.

194.3 Intéressé par l'histoire, ce dernier, qui est loin d'être sot, — il est seulement accablé par toutes les souffrances et les privations qu'il a subies — demande :

« Tu dis que tu ouvriras les portes des Cieux. Or ne sont-elles pas fermées à cause du grand Péché ? Maman me disait que personne ne pouvait y entrer tant que ne serait pas venu le pardon, et que les justes l'attendaient dans les limbes.

– C'est bien cela. Mais, plus tard, j'irai vers le Père après avoir annoncé la parole de Dieu et... et vous avoir obtenu le pardon, et je lui dirai : “ Voici, Père, j'ai entièrement accompli ta volonté. Je veux maintenant la récompense de mon sacrifice : que viennent les justes qui attendent ton Royaume. ” Et le Père me répondra : “ Qu'il en soit comme tu veux. ” Alors je descendrai appeler tous les justes ; les limbes ouvriront leurs portes au son de ma voix, et il en sortira dans l'allégresse les saints patriarches, les prophètes lumineux, les femmes bénies d'Israël et puis... sais-tu combien d'enfants ? Comme une prairie en fleurs, des enfants de tout âge ! Et, en chantant, ils me suivront pour monter au beau paradis.

– Et il y aura Maman ?

– Bien sûr !

– Tu ne m'as pas dit qu'elle sera avec toi à la porte du Ciel quand, moi aussi, je serai mort...

– Elle, et ton père avec elle, n'auront pas besoin d'être à cette porte : tels des anges de lumière, ils voleront inlassablement du Ciel à la terre, de Jésus à leur petit Yabeç, et quand tu seras sur le point de mourir, ils feront comme ces deux oiseaux, là dans cette haie. Tu les vois ? »

Jésus prend l'enfant dans ses bras pour qu'il voie mieux.

« Tu vois comme ils restent sur leurs petits œufs ? Ils attendent leur éclosion, puis ils étendent leurs ailes sur leur couvée pour la protéger de tout mal ; plus tard, quand leurs petits auront grandi et seront en état de voler, ils les soutiendront de leurs ailes puissantes et les amèneront là-haut, là-haut, là-haut... vers le soleil. C'est ce que tes parents feront avec toi.

- Ce sera vraiment comme ça ?
- Exactement.
- Mais tu leur diras de se rappeler de venir ?
- Ce ne sera pas la peine car ils t'aiment. Mais je le leur dirai.
- Oh ! Comme je t'aime ! »

L'enfant, encore dans les bras de Jésus, se serre à son cou et l'embrasse avec effusion, une effusion si joyeuse qu'elle en est émouvante. Jésus lui rend son baiser et dépose l'enfant par terre.

194.4 « Bien ! Maintenant, reprenons notre chemin vers la cité sainte. Nous devons y arriver demain soir. Pourquoi tant de hâte ? Saurais-tu me le dire ? Ne serait-ce pas aussi bien d'arriver après-demain ?

– Non. Ce ne serait pas la même chose car demain c'est la Parascève et, après le coucher du soleil, on ne peut parcourir que six stades. On ne peut faire plus parce que le repos du sabbat est commencé.

- On paresse donc pendant le sabbat ?
- Non, on prie le Seigneur.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Adonaï. Mais les saints peuvent dire son nom.
- Et aussi les enfants sages. Dis-le, si tu le connais.
- Jaavé. »

(L'enfant le prononce comme cela : un J très doux qui devient presque un Y, et un a très long).

- « Et pourquoi prie-t-on le Seigneur le jour du sabbat ?
- Parce qu'il l'a dit à Moïse quand il lui a donné les tables de la Loi.
- Ah oui ? Et qu'a-t-il dit ?

– Il a dit de sanctifier le sabbat. “ Tu travailleras pendant six jours, mais le septième tu te reposeras et tu feras reposer, parce que c'est ce que j'ai fait moi aussi après la création. ”

– Comment ? Le Seigneur s'est reposé ? Il s'était fatigué à créer ? Et c'est bien lui qui a créé ? Comment le sais-tu ? Moi, je sais que Dieu ne se fatigue jamais.

– Il n'était pas fatigué car Dieu ne marche pas et ne remue pas les bras. Mais il l'a fait pour l'enseigner à Adam – et à nous –, et pour qu'il y ait un jour où nous pensions à lui. Et c'est lui qui a tout créé, certainement. Le Livre du Seigneur l'affirme.

– Mais le Livre a-t-il été écrit par lui ?

– Non. Mais c'est la vérité et il faut le croire pour ne pas aller chez Lucifer.

– Tu me dis que Dieu ne marche pas et ne remue pas les bras. Alors comment a-t-il créé ? Comment est-il ? C'est une statue ?

– Ce n'est pas une idole : c'est Dieu. Et Dieu est... Dieu est... laisse-moi réfléchir et me souvenir de ce que disait Maman et, mieux encore qu'elle, cet homme qui va en ton nom trouver les pauvres d'Esdreton... Maman disait, pour me faire comprendre Dieu : “ Dieu est comme mon amour pour toi. Il n'a pas de corps et pourtant il existe. ” Et ce petit homme, avec un sourire si doux, disait : “ Dieu est un Esprit éternel, un et trine. Et la seconde Personne a pris chair par amour pour nous, les pauvres, et son nom est... ” Oh ! Mon Seigneur ! Maintenant que j'y réfléchis... c'est toi ! »

Abasourdi, l'enfant se jette à terre en adorant.

Tout le monde accourt, croyant qu'il est tombé, mais Jésus, un doigt sur les lèvres, fait signe qu'on se taise, puis il dit :

« Relève-toi, Yabeç. Les enfants ne doivent pas avoir peur de moi ! »

L'enfant redresse la tête en révérent Jésus, et il le regarde. Son expression est changée, presque craintive.

Mais Jésus sourit et lui tend la main en disant :

« Tu es un sage, petit juif. Continuons l'examen entre nous. Maintenant que tu m'as reconnu, sais-tu si l'on parle de moi dans le Livre ?

– Oh oui, Seigneur ! Depuis le commencement jusqu'à maintenant. Tout parle de toi. Tu es le Sauveur promis. Maintenant, je comprends pourquoi tu ouvriras les portes des limbes. Ah ! Seigneur ! Seigneur ! Et tu m'aimes tant ?

– Oui, Yabeç.

– Non, plus Yabeç : donne-moi un nom qui veuille dire que tu m'as aimé, que tu m'as sauvé...

– Ce nom, je le choisirai avec ma Mère. D'accord ?

– Mais qu'il veuille dire exactement cela. Et je le prendrai le jour où je deviendrai fils de la Loi.

– Tu le prendras à partir de ce jour. »

Ils ont dépassé Béthel et font halte dans un vallon frais et bien pourvu en eau pour prendre leur repas.

Yabeç est encore à moitié étourdi par cette révélation et il mange en silence ; c'est avec vénération qu'il reçoit chaque bouchée que lui présente Jésus. Mais, peu à peu, il s'enhardit et, après un beau moment de jeu avec Jean pendant que les autres se reposent sur l'herbe verte, il revient vers Jésus avec Jean tout souriant, et ils font un petit cercle à trois.

« Tu ne m'as toujours pas dit qui parle de moi dans le Livre !

– Les prophètes, Seigneur. Et encore avant, le Livre en parle après qu'Adam a été chassé, puis à Jacob, à Abraham et à Moïse... Ah !... Mon père me disait qu'il était allé chez Jean – pas lui, l'autre Jean, celui du Jourdain – et que lui, le grand prophète, t'appelait l'Agneau... Voilà, maintenant je comprends l'agneau de Moïse... La Pâque, c'est toi ! »

Jean le taquine :

« Mais quel est le prophète qui a prophétisé mieux que lui ?

– Isaïe et Daniel, mais... Daniel me plaît davantage, maintenant que je t'aime comme mon père. Est-ce que je peux dire ça ? Dire que je t'aime comme j'ai aimé mon père ? Oui ? Eh bien, maintenant je préfère Daniel.

– Pourquoi ? Celui qui a beaucoup parlé du Christ, c'est Isaïe.

– Oui, mais il parle des souffrances du Christ. Au contraire, Daniel parle du bel ange et de ta venue. C'est vrai... lui aussi dit que le Christ sera immolé. Mais je pense que l'Agneau sera immolé d'un seul coup. Pas comme le disent Isaïe et David. Je pleurais toujours quand je les entendais lire et Maman ne m'en parlait plus. »

Il est presque en larmes maintenant, pendant qu'il caresse la main de Jésus.

« N'y pense pas pour l'instant. Ecoute : tu connais les commandements ?

– Oui, Seigneur, je crois les savoir. Dans la forêt, je me les répétais pour ne pas les oublier et pour entendre la parole de Maman et de mon père. Mais maintenant, je ne pleure plus (réellement il y a une grande lueur dans ses yeux) parce que, maintenant, je t'ai, toi. »

Jean sourit et embrasse son Jésus en disant :

« Ce sont mes propres mots ! Tous ceux qui ont un cœur d'enfant tiennent le même langage.

– Oui, parce que leurs paroles proviennent d'une unique sagesse.

<p>Chapitre 196 – Leçon de chasteté de Marie enfant. – Réaction de Yabeç à l'attitude de Judas</p>

Les différents amours

Altercation entre Pierre et Judas

Vision du 21 juin 1945

25 mars 28, à Gethsémani

(...)

96.6 – Et les autres amours ? demandent en même temps Simon le Zélote et l'homme d'En-Dor.

– Le premier de la seconde série est l'amour du prochain. En réalité, c'est le quatrième en puissance. Ensuite vient l'amour de la science, puis l'amour du travail.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Mais il y a beaucoup d'autres amours ! S'exclame Judas Iscariote.

– Non, il y a d'autres désirs, mais ce ne sont pas des amours. Ce sont des " absences d'amour ". Celles-ci nient Dieu, elles nient l'homme. Pour cette raison, elles ne peuvent être des amours car ce sont des négations, or la négation c'est la haine.

– Si je refuse de consentir au mal, est-ce également de la haine ? demande encore Judas.

– Pauvres de nous ! Mais tu es plus ergoteur qu'un scribe ! Dis-moi, qu'est-ce que tu as ? Est-ce l'air vif de la Judée qui t'excite les nerfs, comme une crampe ? s'exclame Pierre.

– Non. J'aime m'instruire et avoir beaucoup d'idées, des idées claires. Ici, il est facile de parler avec les scribes, justement. Je ne veux pas rester à court d'arguments.

– Et crois-tu pouvoir au bon moment sortir l'échantillon de la couleur réclamée, du sac où tu conserves tous ces chiffons ? demande Pierre.

– Chiffons, les paroles du Maître ? Tu blasphèmes !

– Ne joues pas au scandalisé ! Dans sa bouche à lui, ce ne sont pas des chiffons. Mais, une fois que nous avons déformé ses paroles, c'est ce qu'elles deviennent... Essaie de mettre du byssus précieux entre les mains d'un enfant... Peu de temps après, c'est une loque sale et déchirée. C'est ce qui nous arrive à nous... Maintenant, si tu prétends pêcher au bon moment la loque qu'il te faut, entre ce qui n'est qu'une loque et ce qui est sale... hum ! Je ne sais pas ce que tu en feras.

– Ne t'en soucie pas. Ce sont mes affaires.

– Ah ! Tu peux être sûr que je ne m'en soucie pas ! J'ai assez des miennes. Et d'ailleurs... Je me contente que tu ne nuises pas au Maître car, dans ce cas, je m'occuperais aussi de tes affaires...

– Quand j'agirai mal, tu le feras : mais cela n'arrivera pas, car je sais y faire... Je ne suis pas un ignorant, moi...

– Je le suis, moi, et je le sais. Mais puisque, précisément, j'en suis conscient, je ne fais pas de réserves, pour les sortir ensuite au bon moment. Je me recommande à Dieu, et

Dieu m'aidera pour l'amour de son Messie dont je suis le serviteur le plus insignifiant et le plus fidèle.

– Fidèles, nous le sommes tous ! Réplique Judas avec arrogance.

– Oh ! Le méchant ! » dit Yabeç avec sévérité, rompant le silence qu'il gardait attentivement. « Pourquoi offenses-tu mon père ? Il est âgé, il est bon. Tu ne dois pas. Tu es un homme méchant, et tu me fais peur !

– Et de deux ! » dit à voix basse Jacques, fils de Zébédée, en donnant un coup de coude à André.

Il a parlé doucement, mais Judas a entendu.

« Tu vois, Maître, si les paroles de cet imbécile d'enfant de Magdala ont laissé un souvenir ? dit Judas, rouge de dépit.

196.7 – Mais ne vaudrait-il pas mieux continuer la leçon du Maître, au lieu de ressembler à des chevreaux en colère ? demande le pacifique Thomas.

– Mais oui, Maître ! S'exclame Matthieu. Parle-nous encore de ta Mère. Son enfance est si lumineuse ! Elle nous rend l'âme vierge par simple reflet ; or, moi, pauvre pécheur, j'en ai bien besoin !

– Que dois-je vous raconter ? Il y a tant d'épisodes, tous plus doux l'un que l'autre...

– C'est elle qui te les a racontés ?

– Quelques-uns, oui, mais Joseph beaucoup plus. C'est lui qui m'a fait les plus beaux récits quand j'étais petit. Et aussi Alphée, fils de Sarah, qui était de six ans plus âgé que ma Mère et fut son ami pendant les quelques années où elle vécut à Nazareth.

– Oh, raconte ! » demande instamment Jean.

Ils sont tous en cercle, assis à l'ombre des oliviers avec au milieu Yabeç qui regarde fixement Jésus, comme s'il écoutait un conte paradisiaque.

« Je vais vous rapporter la leçon de chasteté que ma Mère a donnée, quelques jours avant d'entrer au Temple, à son petit ami et à beaucoup d'autres.

Ce jour-là, une jeune fille de Nazareth, parente de Sarah, s'était mariée. Joachim et Anne avaient été invités eux aussi aux noces, et avec eux la petite Marie qui, avec d'autres enfants, était chargée de jeter des pétales effeuillés sur le chemin de l'épouse. On dit qu'elle était très belle depuis sa plus tendre enfance, et tout le monde se la disputait, après la joyeuse entrée de l'épouse. Il était très difficile de voir Marie parce qu'elle vivait beaucoup à la maison, affectionnant, plus que tout autre lieu, une petite grotte qu'elle appelle toujours la grotte " de ses fiançailles ". Aussi, quand on la voyait, blonde, rose, gracieuse, on l'accablait de caresses. On l'appelait : " Fleur de Nazareth " ou bien : " Perle de la Galilée " ou encore : " Paix de Dieu " en souvenir d'un immense arc-en-ciel qui était survenu à l'improviste à son premier vagissement. Effectivement, elle était et reste tout cela, et plus encore. C'est la Fleur du Ciel et de la création, c'est la Perle du Paradis et la Paix de Dieu... Oui, la paix. Je suis le Pacifique car je suis le Fils du Père et le fils de Marie : la paix infinie et la paix douce.

Ce jour-là, tous voulaient lui donner des baisers et la prendre sur leurs genoux. Or elle, écartant les baisers et les contacts, dit avec une gracieuse gravité : “ Je vous en prie, ne me froissez pas. ” Ils crurent qu’elle parlait de son vêtement de lin ceint d’une bande bleue à la taille et aussi à ses petits poignets et autour de son cou... ou de la petite guirlande de fleurs bleues dont Anne l’avait couronnée pour tenir en place les boucles légères de ses cheveux. Ils l’assurèrent qu’ils n’allaient froisser ni son vêtement ni sa guirlande. Mais elle, avec assurance, comme une petite femme de trois ans debout au milieu d’un cercle de grandes personnes, dit avec sérieux : “ Je ne pense pas à ce qui se répare. Je parle de mon âme. Elle appartient à Dieu et je veux que Dieu seul y touche. ” On lui objecta : “ Mais c’est à toi que nous donnons des baisers, pas à ton âme. ” Elle rétorqua : “ Mon corps est le temple de mon âme et l’Esprit en est le prêtre. On n’admet pas le peuple dans l’enceinte des prêtres. Je vous en prie, n’entrez pas dans l’enceinte de Dieu. ”

Alphée, qui avait alors plus de huit ans et qui l’aimait beaucoup, fut frappé par cette réponse. Le lendemain, il la trouva près de sa petite grotte occupée à cueillir des fleurs, et il lui demanda : “ Marie, quand tu seras grande, me voudrais-tu pour époux ? ” Il était encore animé par l’effervescence de la fête nuptiale à laquelle il avait assisté. Mais elle lui répondit : “ Je t’aime bien, mais je ne te vois pas comme homme. Je te dis un secret : je vois seulement l’âme des vivants. Elle, je l’aime beaucoup, de tout mon cœur, mais je ne vois personne d’autre que Dieu comme ‘Vrai Vivant’ à qui je pourrais me donner moi-même. ” Voilà un épisode.

– “ Vrai Vivant ” ! Mais tu sais que c’est une parole profonde ! » s’exclame Barthélemy.

Souriant, Jésus répond humblement :

« Elle était la Mère de la Sagesse.

– Elle était... ? Mais n’avait-elle pas trois ans ?

– Elle l’était. Je vivais déjà en elle, car j’étais Dieu en elle, dès sa conception, dans son Unité et sa très parfaite Trinité.

Chapitre 208 – La haine de l’innocent Marziam – Le pardon expliqué à l’enfant

Vision du 4 juillet 1945

Vendredi 7 avril 28, à Betçur

208.2 « J’aimerais tant les rencontrer ! S’exclame Marie.

– Nous les trouverons certainement. A cette saison, ils sont toujours du côté d’Hébron.
»

L’enfant s’intéresse à ces bergers qui ont vu Jésus enfant et il pose mille questions à Marie qui répond avec patience et bonté.

« Mais pourquoi ont-ils été punis ? Ils n'avaient fait que du bien..., demande l'enfant après le récit de leurs malheurs.

– Il est fréquent que l'homme commette des erreurs en accusant des innocents du mal qu'en réalité un autre a fait. Mais, comme eux sont restés bons et ont su pardonner, Jésus les aime beaucoup. Il faut toujours savoir pardonner.

– Mais tous ces enfants qui ont été tués, comment ont-ils fait pour pardonner à Hérode ?

– Ce sont de petits martyrs, Marziam, et les martyrs sont saints. Eux, non seulement pardonnent à leur bourreau, mais ils l'aiment, car il leur a ouvert le Ciel.

– Mais sont-ils au Ciel ?

– Non, pas pour le moment. Ils sont dans les limbes où ils font la joie des patriarches et des justes.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ont dit, en arrivant avec leur âme rougie de sang : " Nous voici. Nous sommes les hérauts du Christ Sauveur. Réjouissez-vous, vous qui attendez, car il est déjà sur la terre. " Et tous les aiment parce qu'ils apportent cette bonne nouvelle.

– La bonne nouvelle, m'a dit mon père, c'est aussi la Parole de Jésus. Alors, lorsque mon père ira dans les limbes après l'avoir proclamée sur terre, et que moi aussi j'irai, ils nous aimeront nous aussi ?

– Toi, tu n'iras pas dans les limbes, mon petit.

– Pourquoi ?

– Parce que Jésus sera déjà remonté aux Cieux et les aura ouverts, et tous les bons, à leur mort, iront immédiatement au Ciel.

– Je serai bon, je le promets. Et Simon-Pierre ? Lui aussi, hein ? Parce que je ne veux pas devenir orphelin une seconde fois !

– Lui aussi, sois-en sûr. Mais, au Ciel, il n'y a pas d'orphelins. Nous avons Dieu, et Dieu est tout. Nous ne le sommes même pas ici-bas, car le Père est toujours avec nous.

– Mais, dans cette belle prière que ma mère et toi m'avez enseignée, elle, la nuit et toi, pendant la journée, Jésus dit : " Notre Père qui es aux Cieux. " Nous ne sommes pas encore au Ciel, comment donc sommes-nous avec lui ?

– Parce que Dieu est partout, mon enfant. Il veille sur le bébé qui naît comme sur le vieillard qui meurt. L'enfant qui naît en ce moment, à l'endroit le plus reculé de la terre, a sur lui le regard et l'amour de Dieu, et ce jusqu'à sa mort.

– Même s'il est méchant comme Doras ?

– Oui.

– Mais Dieu, qui est bon, peut-il aimer ce Doras qui est si méchant et fait pleurer mon vieux père ?

– Il le regarde avec indignation et douleur, mais s’il se repentait, il lui dirait ce que dit le père de la parabole à son fils repentant.

208.3 Tu devrais prier pour qu’il se repente et...

– Oh non, Mère ! Je prierai pour qu’il meure ! » dit l’enfant avec fougue.

Bien que sa sortie soit peu... angélique, son impétuosité est telle et si sincère que les autres sont obligés de rire.

Mais ensuite Marie reprend son doux sérieux de maîtresse :

« Non, mon chéri, tu ne dois pas faire cela envers un pécheur. Dieu ne t’écouterait pas et il te regarderait même avec sévérité. Nous devons souhaiter du bien à notre prochain, même s’il est très méchant, le plus grand bien possible. La vie est un bien, car elle donne à l’homme la possibilité d’acquérir des mérites aux yeux de Dieu.

– Mais, si quelqu’un est méchant, il n’acquiert que des péchés !

– On prie pour qu’il devienne bon. »

L’enfant réfléchit... mais cette instruction sublime ne lui convient guère et il conclut :

« Doras ne deviendra jamais bon, même si je prie. Il est trop méchant. Même si tous les enfants martyrs de Bethléem priaient avec moi, il le resterait. Tu ne sais pas que... tu ne sais pas que... qu’un jour il a frappé mon vieux père avec une verge de fer sous prétexte qu’il l’a trouvé assis à l’heure du travail ? Il ne pouvait se lever car il se sentait mal, et lui... il l’a frappé en le laissant pour mort, puis il lui a donné un coup de pied dans la figure... Moi, je le voyais, car j’étais caché derrière une haie... J’étais allé jusque là car personne ne m’avait apporté de pain depuis deux jours, et je mourais de faim... J’ai dû m’échapper pour qu’on ne m’entende pas, car je pleurais de voir mon père dans cet état, avec du sang sur la barbe, allongé par terre, comme mort... En pleurant, je suis allé mendier un pain... mais ce pain me reste toujours sur le cœur... : il a le goût du sang et des larmes de mon père, des miennes et de celles de tous les hommes torturés et qui ne peuvent aimer leur bourreau. Moi, je voudrais frapper Doras pour qu’il sache ce que sont les coups, je voudrais le laisser sans pain pour qu’il apprenne ce qu’est la faim, je voudrais le faire travailler sous le soleil, dans la boue, sous la menace du surveillant et sans manger, pour qu’il sache ce qu’il inflige aux pauvres... Je ne peux pas l’aimer car... il tue mon vieux père, et moi, si je ne vous avais pas trouvés, à qui serais-je maintenant ? »

L’enfant se tord de douleur, il crie et pleure, tremblant, bouleversé, frappant l’air de ses petits poings fermés à défaut de pouvoir frapper le bourreau. Stupéfaites, très émues, les femmes essaient de le calmer. Mais il fait vraiment une crise de nerfs et n’entend rien. Il hurle :

« Je ne peux pas, je ne peux pas l’aimer et lui pardonner. Je le hais, pour tous, je le hais, je le hais, je le hais !... »

Il fait de la peine, il fait peur.

208.4 C’est la réaction d’une personne qui a trop souffert.

Et Jésus le dit bien :

« Voilà le plus grand crime de Doras : pousser un innocent à la haine... »

Mais aussitôt, il prend l'enfant dans ses bras :

« Ecoute, Marziam : veux-tu rejoindre un jour ta maman, ton père, tes frères, ton vieux père ?

– Oui...

– Dans ce cas, tu ne dois haïr personne. Celui qui hait n'entre pas au Ciel. Tu ne peux pas, maintenant, prier pour Doras ? Eh bien, ne prie pas, mais ne hais pas. Sais-tu ce que tu dois faire ? Tu ne dois jamais te retourner en arrière pour penser au passé...

– Mais mon père qui souffre, ce n'est pas du passé...

– C'est vrai, Marziam, mais essaie de faire cette simple prière : “ Notre Père, qui es aux Cieux, pense toi-même à ce que je désire... ” Tu verras que le Père t'écoute de la meilleure des manières. Même si tu tuais Doras, qu'obtiendrais-tu ? Tu perdrais l'amour de Dieu, le Ciel, l'union avec tes parents, et tu ne ferais pas disparaître les souffrances du vieillard que tu aimes. Tu es trop petit pour pouvoir le faire. Mais Dieu, lui, le peut. Parle-en lui. Dis-lui : “ Tu sais à quel point j'aime mon vieux père et tous les malheureux. Occupe-toi d'eux, toi qui peux tout. ” Comment ? Ne veux-tu pas annoncer la Bonne Nouvelle ? Mais elle parle d'amour et de pardon ! Comment peux-tu dire à un autre : “ Ne hais pas. Pardonne ” si, toi-même, tu ne sais pas aimer et pardonner ? Laisse faire le bon Dieu, laisse-le faire et tu verras comment il règle bien toutes choses. Le feras-tu ?

– Oui, parce que je t'aime. »

Jésus embrasse l'enfant et le met par terre. L'affaire est réglée et on arrive au bout de la route.

Chapitre 212 – A Yutta, une onde d'amour pour Jésus

Vision du 8 juillet 1945
Jeudi 13 avril 28 à Yutta

212.1 Toute la ville de Yutta est accourue à la rencontre de Jésus avec des fleurs sauvages des pentes de la montagne et les prémices de ses cultures, sans compter le sourire de ses enfants et les bénédictions de ses habitants. Et, avant même que Jésus puisse mettre les pieds dans le village, il est entouré par tous ces braves gens qui, prévenus par Judas et Jean envoyés en avant, sont accourus avec ce qu'ils ont trouvé de mieux pour faire honneur au Sauveur, et surtout avec leur amour.

Jésus ne cesse de bénir du geste et de la parole toutes ces personnes, grandes et petites, qui se serrent contre lui en baisant ses vêtements et ses mains et qui lui mettent leurs bébés dans les bras pour qu'il les bénisse par un baiser. La première à le faire, c'est Sarah qui lui met sur le cœur ce splendide petit amour de dix mois qu'est maintenant Jésaï.

Leur amour est si impétueux qu'il gêne les marcheurs. C'est comme une vague qui soulève. Je crois que Jésus avance moins par ses pieds que porté par tout ce flot, et son cœur est certainement soulevé bien haut, dans la sérénité, sous l'effet du bonheur que cet amour lui procure. Son visage resplendit comme aux moments de sa plus vive joie d'Homme-Dieu. Il n'a pas le visage puissant au regard magnétique des heures de miracle, ni le visage majestueux des moments où il exprime son union continuelle avec son Père, et encore moins l'expression sévère qu'il a quand il s'oppose à une faute. Tous ces visages resplendissent d'une lumière différente ; mais celle de maintenant est la lumière des heures de détente de tout son être, si souvent assailli de toutes parts, contraint de surveiller constamment ses moindres gestes ou paroles, ou de déjouer les pièges tendus par les plus pervers. (...)

Chapitre 215 – Guérison de la fille lunatique de l'aubergiste – Un démon peut entrer dans un enfant

Vision du 11 juillet 1945

Mercredi 3 mai 28 à Bet-Ginna

(...)

L'hôtelier s'ébouriffe les cheveux, ouvre et ferme la bouche, tourmente les franges de sa ceinture... et dit enfin :

« Je vais essayer !... J'ai une fille. Jusqu'à l'été dernier, elle allait bien. Puis elle est devenue lunatique. Elle reste muette comme une bête dans un coin, toujours plantée là, et sa mère a du mal à l'habiller et à la faire manger. Les médecins affirment que le soleil lui a brûlé la cervelle, d'autres que c'est un chagrin d'amour. **Le peuple prétend qu'elle est possédée. Mais comment, si cette petite n'est jamais sortie d'ici ? Où a-t-elle pris ce démon ? Qu'en dit ton Maître ? Que le démon peut posséder même un innocent ? »**

Philippe, sûr de lui, répond :

« Oui, pour tourmenter les parents et les pousser au désespoir.

– Et... Lui, il guérit les lunatiques ? Dois-je espérer ?

– Tu dois croire », répond vivement André.

Il raconte alors le miracle des Geraséniens et ajoute pour finir :

« Si ces démons, qui étaient légion dans les cœurs des pécheurs, ont ainsi pris la fuite, comment celui qui a pénétré de force dans un jeune cœur ne s'enfuirait-il pas ? Je te le dis, homme : pour qui espère en lui, l'impossible devient aussi facile que respirer. J'ai vu les œuvres de mon Seigneur et je témoigne de sa puissance.

– Oh ! Alors, lequel de vous va l'appeler ?

– Moi-même, homme. Attends-moi un instant. »

Et André part promptement pendant que Philippe reste à parler.

215.6 Quand André voit Jésus abrité sous un porche pour fuir le soleil implacable qui remplit la petite place du village, il court vers lui en disant :

« Viens, viens, Maître. La fille de l'hôtelier est lunatique. Son père implore de toi sa guérison.

– Mais il me connaissait ?

– Non, Maître. Nous avons essayé de te faire connaître...

– Et vous y avez réussi. Quand quelqu'un arrive à croire que je peux guérir un mal sans remède, il est déjà avancé dans la foi. Et vous aviez peur de ne pas savoir faire ! Qu'avez-vous dit ?

– Je ne saurais même pas te le répéter. Nous avons dit ce que nous pensons de toi et de tes œuvres. Surtout, nous avons dit que tu es l'Amour et la Pitié. Le monde te connaît si mal !

– Mais vous, vous me connaissez bien. Et cela suffit. »

215.7 Ils arrivent à la petite auberge. Curieux, tous les clients se tiennent sur la porte et, au milieu d'eux, Philippe, avec l'hôtelier qui continue son monologue.

Dès qu'il voit Jésus, il court à sa rencontre :

« Maître, Seigneur, Jésus... je... je crois, je crois que tu es toi, que tu sais tout, que tu vois tout, que tu connais tout, que tu peux tout. Je le crois tellement que je te dis : aie pitié de ma fille, bien que j'aie beaucoup de fautes sur le cœur. Que ma fille ne soit pas châtiée parce que j'ai été malhonnête dans mon métier. Je ne serai plus cupide, je le jure. Tu vois mon cœur avec son passé et ce qu'il pense maintenant. Pardon et pitié, Maître. Je parlerai de toi à tous ceux qui viennent ici dans ma maison... »

L'homme est à genoux.

Jésus lui dit :

« Lève-toi et persévère dans tes sentiments actuels. Conduis-moi à ta fille.

– Elle est dans une écurie, Seigneur. Cette chaleur accablante la rend encore plus malade, et elle refuse de sortir.

– Peu importe. C'est moi qui vais aller la trouver. Ce n'est pas la chaleur, mais le démon qui me sent venir. »

Ils entrent dans la cour, puis dans une écurie obscure, et tous les autres à la suite.

La fillette, décoiffée, chétive, s'agite dans le coin le plus sombre et, quand elle voit Jésus, elle hurle :

« Arrière, arrière ! Ne me dérange pas. Tu es le Christ du Seigneur et moi l'un de ceux que tu poursuis. Laisse-moi tranquille. Pourquoi viens-tu toujours sur mes traces ?

– Sors de cette enfant. Va-t'en. Je le veux. Rends à Dieu ta proie et tais-toi ! »

Un cri déchirant, une brusque détente, un corps qui s'effondre sur la paille... et puis, calmes, tristes, étonnées, les questions : « Où suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Qui sont ces gens ? » suivies de l'appel : « Maman ! » de la jeune fille qui a honte d'être sans voile, avec un vêtement déchiré, sous les yeux de plusieurs étrangers.

« Oh, Seigneur éternel ! Mais elle est guérie !... »

Il paraît étrange de voir sur le visage rubicond et bouffi de l'aubergiste des pleurs d'enfant... Il est heureux, il sanglote, il ne sait que baiser les mains de Jésus, pendant que la mère pleure, au milieu de ses petits enfants étonnés, en embrassant sa fille aînée délivrée du démon.

Les personnes présentes crient toutes ensemble et d'autres accourent pour voir le prodige. La cour est pleine.

« Reste, Seigneur. La nuit va tomber. Reste sous mon toit.

– Nous sommes treize, homme.

– Seriez-vous même trois cents, ce ne serait rien. Je sais ce que tu veux dire. Mais le Samuel avide et malhonnête est mort, Seigneur. Mon démon aussi est parti. Maintenant, c'est un nouveau Samuel. Il fera encore l'hôtelier, mais en saint. Viens, viens avec moi, que je t'honore comme un roi, comme un dieu. Ce que tu es. Ah ! Béni soit le soleil d'aujourd'hui qui t'a amené à moi ! »...

Chapitre 218 – A Ashqelôn, Jésus rencontre le jeune Alexandre et guérit la mère de la petite Dina

Vision du 14 juillet 1945

Dimanche 7 mai 28

(...)

Les enfants, au contraire, tournent autour de Jésus, le regardent, sourient en le voyant sourire. L'un d'eux, plus hardi, le questionne :

« Qui es-tu ?

– Jésus, répond-il en lui donnant une caresse.

– Que fais-tu ?

– J'attends des amis.

– D'Ashqelôn ?

– Non, de mon pays et de Judée.

– Es-tu riche ? Moi, oui. Mon père a une belle maison et, à l'intérieur, il fait des tapis. Viens voir. C'est tout près d'ici. »

Et Jésus part, seul avec l'enfant. Il pénètre sous un porche très long qui ressemble à un chemin couvert. Au fond, rendu plus vif par contraste avec la pénombre du porche, resplendit un coin de la mer, tout illuminé par le soleil.

218.7 Ils rencontrent une fillette chétive en larmes.

« C'est Dina. Elle est pauvre, tu sais ? Ma mère lui donne de la nourriture. Sa mère ne peut plus gagner sa vie. Son père est mort en mer : une tempête, pendant qu'il allait de Gaza au port du Grand Fleuve porter des marchandises et en prendre. Comme les marchandises étaient à mon père et que le père de Dina était l'un de nos marins, maman pense maintenant à eux. Mais les enfants restés ainsi sans père sont si nombreux... Qu'en dis-tu, toi ? Ce doit être dur, de rester orphelins et pauvres ! Voilà ma maison. Ne dis pas que j'étais dans la rue : je devais être à l'école, mais on m'a renvoyé parce que je faisais rire mes camarades avec cela... »

Et il sort de ses vêtements un pantin taillé dans le bois, dans un morceau de bois tendre, très comique réellement, pourvu d'un menton en galoche et d'un nez très caricaturaux.

Jésus esquisse un sourire, mais il le refrène — on voit à sa bouche qui tremble qu'il a du mal à se retenir. Il dit :

« Il ne représente pas le maître, n'est-ce pas ? Ni un parent ? Ce ne serait pas bien.

– Non. C'est le chef de la synagogue des juifs. Il est vieux et laid, et nous nous moquons toujours de lui.

– Ce n'est pas bien non plus. Il est sûrement plus âgé que toi et...

– Oh ! C'est un vieux, à moitié bossu, presque aveugle et tellement laid... Ce n'est pas ma faute s'il est comme ça !

– Non, mais tu es fautif de te moquer d'un vieillard. Toi aussi, quand tu seras vieux, tu deviendras laid car tu te vouïteras, tu n'auras plus beaucoup de cheveux, tu seras à moitié aveugle, tu marcheras avec un bâton, tu auras ce genre de visage. Et alors ? Cela te plaira d'être ridiculisé par un enfant irrespectueux ? Et puis, pourquoi fâcher le maître, distraire tes camarades ? Ce n'est pas bien. Si ton père le savait, il te punirait. Ta mère en souffrirait. Moi, je ne leur dirai rien. Mais toi, donne-moi tout de suite deux choses : d'une part la promesse de ne plus faire de tels manquements, et d'autre part ce pantin. Qui l'a fabriqué ?

– Moi, Seigneur... » dit l'enfant, mortifié, conscient maintenant de la gravité de ses... méfaits...

Et il ajoute :

« J'aime tellement travailler le bois ! Parfois, j'imité les fleurs des tapis ou les animaux qui s'y trouvent. Tu sais, les dragons, les sphinx, et d'autres bêtes encore...

– Cela, tu peux le faire. Il y a tant de belles choses sur la terre ! Donc, tu me fais cette promesse et tu me donnes ce pantin ? Sinon, nous ne sommes plus amis. Je le garderai en souvenir de toi et je prierai pour toi. Comment t'appelles-tu ?

– Alexandre. Et toi, qu'est-ce que tu me donnes ? »

Jésus est embarrassé. Il a toujours si peu de choses ! Mais il se rappelle qu'il a une très belle boucle au col d'un vêtement. Il cherche dans son sac, la trouve, la détache et la donne à l'enfant.

« Et maintenant, allons-y. Mais fais attention : même si je pars, cela ne m'empêche pas de tout savoir. Et si j'apprends que tu es méchant, je reviens ici et je dis tout à ta maman. »

Le pacte est scellé.

TOME 4

Chapitre 268 – Joseph de Chorozaïn, orphelin de père, apprenti menuisier

Jésus présente les apôtres à Joseph

Vision du 1^{er} septembre 1945

Vendredi 28 juillet 28, à Chorozaïn puis à Capharnaüm

(Joseph est l'aîné de 5 enfants, fils d'un menuisier mort subitement. Jésus profite d'une semaine laissée vacante par le départ des apôtres en mission pour faire le travail commandé au menuisier. Le jeune garçon, revigoré par l'exemple de Jésus, décide d'apprendre la menuiserie)

268.1 Jésus, accompagné de Manahen, sort de la maison de la veuve en disant :

« Paix à toi et à ta famille. Après le sabbat, nous nous retrouverons. Adieu, mon petit Joseph. Demain, repose-toi et joue, ensuite tu m'aideras encore. Pourquoi pleures-tu ?

– J'ai peur que tu ne reviennes plus...

– Je dis toujours la vérité. Cela te déplaît tellement, que je m'en aille ? »

L'enfant acquiesce de la tête.

Jésus lui fait une caresse et dit :

« Un jour, c'est vite passé. Demain, tu restes avec ta mère et tes frères. Et moi, je reste avec mes apôtres et je leur parle. Ces jours-ci, je t'ai parlé à toi pour t'apprendre à travailler. Maintenant, je vais les trouver pour leur apprendre à prêcher et à être bons. Tu ne t'amuserais pas avec moi, seul enfant parmi tant d'hommes.

– Oh ! Je serais content parce que je serais avec toi.

– J'ai compris, femme ! Ton fils fait comme beaucoup, et ce sont les meilleurs. Il ne veut pas me quitter. Veux-tu me le laisser jusqu'à après-demain, me fais-tu confiance ?

– Ah, Seigneur ! Mais je te les donnerais tous ! Avec toi, ils sont autant en sécurité qu’au Ciel... Et cet enfant, qui était celui qui restait le plus souvent avec son père, a trop souffert. Il était présent, lui, au moment... Tu vois ? Il ne fait que pleurer et dépérir. Ne pleure pas, mon fils. Demande au Seigneur si ce n’est pas vrai, ce que je dis ! Maître, pour le consoler, je lui dis toujours que son père n’est pas perdu, mais seulement parti momentanément loin de nous.

– C’est la vérité. C’est exactement comme ta mère te le dit, mon petit Joseph.

– Mais je ne vais pas le retrouver avant de mourir. Et je suis petit. Alors, si je deviens aussi vieux qu’Isaac, combien de temps je dois attendre ?

– Pauvre enfant ! Mais le temps passe vite.

– Non, Seigneur. Cela fait trois semaines que je n’ai plus mon père, et cela me paraît si long, si long !... Moi, je ne peux pas me passer de lui... »

Il pleure sans bruit, mais avec une profonde peine.

« Tu vois ? Il est toujours comme ça. Et spécialement quand il n’est pas occupé par des choses qui l’absorbent. Le sabbat est un tourment. J’ai peur qu’il ne meure...

– Non. J’ai un autre enfant sans père ni mère. Il était amaigri et triste. Maintenant, auprès d’une brave femme de Bethsaïde, et avec la certitude de ne pas être séparé de ses parents, il s’est épanoui physiquement et spirituellement. Ce sera la même chose pour le tien, à la fois grâce à ce que je lui dirai, et parce que le temps est un grand médecin ; et puis, il sera plus tranquille quand il te verra toi-même être plus tranquille pour le pain quotidien.

268.2 Adieu, femme. Le soleil descend et je dois partir. Viens, Joseph. Salue ta mère, tes frères et ta grand-mère, et rattrape-moi au pas de course. »

Sur ce Jésus s’en va.

« Et maintenant, que vas-tu dire aux apôtres ?

– Que j’ai un disciple ancien et un nouveau. »

Ils traversent Chorazaïn, très animée.

Un groupe d’hommes arrête Jésus :

« Tu t’en vas ? Tu ne restes pas pour le sabbat ?

– Non, je vais à Capharnaüm.

– Sans avoir dit un mot de toute la semaine ! Nous ne sommes pas dignes de ta parole ?

– Ne vous ai-je pas parlé pendant six jours de la meilleure façon qui soit ?

– Quand ? Et à qui ?

– A tous. De l’établi du menuisier. Des jours durant, j’ai prêché qu’il faut aimer son prochain et l’aider de toutes manières, spécialement quand il s’agit d’êtres faibles, comme

les veuves et les orphelins. Adieu, vous autres, habitants de Chorazeïn. Méditez pendant le sabbat la leçon que je vous ai donnée. »

Et Jésus se remet en route, laissant les citadins interdits.

Mais l'enfant, qui rattrape Jésus en courant, réveille leur curiosité, et ils demandent à Jésus, qu'ils arrêtent une nouvelle fois :

« Tu emmènes le fils de la veuve ? Pourquoi ?

– Pour lui apprendre à croire que Dieu est Père et qu'en Dieu il retrouvera aussi le père qu'il a perdu. Et aussi pour qu'il y ait quelqu'un qui croie, ici, à la place du vieil Isaac.

– Avec tes disciples, cela fait trois personnes de Chorazeïn.

– Avec mes disciples, oui. Mais pas ici. Celui-là sera ici. Adieu. »

Et, tenant l'enfant entre Manahen et lui, il marche d'un bon pas dans la campagne en direction de Capharnaüm, tout en discutant avec Manahen.

268.3 Ils atteignent Capharnaüm, où les apôtres sont déjà arrivés. Assis sur la terrasse, à l'ombre de la tonnelle, autour de Matthieu, ils racontent ce qu'ils ont fait à leur compagnon qui n'est pas encore guéri. Ils se retournent au léger bruit des sandales sur l'escalier et ils voient la tête blonde de Jésus émerger graduellement du muret de la terrasse. Ils courent vers lui, qui sourit... et restent pétrifiés en voyant que derrière Jésus il y a un pauvre enfant. Manahen monte aussi, magnifique dans son vêtement de lin blanc que fait ressortir davantage la beauté de sa ceinture précieuse, son manteau rouge feu de lin teint, si brillant qu'il paraît être en soie, à peine fixé aux épaules pour lui faire en arrière une sorte de traîne, son couvre-chef de byssus que retient un fin diadème d'or, une lame burinée qui coupe en son milieu son large front en lui donnant un peu l'air d'un roi d'Égypte. Sa présence arrête une avalanche de questions que les yeux expriment pourtant clairement. Mais après l'échange de salutations réciproques, les apôtres, assis maintenant près de Jésus, demandent : « Et lui ? » en montrant l'enfant.

« C'est ma dernière conquête : un petit Joseph, menuisier comme le grand Joseph qui m'a servi de père. Il m'est donc très cher, comme je lui suis très cher. N'est-ce pas, mon enfant ? Viens ici, que je te fasse connaître mes amis dont tu as tant entendu parler. Celui-ci, c'est Simon-Pierre : l'homme le meilleur qui soit pour les enfants. Et voici Jean : un grand enfant qui te parlera de Dieu même en jouant. Et cet autre, c'est Jacques, son frère, sérieux et bon comme un frère aîné. Celui-là, c'est André, le frère de Simon-Pierre : tu t'entendras tout de suite bien avec lui car il est doux comme un agneau. Et voici Simon le Zélote : il aime tellement les enfants sans père qu'il ferait, je crois, le tour de la terre pour aller les chercher, s'il n'était pas avec moi. Et puis voilà Judas, et avec lui Philippe de Bethsaïde et Nathanaël. Vois-tu comme ils te regardent ? Ils ont des enfants, eux aussi, et ils aiment les enfants. Et ces deux-là, ce sont mes frères, Jacques et Jude : ils aiment tout ce que j'aime, donc ils t'aimeront. Maintenant allons trouver Matthieu qui a mal au pied et pourtant n'a pas de rancœur contre les enfants qui, en jouant étourdiment, l'ont blessé avec un caillou pointu. N'est-ce pas, Matthieu ?

– Oh non Maître ! C'est le fils de la veuve ?

– Oui. Il est très brave, mais il est resté très triste.

– Ah, le pauvre enfant ! Je te ferai appeler Jacquot et tu joueras avec lui » et Matthieu le caresse en l’attirant par la main près de lui.

Jésus termine cette présentation par Thomas qui, en homme pratique, la complète en offrant au gamin une grappe de raisin qu’il détache de la tonnelle.

« Maintenant vous êtes amis » conclut Jésus en se rasseyant pendant que l’enfant mange son raisin en répondant à Matthieu qui le garde près de lui.

(... enseignement de Jésus : leçon sur la charité...)

268.10 Je vous quitte un moment. Je vais avec l’enfant près du lac. Il y trouvera des amis... Ensuite nous romprons le pain ensemble. Viens, Joseph. Je vais te faire connaître les enfants qui m’aiment. »

Chapitre 273 – Première multiplication des pains : la foi des enfants (Marziam)

L’attitude de Marziam et celle des apôtres

Vision du vendredi 7 septembre 1945

Lundi 28 août à Tarichée

« Maître, le soir approche, l’endroit est désert, éloigné des maisons et des villages, ombragé et humide. Il ne nous sera bientôt plus possible, ici, de nous voir ou de marcher. La lune se lève tard. Renvoie le peuple pour qu’il aille à Tarichée ou dans les villages du Jourdain acheter de la nourriture et chercher un logement.

– Il n’est pas nécessaire qu’ils s’en aillent. Donnez-leur à manger. Ils peuvent dormir ici comme ils ont dormi en m’attendant.

– Il ne nous reste que cinq pains et deux poissons, Maître, tu le sais.

– Apportez-les-moi.

– André, va chercher l’enfant. C’est lui qui garde la bourse. Il y a peu de temps, il était avec le fils du scribe et deux autres, occupé à jouer au roi et à se faire des couronnes de fleurs. »

273.2 André se hâte d’y aller, et Jean accompagné de Philippe se mettent à chercher Marziam dans la foule toujours en déplacement. Ils le trouvent presque en même temps, avec son sac de vivres en bandoulière, une longue branche de clématite enroulée autour de la tête et une ceinture de clématite d’où pend, en guise d’épée, une massette dont la garde est la massette proprement dite, et la lame sa tige. Avec lui, il y en a sept autres pareillement chamarrés, et ils font un cortège au fils du scribe, un enfant très grêle, plus fleuri que les autres qui tient le rôle de roi. Il a ce regard très sérieux de ceux qui ont beaucoup souffert.

« Viens, Marziam. Le Maître te demande ! »

L'enfant plante là ses amis et s'en va rapidement, sans même enlever ses... insignes floraux. Mais les autres le suivent et Jésus est vite entouré d'une couronne d'enfants parés de guirlandes. Il les caresse pendant que Philippe sort du sac un paquet avec du pain, au milieu duquel sont enveloppés deux gros poissons : deux kilos de poissons, guère plus. C'est insuffisant même pour les dix-sept personnes – ou plutôt dix-huit avec Manahen – de la troupe de Jésus.

273.3 On apporte ces vivres au Maître.

« C'est bien. Maintenant apportez-moi des paniers. Dix-sept, un pour chacun. Marziam distribuera la nourriture aux enfants... »

Jésus regarde fixement le scribe, qui est toujours resté à ses côtés, et il lui demande :

« Veux-tu, toi aussi, donner de la nourriture aux affamés ?

– Cela me plairait, mais j'en suis démuné moi aussi.

– Donne la mienne. Je te le permets.

– Mais... tu as l'intention de rassasier presque cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec ces deux poissons et ces cinq pains ?

– Sans aucun doute. Ne sois pas incrédule. Celui qui croit verra s'accomplir le miracle.

– Ah ! Dans ce cas, je veux bien distribuer la nourriture, moi aussi !

– Alors, fais-toi donner un panier, toi aussi. »

Les apôtres reviennent avec des corbeilles et des paniers larges et peu profonds, ou bien profonds et étroits. Le scribe revient avec un panier plutôt petit. On se rend compte que sa foi – ou son manque de foi – lui a fait choisir celui-ci comme le plus grand.

« C'est bien. Mettez tout ici devant et faites asseoir les foules en ordre, en rangs réguliers, autant que possible. »

Pendant ce temps, Jésus élève les pains avec les poissons par-dessus, il les offre, prie et bénit. Le scribe ne le quitte pas un instant des yeux. Puis Jésus rompt les cinq pains en dix-huit parts et les deux poissons en dix-huit parts. Il met un morceau de poisson dans chaque panier – un bien petit morceau – et fait des bouchées avec les dix-huit morceaux de pain. Chaque morceau est divisé en plusieurs bouchées. Elles ne sont guère nombreuses : une vingtaine, pas plus. Chaque morceau est placé dans un panier après avoir été fragmenté, avec le poisson.

« Et maintenant prenez et donnez à satiété. Allez-y. 273.4 Va, Marziam, le donner à tes compagnons.

– Oh, comme c'est lourd ! » dit Marziam en soulevant son panier et en allant tout de suite vers ses petits amis. Il marche comme s'il portait un fardeau.

Les apôtres, les disciples, Manahen, le scribe le regardent partir sans savoir que penser... Puis ils prennent les paniers, et en secouant la tête, se disent l'un à l'autre :

« Ce gamin plaisante ! Ce n'est pas plus lourd qu'avant. »

Le scribe regarde aussi à l'intérieur et met la main pour tâter au fond du panier parce qu'il n'y a plus beaucoup de lumière, là, sous le couvert où Jésus se trouve, alors que plus loin, dans la clairière, il fait encore assez clair.

Mais malgré cette constatation, ils se dirigent vers les gens et commencent la distribution. Ils donnent, donnent, donnent... Et de temps à autre, ils se retournent, étonnés, de plus en plus loin, vers Jésus qui, les bras croisés, adossé à un arbre, sourit finement de leur stupeur.

La distribution est longue et abondante... Le seul à ne pas manifester d'étonnement, c'est Marziam qui rit, tout heureux de remplir de pain et de poisson les mains de tant de pauvres enfants. Il est aussi le premier à revenir vers Jésus, en disant :

« J'ai donné beaucoup, beaucoup, beaucoup !... parce que je sais ce qu'est la faim... »

Et il lève son visage, qui n'est plus émacié, mais que ce souvenir fait pâlir, en lui écarquillant les yeux... Mais Jésus lui fait une caresse, et un sourire lumineux revient sur ce visage d'enfant qui s'appuie en toute confiance contre Jésus, son Maître et Protecteur.

Peu à peu, les apôtres et les disciples reviennent, muets de stupeur. Le dernier est le scribe, qui ne dit rien. Mais il fait un geste qui vaut plus qu'un discours : il s'agenouille et baise la frange du vêtement de Jésus.

« Prenez votre part, et donnez m'en un peu. Mangeons la nourriture de Dieu. »

Ils mangent en effet du pain et du poisson, chacun selon son appétit...

273.5 Pendant ce temps, les gens, rassasiés, échangent leurs impressions. Même ceux qui sont autour de Jésus se risquent à parler en regardant Marziam qui, en finissant son poisson, plaisante avec les autres enfants.

« Maître, demande le scribe, pourquoi l'enfant a-t-il tout de suite senti le poids, et nous pas ? J'ai même fouillé à l'intérieur. Il n'y avait toujours que ces quelques bouchées de pain et cet unique morceau de poisson. J'ai commencé à en sentir le poids en m'avançant vers la foule, mais si ç'avait été le poids correspondant à la quantité que j'ai distribuée, il aurait fallu un couple de mulets pour le transport ; pas un panier, mais un char plein, chargé de nourriture. Au début, j'y allais avec parcimonie... puis je me suis mis à donner tant et plus et, pour ne pas être injuste, je suis revenu vers les premiers en faisant une nouvelle distribution parce que je leur avais donné peu de chose. Et pourtant, il y en a eu suffisamment.

– Moi aussi, j'ai senti que le panier s'alourdissait au fur et à mesure que j'avançais, et j'ai donné tout de suite abondamment, car j'ai compris que tu avais fait un miracle, dit Jean.

– Personnellement, au contraire, je me suis arrêté et me suis assis, pour renverser sur mon vêtement le fardeau et me rendre compte... Alors j'ai vu des pains en quantité, et j'y suis allé, raconte Manahen.

– Moi, je les ai même comptés pour ne pas faire piètre figure. Il y avait cinquante petits pains. Je me suis dit : “ Je vais les donner à cinquante personnes, puis je reviendrai. ” Et j’ai compté. Mais, arrivé à cinquante, le poids était toujours le même. J’ai regardé à l’intérieur : il y en avait encore autant. Je suis allé de l’avant et j’en ai donné par centaines. Mais cela ne diminuait jamais » relate Barthélemy.

Thomas dit:

« Moi, je le reconnais, je n’y croyais pas. J’ai pris dans mes mains les bouchées de pain et ce petit morceau de poisson et je les regardais en pensant : “ A quoi cela va servir ? Jésus a voulu plaisanter !... ” Et je les regardais, je les fixais, restant caché derrière un arbre, espérant et désespérant d’en voir le nombre augmenter. Mais rien ne changeait. J’allais revenir quand Matthieu est passé et m’a dit : “ Tu as vu comme ils sont beaux ? ” “ Quoi ? ” ai-je répondu. “ Mais les pains et les poissons !... ” “ Tu es fou ? Moi je vois toujours des petits morceaux de pain. ” “ Va les distribuer avec foi, et tu verras. ” J’ai jeté dans le panier ces quelques bouchées et j’y suis allé avec réticence... Et puis... pardonne-moi, Jésus, car je suis pécheur !

– Non, tu es un esprit du monde. Tu raisonnes comme les gens du monde.

– Moi aussi, Seigneur, dans ce cas » dit Judas. « Au point que j’ai pensé donner une pièce avec le pain en pensant : “ ils iront manger ailleurs. ” J’espérais t’aider à faire meilleure figure. Que suis-je donc, moi ? Comme Thomas ou davantage ?

– Bien plus que Thomas, tu es “ monde. ”

– Pourtant, j’ai pensé faire l’aumône pour être Ciel ! C’étaient mes deniers personnels...

– Aumône à toi-même et à ton orgueil, ainsi qu’aumône à Dieu. Ce dernier n’en a pas besoin et l’aumône à ton orgueil est une faute, pas un mérite. »

Judas baisse la tête et se tait.

« De mon côté, dit Simon le Zélote, je pensais que cette bouchée de poisson, ces bouchées de pain, il me fallait les fragmenter pour qu’elles fussent. Mais je ne doutais pas qu’elles auraient suffi pour le nombre et la valeur nutritive. Une goutte d’eau, donnée par toi, peut être plus nourrissante qu’un banquet.

– Et vous, qu’en pensiez-vous ? demande Pierre aux cousins de Jésus.

– Nous nous rappelions Cana... et nous ne doutions pas, dit sérieusement Jude.

– Et toi, Jacques, mon frère, tu n’as pensé qu’à cela ?

– Non. J’ai pensé que c’était un sacrement. Comme tu m’en as parlé... Est-ce bien cela ou je me trompe ? »

Jésus sourit :

« Oui et non. A la vérité de la puissance d’une goutte d’eau, exprimée par Simon, il faut ajouter ta pensée pour une figure lointaine. Mais ce n’est pas encore un sacrement. »

Chapitre 289 – Jésus prophétise sur l’avenir de Marziam. – Marziam et les chameaux :

Vision du vendredi 28 septembre 1945

Samedi 7 octobre 28 à Gerasa

(...)

Marziam trouve quelque distraction dans la cour fermée. Il s’intéresse au travail des palefreniers qui étrillent les mulets, changent les litières, regardent les sabots, réajustent les fers qui ne tiennent plus, ou bien – et c’est pour lui d’autant plus instructif que c’est nouveau – il observe avec enchantement la façon dont les chameliers s’y prennent avec les chameaux pour préparer dès ce jour la charge de chaque animal, en la proportionnant à la bête, en l’équilibrant, et comment ils font s’agenouiller et se lever l’animal pour pouvoir le charger et le décharger, en le récompensant ensuite par une poignée de légumes secs qui me paraissent être des fèves et en finissant par une distribution de baies de caroubiers que les hommes aussi mâchonnent avec plaisir.

Marziam est vraiment subjugué et il regarde autour de lui pour trouver quelqu’un qui partage son étonnement. Mais il est déçu parce que les adultes ne s’intéressent pas aux chameaux. Soit ils discutent, soit ils somnolent. Il va trouver Pierre qui dort comme un bienheureux, la tête appuyée sur du foin moelleux et il le secoue par la manche.

Pierre ouvre l’œil à demi et demande :

« Qu’est-ce qu’il y a ? Qui me veut ? »

– C’est moi. Viens voir les chameaux.

– Laisse-moi dormir. J’en ai vu tellement... De vilaines bêtes. »

L’enfant va voir Matthieu qui fait les comptes de la caisse, car dans ce voyage, c’est lui le trésorier :

« J’ai été auprès des chameaux, tu sais ? Ils mangent comme des brebis, tu sais ? Et ils s’agenouillent comme des hommes et ils ressemblent à des barques avec leur mouvement de roulis quand ils marchent. Tu les as vus ? »

Matthieu, qui ne sait plus où il en est dans ses comptes par suite de l’interruption, répond sèchement : « Oui » et il retourne à son argent. Autre déception...

Marziam regarde autour de lui... Voilà Simon le Zélote et Jude qui parlent...

« Comme ils sont beaux, les chameaux ! Et bons ! On les a chargés et déchargés, et ils se sont mis par terre pour que l’homme ne se fatigue pas. Puis ils ont mangé les caroubes. Les hommes aussi en ont mangé. Cela me plairait... Mais je ne sais pas me faire comprendre. Viens, toi... »

Et il prend Simon par la main. Ce dernier, absorbé par une paisible discussion avec Jude, répond distraitement :

« Oui, mon chéri... Va, va et fais attention à ne pas te faire mal. »

Marziam le regarde d'un air étonné... Simon ne lui a pas répondu sur le ton habituel. Il va presque pleurer. Découragé, il s'éloigne et va s'appuyer à une colonne...

289.2 Jésus sort d'une pièce et le voit, seul, en train de bouder. Il va trouver l'enfant et lui pose une main sur la tête :

« Que fais-tu tout seul, l'air triste ?

– Personne ne m'écoute...

– Que voulais-tu dire aux autres ?

– Rien... Je parlais des chameaux... Ils sont beaux... ils me plaisent. Là-haut, on doit avoir l'impression d'être dans une barque... Et ils mangent des caroubes, même les hommes...

– Et tu as envie d'y monter et de manger des caroubes. Viens, allons voir les chameaux. »

Jésus prend l'enfant, tout rasséréné, par la main et se dirige au fond de la cour. Il s'avance tout droit vers un chamelier et le salue d'un sourire. Celui-ci s'incline et continue à surveiller son animal auquel il ajuste le fronton et règle la bride.

« Homme, tu me comprends ?

– Oui, Seigneur, je vous connais depuis vingt ans.

– Cet enfant a un grand désir : monter à chameau... Et un petit : manger une caroube.

»

Jésus sourit encore plus vivement.

« Ton fils ?

– Je n'ai pas de fils. Je n'ai pas d'épouse.

– Toi si beau et si fort, pas trouvé de femme ?

– Je n'en ai pas cherché.

– Tu ne sens pas désir de femme ?

– Non. Jamais. »

L'homme le regarde d'un air abasourdi, puis il dit :

« Moi, neuf enfants à Iskilo... J'y vais : un enfant. J'y vais : un enfant. Toujours.

– Tu les aimes bien, tes enfants ?

– Mon sang ! Mais travail dur. Moi ici, enfants là-bas. Au loin... Mais c'est pour leur pain. Tu comprends ?

– Je comprends. Alors tu peux comprendre l'enfant qui veut monter à chameau et manger les caroubes ?

– Oui, viens. Peur ? Non ? Bravo. Bel enfant ! Moi aussi, un comme ça. Noir comme ça. Prends ici. Serre fort. »

Et il lui met dans les mains le manche bizarre qui se trouve au devant de la selle.

« Tiens-toi. Maintenant je viens, et le chameau se lève. Pas peur, hein ? »

Et l'homme se juche sur la selle élevée, s'installe et appelle le chameau qui obéit et se lève en tanguant fortement.

Marziam rit de bonheur, d'autant plus que l'homme lui a mis dans la bouche une magnifique caroube. L'homme met le chameau au pas, dans la cour, puis au trot. Enfin, voyant que Marziam n'a pas peur, il crie quelque chose à l'un de ses compagnons et celui-ci ouvre la grande porte qui est sur l'arrière de la cour et le chameau disparaît, avec sa charge, dans la verdure de la campagne.

(Discussion avec Syntica sur le salut des païens)

289.7 Le *crrr, crrr* du chamelier fait comprendre que le chameau va rentrer au pas, sans faire de bruit sur l'herbe drue qui est au-delà du portail arrière, qu'un serviteur ouvre aussitôt. Et Marziam revient, heureux, tout rouge après cette course : un tout petit bonhomme hissé en haut de la croupe du chameau, et qui rit en agitant les bras, pendant que le chameau s'agenouille, et qui glisse en bas de la selle bizarre, en embrassant le brun chamelier. Puis il court vers Jésus en s'écriant :

« Que c'est beau ! C'est sur ces bêtes que les sages d'Orient sont venus t'adorer ? Et moi, j'irai avec eux pour te prêcher partout ! Le monde semble plus grand vu de là-haut et il dit : " Venez, venez, vous qui savez la Bonne Nouvelle ! " Tu sais ? Même cet homme en a besoin... Et toi aussi, marchand, et tous tes serviteurs... Que de gens l'attendent et meurent sans qu'ils puissent l'entendre... Plus de gens que de grains de sable dans le fleuve. Tous, ils sont sans toi, Jésus ! Ah ! Mais dépêche-toi de l'annoncer à tous ! »

Et il s'accroche à ses côtés en levant la tête. Jésus se penche et l'embrasse, en promettant :

« Tu verras le Royaume de Dieu évangélisé jusqu'aux confins les plus lointains de Rome. Tu es content ?

– Moi, oui. Après, je viendrai te dire : " Voilà, celui-ci, celui-là et cet autre pays te connaissent. " Alors je connaîtrai les noms de ces terres lointaines. Et toi, qu'est-ce que tu me diras ?

– Je te dirai : " Viens, petit Marziam. Reçois une couronne pour chaque pays où tu m'as prêché, puis viens ici à côté de moi, comme ce jour-là à Gérasa, et repose-toi de tes fatigues, car tu as été un serviteur fidèle, et maintenant il est juste que tu sois bienheureux dans mon Royaume. " »

TOME 5

Chapitre 298 – Le secours apporté aux orphelins Marie et Matthias – Leçon sévère de charité envers les orphelins

Vision du 20 août 1944 insérée dans le récit de la vision du 8 octobre 1945

Mercredi 1^{er} novembre 28, près du lac Mérom

298.2 Une autre douce vision de Jésus et de deux enfants.

Je vois Jésus passer par un petit chemin à travers les champs ; ils doivent avoir été ensemencés depuis peu, car la terre est encore moelleuse et sombre comme après un récent emblavement. Jésus s'arrête pour faire une caresse à deux enfants : un garçon de pas plus de quatre ans et une fillette qui peut en avoir huit ou neuf. Ce doit être des enfants très pauvres car ils ont deux misérables petits vêtements déteints et même déchirés, et une petite figure triste et souffrante.

Jésus ne demande rien. Il se contente de les regarder fixement tout en les caressant. Puis il se hâte vers une maison au bout du petit chemin. C'est une maison de campagne, bien tenue, avec un escalier extérieur qui monte jusqu'à la terrasse, sur laquelle se trouve une tonnelle de vigne, maintenant dépouillée de grappes et de feuilles. Seules quelques dernières feuilles déjà jaunies pendent et bougent sous le vent humide de cette maussade journée d'automne. Sur le parapet de la maison, des colombes roucoulent en attendant l'eau que le ciel gris et nuageux annonce.

Jésus, suivi de ses disciples, pousse la grille rustique du petit mur de pierres sèches qui entoure la maison, et entre dans la cour – nous dirions plutôt l'aire –, où se trouvent un puits et dans un coin le four. Je suppose que c'est la fonction de ce débarras aux murs plus sombres à cause de la fumée qui en sort maintenant et que le vent pousse vers la terre.

Alertée par le bruit des pas, une femme se présente sur le seuil du débarras et, à la vue de Jésus, elle le salue joyeusement et court vers la maison pour avertir.

Voici qu'un homme âgé et replet se présente à la porte de la maison et se hâte vers Jésus.

« C'est un grand honneur, Maître, de te voir ! » dit-il en guise de salutation.

Jésus répond :

« Que la paix soit avec toi », puis il ajoute : « La nuit tombe et la pluie s'annonce. Je te demande un abri et un pain pour mes disciples et moi.

– Entre, Maître. Ma maison est la tienne. La servante va défourner le pain. Je suis heureux de te l'offrir avec du fromage de mes brebis et des fruits de ma propriété. Entre, entre, le vent est humide et froid... »

Il tient avec empressement la porte ouverte en s'inclinant au passage de Jésus.

298.3 Mais ensuite il change subitement de ton pour s'adresser à quelqu'un qu'il voit et il dit avec colère :

« Tu es encore là ? Va-t-en. Il n'y a rien pour toi. Va-t-en. Tu as compris ? Ici, il n'y a pas de place pour les vagabonds... »

Et il murmure entre ses dents :

« ... et peut-être aussi des voleurs comme toi. »

Une petite voix plaintive répond :

« Pitié, Seigneur. Un pain au moins pour mon petit frère. Nous avons faim... »

Jésus, qui était entré dans la vaste cuisine égayée par un grand feu qui fait office de lampe, s'avance sur le seuil. Son visage est changé. Sévère et triste, il demande, non pas à l'hôte, mais en général – il semble interroger l'aire silencieuse, le figuier dépouillé, le puits sombre :

« Qui est-ce qui a faim ?

– Moi, Seigneur. Mon frère et moi. Un pain seulement, et nous nous en irons. »

Jésus est maintenant dehors, dans l'air de plus en plus sombre, à cause du crépuscule qui descend et de la pluie imminente.

« Avance, dit-il.

– J'ai peur, Seigneur !

– Viens, te dis-je. N'aie pas peur de moi. »

La fillette apparaît de derrière l'angle de la maison. Son frère se cramponne à son misérable petit vêtement. Ils s'avancent avec crainte. Un regard timide à Jésus, un coup d'œil apeuré vers le maître de maison qui lui fait les gros yeux et dit :

« Ce sont des vagabonds, Maître. Et des voleurs. Il y a un instant à peine, je l'ai surprise à fouiller près du pressoir. Elle voulait sûrement entrer pour voler. Qui sait d'où ils viennent. Ils ne sont pas du pays. »

Jésus semble l'écouter. Il regarde très fixement la fillette au petit visage pâle et aux tresses défaites, deux nattes qui lui tombent sur les oreilles, attachées au bout avec deux morceaux de chiffon. Mais le visage de Jésus n'est pas sévère. Il est triste, mais il sourit pour encourager la pauvre petite.

« Est-ce vrai que tu voulais voler ? Dis la vérité.

– Non, Seigneur. J'avais demandé un morceau de pain, parce que j'ai faim. On ne me l'a pas donné. J'ai vu une croûte huilée, là, par terre, près du pressoir et je suis allée la ramasser. J'ai faim, Seigneur. Hier on m'a donné un seul pain, et je l'ai gardé pour Matthias... Pourquoi ne nous ont-ils pas mis dans le tombeau avec maman? »

La fillette sanglote désespérément et son frère fait comme elle.

« Ne pleure pas. »

Jésus la console d'une caresse et il l'attire à lui.

« Réponds : d'où es-tu ?

– De la plaine d'Esdreton.

– Et tu es venue jusqu'ici ?

– Oui, Seigneur.

– Il y a longtemps que ta mère est morte ? Et tu n'as plus ton père ?

– Mon père est mort, tué par le soleil au temps de la moisson, et maman à la dernière lune... elle et l'enfant qui allait naître sont morts... »

Elle pleure de plus belle.

« Tu n'as pas de parent ?

– Nous venons de si loin ! Nous n'étions pas pauvres... Puis notre père a dû se mettre en service. Maintenant il est mort, et maman avec lui.

– Qui était son maître ?

– Le pharisien Ismaël.

– Le pharisien Ismaël !...» (Impossible de traduire la manière dont Jésus répète ce nom). « Tu es partie volontairement ou bien il t'a renvoyée ?

– Il m'a renvoyée, Seigneur. Il a dit : “ Sur le chemin, les chiens affamés ! ”

298.4 – Et toi, Jacob, pourquoi n'as-tu pas donné un pain à ces enfants ? Un pain, un peu de lait et une poignée de foin pour délasser leur fatigue ?

– Mais... Maître... j'ai du pain juste pour moi... et du lait, il y en a peu... quant à les faire entrer dans la maison... ces gens-là sont de vraies bêtes vagabondes. Si on leur fait bon visage, ils ne repartent plus...

– Et tu manques de place et de nourriture pour ces deux malheureux ? Peux-tu vraiment dire cela, Jacob ? L'abondance de la moisson, du vin, la quantité d'huile, les fruits nombreux ont rendu célèbre ton domaine cette année. Quelle en est la raison ? Te le rappelles-tu encore ? L'année dernière, la grêle avait abîmé tes biens et tu étais inquiet pour ta vie... Je suis venu et je t'ai demandé un pain... Tu m'avais entendu parler un jour et tu m'étais resté fidèle... Et dans ta peine, tu m'as ouvert ton cœur et ta maison et tu m'as donné un pain et un abri. Et moi, en sortant le matin suivant, que t'ai-je dit ? “ Jacob, tu as compris la Vérité. Montre-toi toujours miséricordieux et tu obtiendras miséricorde. Pour le pain que tu as donné au Fils de l'homme, ces champs te donneront abondance de blé et seront chargés comme s'ils étaient recouverts des grains de sable de la mer, les oliviers seront pleins d'olives et tes pommiers plieront sous le poids des fruits. ” Tu as eu tout cela et tu es le plus riche de la région, cette année. Et tu refuses un pain à deux enfants !...

– Mais toi, tu étais le Rabbi...

– Justement parce que je l'étais, je pouvais faire du pain avec des pierres. Eux, non.
Maintenant, je te dis : tu vas voir un nouveau miracle et tu en éprouveras de la peine, une grande peine... Mais alors, dis en te frappant la poitrine : “ Je l'ai mérité ”.
»

298.5 Jésus s'adresse aux enfants :

« Ne pleurez pas. Allez à cet arbre et cueillez.

– Mais il est nu, Seigneur, objecte la fillette.

– Va. »

La fillette y va et revient avec son vêtement relevé et rempli de belles pommes rouges.

Jésus leur dit :

« Mangez et venez avec moi », et aux apôtres : « Emmenons ces deux enfants chez Jeanne, femme de Kouza. Elle, elle sait se rappeler les bienfaits reçus et elle est miséricordieuse pour l'amour de Celui qui a été miséricordieux avec elle. Allons. »

L'homme, abasourdi et désolé, essaie de se faire pardonner :

« Il fait nuit, Maître. La pluie peut tomber pendant que tu es en route. Rentre chez moi. La servante va défourner le pain... Je t'en donnerai pour eux aussi.

– **Inutile. Tu le donnerais non par amour, mais par peur du châtiment annoncé.**

– **Ce n'est donc pas cela (il montre les pommes cueillies sur l'arbre nu et que les deux affamés dévorent avidement), ce n'est donc pas cela, le miracle ?**

– **Non. »**

Jésus est très sévère.

« Ah ! Seigneur, Seigneur, aie pitié de moi ! J'ai compris ! Tu veux me punir dans mes récoltes ! Pitié, Seigneur !

– Ce ne sont pas tous ceux qui m'appellent “ Seigneur ” qui me posséderont car ce n'est pas par la parole, mais par les actes que l'on montre de l'amour et du respect. Tu auras la pitié dont tu as fait preuve.

– Je t'aime, Seigneur.

– Ce n'est pas vrai. *M'aime celui qui aime*, c'est mon enseignement. Tu n'aimes que toi-même. Quand tu m'aimeras comme je l'ai enseigné, le Seigneur reviendra.

298.6 Maintenant, je m'en vais. Ma demeure est dans l'accomplissement du bien, dans la consolation des affligés, quand j'essuie les larmes des orphelins. Comme une poule déploie ses ailes sur ses poussins sans défense, je déploie mon pouvoir sur ceux qui souffrent et qui sont tourmentés. Venez, mes enfants. Vous aurez bientôt une maison et du pain. Adieu, Jacob. »

Et, non content de s'en aller, il fait prendre dans les bras la fillette fatiguée. C'est André qui la soulève et l'enveloppe dans son manteau. Jésus prend le petit garçon et ils s'en vont par le petit chemin désormais obscur, avec leur charge pitoyable qui ne pleure plus.

Pierre dit :

« Maître ! C'est une grande chance pour ces enfants que tu sois arrivé. Mais pour Jacob... Que vas-tu faire, Maître ?

– Justice. Il ne connaîtra pas la faim, car ses greniers sont garnis pour longtemps encore, mais la disette, car la semence ne donnera pas de grain, et les oliviers et les pommiers n'auront que des feuilles. Ces innocents ont obtenu, non pas de moi, mais du Père, du pain et un toit. Car mon Père est aussi le Père des orphelins, lui qui donne un nid et de la nourriture aux oiseaux des bois. Eux pourront dire, et tous les malheureux avec eux, les malheureux qui savent rester pour lui “ des fils innocents et affectueux ”, que dans leur petite main Dieu a mis la nourriture et que, avec un soin paternel il les conduit sous un toit hospitalier. »

La vision se termine et il m'en reste une grande paix.

Chapitre 335 – Jésus demande des comptes à Ismaël au sujet des deux orphelins Marie et Matthias

La fausse amitié d'Ismaël et l'hydropique guéri un jour de sabbat

Vision du lundi 11 septembre 1944

Samedi 27 janvier 29, près de Meggido

(...)

335.14 « Pourtant, Maître... Dans ma maison... Le jour du sabbat...

– Tu n'approuves pas ! Je le sais. Et c'est pour cela que je suis venu. Mon ami, toi ? Non. Mon ennemi. Tu n'es pas sincère avec moi, ni avec Dieu.

– Tu m'offenses, maintenant ?

– Non, je dis la vérité. Tu as dit qu'Eléazar n'est pas tenu de secourir cette petite vieille parce qu'elle n'appartient pas à sa propriété. Mais toi, tu avais deux orphelins dans ta propriété. C'étaient les enfants de deux serviteurs fidèles qui sont morts à la tâche, l'un avec la faux en main, l'autre tuée par une fatigue excessive. Pour que tu la gardes, tu avais exigé qu'elle ajoute à son service celui de son mari. Tu disais : “ J'ai passé un contrat pour deux travailleurs et, pour te garder, j'exige ton travail et celui du mort. ” C'est ce qu'elle a fait, et elle est morte avec l'enfant qu'elle portait, car cette femme était mère, et elle n'a pas obtenu la pitié que l'on a pour une bête qui engendre. Où sont maintenant ces deux enfants ?

– Je ne sais pas... Ils ont disparu, un jour.

– Ne mens pas maintenant. Avoir été cruel suffit. Il ne faut pas ajouter le mensonge pour rendre tes sabbats odieux à Dieu, même s'ils sont exempts d'œuvres serviles. Où sont ces enfants ?

– Je ne sais pas. Je ne sais plus, sois-en sûr.

– Moi, je le sais. Je les ai trouvés un soir de novembre, froid, pluvieux, sombre. Je les ai trouvés affamés et tremblants, près d'une maison, comme deux petits chiens à la recherche d'une bouchée de pain... Maudits et chassés par un homme qui avait des entrailles de chien, un homme pire qu'un chien, car un chien aurait eu pitié de ces deux orphelins. Or cet homme et toi, vous n'avez pas eu pitié. Leurs parents ne te servaient plus, n'est-ce pas ? Ils étaient morts. Les morts ne peuvent que pleurer dans leurs tombeaux, en entendant les sanglots de leurs enfants malheureux dont les autres ne s'occupent pas. Cependant les morts portent à Dieu, par leur âme, leurs pleurs et ceux de leurs enfants orphelins, et ils disent : "Seigneur, à toi d'exercer nos vengeances, puisque le monde opprime quand il ne peut plus exploiter." Les deux enfants n'étaient pas encore en âge de te servir, n'est-ce pas ? Oui et non, car la petite pouvait servir pour glaner... Et tu les as chassés, en leur refusant même le peu de bien qui appartenait à leurs parents. Ils pouvaient mourir de faim et de froid comme deux chiens au bord d'une route. Ils pouvaient vivre en devenant, l'un voleur, l'autre une prostituée, car la faim porte au péché. Mais que t'importait ?

A l'instant, tu as cité la Loi à l'appui de tes théories. Or la Loi ne dit-elle pas : " Ne faites pas tort à la veuve et à l'orphelin. Si vous leur faites du tort, leurs voix s'élèveront vers moi, j'entendrai leurs cris et ma fureur s'enflammera ; je vous exterminerai par l'épée, et vos femmes resteront veuves et vos enfants orphelins " ? N'est-ce pas ce que dit la Loi ? Alors, pourquoi ne l' observes-tu pas ? Tu m'as défendu auprès des autres ? Alors pourquoi ne prends-tu pas la défense de ma doctrine en toi-même ? Tu veux être pour moi un ami ? Alors pourquoi fais-tu le contraire de ce que je dis ? L'un de vous est en train de courir à perdre haleine, en s'arrachant les cheveux à cause de la ruine de son bois. Et il ne se les arrache pas pour les ruines de son cœur ! Et toi, qu'attends-tu pour le faire ?

335.15 Pourquoi voulez-vous vous croire parfaits, vous à qui le sort a donné une haute situation ? Et même si vous l'êtes en quelque chose, pourquoi ne cherchez-vous pas à l'être en tout ? Pourquoi me haïssez-vous parce que je découvre vos plaies ? Je suis le Médecin de votre âme. Est-ce qu'un médecin peut guérir sans mettre à nu et nettoyer les plaies ? Mais ne savez-vous pas que beaucoup – et cette femme qui est sortie est de leur nombre – méritent la première place au banquet de Dieu en dépit de leur piètre apparence ? Ce n'est pas l'extérieur qui a de la valeur, mais le cœur et l'âme. Dieu vous voit du haut de son trône, et il vous juge. Combien il en voit qui valent mieux que vous ! Par conséquent, écoutez-moi :

Prenez toujours comme règle de conduite ceci : quand on vous invite à un banquet de noces, choisissez toujours la dernière place. Il vous en reviendra un double honneur quand le maître vous dira : " Mon ami, avance " : honneur de mérite et honneur d'humilité. Alors que... Quel triste moment pour un orgueilleux d'avoir la honte de s'entendre dire : " Va là-bas, au fond, car il y a quelqu'un de plus important que toi. " Et faites la même chose dans le banquet secret de votre âme pour les noces avec Dieu. Qui s'abaisse sera élevé, et qui s'élève sera abaissé.

335.16 Ismaël, ne me hais pas, car je te soigne. Moi, je ne te hais pas. Je suis venu pour te guérir. Tu es plus malade que cet homme. Tu m'as invité pour te donner du prestige à toi-même et satisfaire tes amis. Tu invites souvent, mais par orgueil et pour ton plaisir. Ne le fais pas. N'invite pas les riches, les parents, les amis. Mais ouvre ta maison, ouvre ton cœur aux pauvres, aux mendiants, aux estropiés, aux boiteux, aux orphelins et aux veuves. Ils ne te donneront en échange que des bénédictions. Mais Dieu les changera pour toi en grâces. Et à la fin... oh ! À la fin, quel sort bienheureux pour tous les miséricordieux qui seront récompensés par Dieu à la résurrection des morts !

Malheur à ceux qui caressent seulement un espoir de profit puis ferment leur cœur au frère qui ne peut plus servir. Malheur à eux ! Je vengerai ceux qui ont été abandonnés.

– Maître... je... je veux te satisfaire. Je reprendrai ces enfants.

– Non.

– Pourquoi ?

– Ismaël !... »

Ismaël baisse la tête. Il veut faire l'humble. Mais c'est une vipère à laquelle on a extrait le venin et elle ne mord plus parce qu'elle sait qu'elle n'en a plus ; toutefois elle attend le moment de mordre...

335.17 Eléazar essaie de ramener la paix en disant :

« Bienheureux ceux qui prennent part au banquet de Dieu dans leur âme et dans le Royaume éternel. Mais crois-le bien, Maître, c'est la vie qui nous apporte des obstacles. Les charges... les occupations... »

Alors Jésus dit la parabole du banquet et achève :

« Les charges... les occupations, as-tu dit. C'est vrai. C'est pour cela que je t'ai dit, au commencement de ce banquet, que mon Royaume se conquiert par des victoires sur soi-même et non par des victoires sur des champs de bataille. La place au grand Banquet est destinée à ces humbles de cœur qui savent être grands par leur fidèle amour, qui ne mesure pas le sacrifice et qui surmonte tout pour venir à moi. Même une heure suffit pour changer un cœur, pourvu que ce cœur le veuille. Et il suffit d'une parole. Je vous en ai dit tellement ! Et je regarde... Dans un cœur va naître une plante sainte. Dans les autres, des ronces pour moi et, dans ces ronces, des aspics et des scorpions. Peu importe. Je vais droit mon chemin. Qui m'aime me suit. Je marche en appelant à ma suite. Que ceux qui ont le cœur droit viennent à moi. Je vais en instruisant. Que ceux qui cherchent la justice s'approchent de la Source. Pour les autres... pour les autres, c'est le Père saint qui les jugera.

Ismaël, je te salue. Ne me hais pas. Réfléchis. Et rends-toi compte que j'ai été sévère par amour, non par haine. Paix à cette maison et à ceux qui l'habitent, paix à tous si vous la méritez. »

Chapitre 345 – Jésus ressuscite l'enfant mort-né (Jésai-Tobie) de la jeune veuve Dorca

Vision du 29 novembre 1945

Mercredi 14 février 29, au château de Césarée Panéade

(...)

345.3 Subitement, il se retourne, semblant interroger l'air à cause d'une longue plainte étouffée qui frappe ses oreilles, et ce n'est pas la première fois. Il regarde l'intendant comme pour lui demander ce qui arrive.

« C'est l'une des femmes du château, une épouse. Elle est sur le point d'avoir un enfant. Le premier et le dernier, car son époux est mort aux calendes de Casleu. Je ne sais même pas s'il va vivre, car depuis que cette femme est veuve, elle ne fait que fondre en larmes. Ce n'est plus qu'une ombre. Tu entends ? Elle n'a même plus la force de crier... Certainement... Veuve à dix-sept ans... et ils s'aimaient beaucoup. Sa belle-mère et ma femme lui disent : " Dans ton fils, tu retrouveras Tobie. " Mais ce sont des mots... »

Ils descendent de la tour et font le tour des bastions, en admirant toujours l'endroit et le panorama. Puis l'intendant tient absolument à offrir des boissons et des fruits aux visiteurs et ils entrent dans une vaste pièce sur le devant du fort, où les serviteurs apportent ce qui est commandé.

La lamentation est plus déchirante et plus proche, et l'intendant s'excuse aussi parce que cela retient sa femme loin du Maître. Mais un hurlement encore plus pénible que la lamentation d'avant lui succède et font rester en l'air les mains qui portaient les fruits ou les coupes à la bouche.

« Je vais voir ce qui est arrivé » dit l'intendant. Et il sort pendant que la cacophonie des cris et des pleurs parvient encore plus puissante par la porte entrouverte.

L'intendant revient :

345.4 « Son enfant est mort à peine né... Quel drame ! Elle essaie de le ranimer avec les forces qui lui restent... Mais il ne respire plus. Il est noir !... »

Et il ajoute en hochant la tête :

« Pauvre Dorca !

– Apporte-moi le bébé.

– Mais il est mort, Seigneur !

– Apporte-moi l'enfant, te dis-je, comme il est. Et dis à sa mère d'avoir foi. »

L'intendant s'éloigne puis revient :

« Elle refuse. Elle dit qu'elle ne le donnera à personne. Elle semble folle. Elle dit que nous faisons cela pour le lui prendre.

– Conduis-moi sur le seuil de sa chambre pour qu'elle me voie.

– Mais...

– Laisse-moi faire ! Je me purifierai après, si jamais... »

Ils parcourent rapidement un couloir sombre jusqu'à une porte fermée. Jésus l'ouvre lui-même en restant sur le seuil, en face du lit sur lequel une jeune femme diaphane serre sur son cœur un petit être qui ne donne pas signe de vie.

« Paix à toi, Dorca. Regarde-moi. Ne pleure pas. Je suis le Sauveur. Donne-moi ton bébé... »

Ce qu'il y a dans la voix de Jésus, je l'ignore. Ce que je sais, c'est que la femme désespérée, qui, de prime abord, avait férocement serré le nouveau-né sur son cœur, le regarde et son œil, qui était tourmenté et fou, s'ouvre à une lumière douloureuse, mais pleine d'espoir. Elle remet le petit être, enveloppé dans des linges fins, à la femme de l'intendant... et reste là, les mains tendues, la vie, la foi dans ses yeux dilatés, sourde aux prières de sa belle-mère qui voudrait qu'elle s'étende.

345.5 Jésus prend le petit paquet de chair à demi refroidie et les linges, il tient le bébé tout droit par les aisselles, et appuie sa bouche sur les lèvres entrouvertes en se tenant penché car la petite tête pend en arrière. Il souffle fortement dans la gorge inerte... Il reste un instant les lèvres appuyées sur la petite bouche, puis il s'écarte... et un pépiement d'oiseau tremble dans l'air immobile... un second plus fort... un troisième... et enfin, dans un vagissement triomphal, le nouveau-né essaie de remuer sa petite tête en agitant ses menottes, ses pieds, tandis que se colore son petit crâne sans cheveux, sa frimousse minuscule... et le cri de la mère lui répond :

« Mon fils ! Mon amour ! La descendance de mon Tobie ! Sur mon cœur ! Sur le cœur de maman... que je meure heureuse... dit-elle dans un murmure qui s'éteint dans un baiser et une réaction d'abandon bien compréhensible.

– Elle meurt ! Crient les femmes.

– Non. Elle entre dans un repos bien mérité. Quand elle va se réveiller, dites-lui d'appeler l'enfant : Jésaï-Tobie. Je la reverrai au Temple le jour de sa purification. Adieu. Que la paix soit avec vous. »

Il referme lentement la porte et se tourne pour revenir là où il était, vers ses disciples. Mais ils sont tous là, en groupe ému qui a vu et qui le regarde avec admiration.

Ils reviennent ensemble dans la cour et saluent l'intendant abasourdi qui ne cesse de répéter :

« Comme le Tétrarque va regretter de n'avoir pas été ici ! »

Sur ce, ils reprennent leur descente pour retourner en ville.

Jésus pose la main sur l'épaule du vieux Benjamin en lui disant :

« Je te remercie pour ce que tu nous as fait voir et pour avoir été la source d'un miracle »...

Chapitre 352 – Le plus grand dans le Royaume – L'exemple petit Benjamin de Magdala

Vision du 6 décembre 1945

Mardi 20 février 29, à Capharnaüm vers Dalmanutha

352.6 Un enfant de sept à huit ans court derrière Jésus en sautillant. Il le rejoint en dépassant le groupe plus qu'animé des apôtres. C'est un bel enfant aux cheveux châtain foncé, courts et tout bouclés. Dans son visage mat, brillent deux yeux noirs intelligents. Il appelle avec familiarité le Maître, comme s'il le connaissait bien.

« Jésus, dit-il, tu me laisses venir avec toi jusqu'à ta maison ?

– Est-ce que ta mère le sait ? demande Jésus en le regardant avec un doux sourire.

– Elle le sait.

– Vraiment ? »

Jésus, tout en souriant, le fixe d'un regard pénétrant.

« Oui, Jésus, vraiment.

– Alors, viens. »

L'enfant fait un saut de joie et saisit la main gauche que Jésus lui tend. C'est avec une amoureuse confiance que l'enfant glisse sa petite main brune dans la longue main de mon Jésus. Je voudrais bien en faire autant moi-même !

« Raconte-moi une belle parabole, Jésus » dit l'enfant en sautant aux côtés du Maître et en l'observant par dessous avec un petit visage rayonnant.

Jésus aussi le regarde avec un sourire joyeux qui lui fait entrouvrir la bouche qu'ombragent des moustaches et une barbe blond-roux que le soleil fait briller comme de l'or. Ses yeux de saphir foncé rient de bonheur quand il les pose sur l'enfant.

« Qu'as-tu à faire d'une parabole ? Ce n'est pas un jeu.

– C'est plus beau qu'un jeu. Quand je vais dormir, j'y repense, puis j'en rêve et le lendemain je m'en souviens et je me la redis pour être gentil. Elle me rend plus sage.

– Tu t'en souviens ?

– Oui. Veux-tu que je te dise toutes celles que tu m'as racontées ?

– Tu es un bon garçon, Benjamin, meilleur que les hommes qui oublient. En récompense, je te dirai la parabole. »

L'enfant ne saute plus. Il marche, sérieux, attentif comme un adulte, et ne perd pas un mot, pas une inflexion de la voix de Jésus qu'il regarde avec attention, sans même regarder où il met ses pieds.

352.7 « Un berger qui était très bon apprit qu'il y avait dans un endroit de la création un grand nombre de brebis abandonnées par des bergers qui étaient mauvais. Elles étaient en danger sur d'affreux chemins, dans des herbages empoisonnés et elles s'approchaient de plus en plus de sombres ravins. Il alla dans ce pays et, déposant *tout* ce qu'il avait, il acheta ces brebis et ces agneaux.

Il voulait les amener dans son royaume, parce que ce berger était roi comme l'ont été aussi de nombreux rois en Israël. Dans son royaume, ce troupeau aurait trouvé des pâturages sains, de l'eau fraîche et pure, des chemins sûrs et des abris solides contre les voleurs et les loups féroces. C'est pourquoi ce berger rassembla ses brebis et ses agneaux pour leur dire : « Je suis venu vous sauver, vous amener là où vous ne souffrirez plus, où vous ne connaîtrez plus ni pièges ni malheurs. Aimez-moi, suivez-moi, car je vous aime beaucoup et, pour vous posséder, j'ai fait toutes sortes de sacrifices. Mais si vous m'aimez, mon sacrifice ne me pèsera pas. Suivez-moi et partons. » Et le berger en avant, les brebis à la suite, prirent le chemin qui mène au royaume de la joie.

A chaque instant, le berger se retournait pour voir si elles le suivaient, pour exhorter celles qui étaient fatiguées, encourager celles qui perdaient confiance, secourir les malades, caresser les agneaux. Comme il les aimait ! Il leur donnait son pain et son sel. Il commençait par goûter l'eau des sources pour voir si elle était saine et la bénissait pour la rendre sainte.

Mais les brebis – peux-tu croire cela, Benjamin ? – les brebis, après quelque temps, se lassèrent. Une d'abord, puis deux, puis dix, puis cent restèrent en arrière à brouter l'herbe jusqu'à se gaver au point de ne plus pouvoir bouger et elles se couchèrent, fatiguées et repues, dans la poussière et dans la boue. D'autres se penchèrent sur les précipices, malgré les paroles du berger : « Ne le faites pas. » Comme il se mettait là où il y avait un plus grand danger pour les empêcher d'y aller, certaines le bousculèrent de leurs têtes arrogantes et plus d'une fois essayèrent de le jeter dans le précipice. Ainsi beaucoup finirent dans les ravins et moururent misérablement. D'autres se battirent à coups de cornes et de têtes, et s'entretuèrent.

Seul un agnelet ne s'écarta jamais. Il courait en bêlant et, par ses bêlements, il disait au berger : « Je t'aime. » Il courait derrière le bon berger et quand ils arrivèrent à la porte de son royaume, il n'y avait qu'eux deux : le berger et l'agnelet fidèle. Alors le berger ne dit pas : « Entre », mais : « Viens » ; il le prit sur sa poitrine, dans ses bras, et l'amena à l'intérieur en appelant tous ses sujets et en leur disant : « Voici. Celui-ci m'aime. Je veux qu'il soit avec moi pour toujours. Quant à vous, aimez-le, car c'est celui que mon cœur préfère. »

352.8 La parabole est finie, Benjamin. Maintenant peux-tu me dire qui est ce bon berger ?

- C'est toi, Jésus.
- Et cet agnelet, qui est-ce ?
- C'est moi, Jésus.

– Mais maintenant, je vais partir. Tu m’oublieras.

– Non, Jésus, je ne t’oublierai pas, parce que je t’aime.

– Ton amour disparaîtra quand tu ne me verras plus.

– Je me répéterai les paroles que tu m’as dites, et ce sera comme si tu étais présent. Je t’aimerai et je t’obéirai de cette façon. Et, dis-moi, Jésus : toi, tu te souviendras de Benjamin ?

– Toujours.

– Comment feras-tu pour te souvenir ?

– Je me dirai que tu m’as promis de m’aimer et de m’obéir, et je me souviendrai ainsi de toi.

– Et tu me donneras ton Royaume ?

– Si tu es bon, oui.

– Je serai bon.

– Comment feras-tu ? La vie est longue.

– Mais tes paroles sont si bonnes ! Si je me les dis et si je fais ce qu’elles me disent de faire, je me garderai bon toute ma vie. Et je le ferai parce que je t’aime. Quand on aime bien, ce n’est pas fatigant d’être bon. Je ne me fatigue pas d’obéir à maman, parce que je l’aime. Je ne me fatiguerai pas d’être obéissant pour toi, parce que je t’aime. »

Jésus s’est arrêté pour regarder le petit visage enflammé par l’amour plus que par le soleil. La joie de Jésus est si vive qu’on dirait qu’un autre soleil s’est allumé dans son âme et irradie par ses pupilles. Il se penche et dépose un baiser sur le front de l’enfant.

352.9 Jésus s’est arrêté devant une petite maison modeste, avec un puits devant. Il va ensuite s’asseoir près du puits et c’est là que le rejoignent les disciples, qui sont encore en train de mesurer leurs prérogatives respectives.

Jésus les regarde, puis il les appelle :

« Venez autour de moi, et écoutez le dernier enseignement de la journée, vous qui célébrez sans cesse vos mérites et pensez à vous adjudger une place en rapport avec eux. Vous voyez cet enfant ? Il est dans la vérité plus que vous. Son innocence lui donne les clés pour ouvrir les portes de mon Royaume. Lui, il a compris, dans sa simplicité de tout petit, que c’est dans l’amour que se trouve la force de devenir grand et dans l’obéissance par amour celle d’entrer dans mon Royaume. Soyez simples, humbles, aimants d’un amour qui ne soit pas à mon égard seulement, mais que vous partagiez entre vous, obéissant à mes paroles, à toutes, *même à celles-ci*, si vous voulez arriver là où entreront ces innocents. Apprenez auprès des petits. Le Père leur révèle la vérité comme il ne la révèle pas aux sages. »

Jésus parle en tenant Benjamin debout contre ses genoux et il garde ses mains sur ses épaules. A ce moment, le visage de Jésus est plein de majesté. Il est sérieux, pas

courroucé, mais sérieux. C'est vraiment le Maître. Le dernier rayon de soleil nimbe sa tête blonde.

La vision s'arrête ici pour moi, me laissant pleine de douceur dans mes souffrances.

Chapitre 355 – Jésus consolé par le petit David

Vision du dimanche 9 décembre 1945

Samedi 24 février 29, à Capharnaüm

355.1 Jésus est tout seul sur la terrasse de la maison de Thomas de Capharnaüm. La ville paresse pendant le sabbat, avec une population déjà réduite, car les plus zélés pour pratiquer leur foi sont déjà partis pour Jérusalem, tout comme ceux qui s'y rendent en famille avec des enfants qui ne peuvent faire de longues marches et obligent les adultes à des haltes et à de courtes étapes. C'est ainsi que, dans cette journée en soi déjà un peu brumeuse, il manque la note d'or de l'enfance charmante.

Jésus est très pensif. Assis sur un banc très bas, dans un coin, près du parapet, tournant le dos à l'escalier, presque caché par ce mur, il a le coude sur le genou et appuie son front sur sa main d'un geste las, comme s'il souffrait.

355.2 Sa méditation est interrompue par un jeune enfant qui veut le saluer avant de partir pour Jérusalem. " Jésus ! Jésus ! " crie-t-il à chaque marche, sans le voir car le muret le cache à la vue de ceux qui sont en bas. Et Jésus est tellement concentré qu'il n'entend pas la petite voix légère et le pas d'oiseau... de sorte que, quand l'enfant arrive sur la terrasse, il est encore dans cette position de douleur.

L'enfant en reste intimidé. Il s'arrête au bord de la terrasse, met son petit doigt entre ses lèvres et réfléchit... puis il se décide et avance lentement... maintenant il est derrière Jésus... il se penche pour voir ce qu'il fait... et il dit :

« Non, ne pleure pas ! Pourquoi ? A cause de ces méchants d'hier ? Mon père disait avec Jaïre qu'ils sont indignes de toi. Mais toi, tu ne dois pas pleurer. Moi, je t'aime, et aussi ma petite sœur, Jacques, Tobit, et encore Jeanne, Marie, Michée et tous, tous les enfants de Capharnaüm. Ne pleure plus... »

Et il se jette à son cou, le couvre de caresses, et achève :

« Sinon je vais pleurer, moi aussi, et je pleurerai toujours... pendant tout le voyage...

– Non, David, je ne pleure plus. Tu m'as consolé. Tu es seul ? Quand partez-vous ?

– Après le crépuscule. En barque jusqu'à Tibériade. Viens avec nous. Mon père t'aime bien, tu sais ?

– Je le sais, mon chéri. Mais je dois aller voir d'autres enfants... Je te remercie d'être venu me saluer et je te bénis, petit David. Donne-moi le baiser d'adieu, puis retourne auprès de ta mère. Sait-elle que tu es ici ? ...

– Non. Je me suis échappé parce que je ne t'ai pas vu avec tes disciples et j'ai pensé que tu pleurais.

– Je ne pleure plus, tu vois. Va trouver maman qui te cherche peut-être avec inquiétude. Adieu. Fais attention aux ânes des caravanes. Tu vois ? Il y en a d'arrêtés partout.

– Mais c'est bien vrai que tu ne pleures plus ?

– Oui. Je n'ai plus de peine, tu me l'as enlevée. Merci, mon enfant. »

Le petit redescend l'escalier quatre à quatre et Jésus l'observe. Puis il hoche la tête, et revient à sa place reprendre sa douloureuse méditation.

Chapitre 358 – Jésus guérit le jeune Jaïas aveugle

Vision du mercredi 12 décembre 1945

Lundi 26 février 29, à Pella

58.1 : Le comportement des aveugles sur la route de Gadara à Pella. ● 358.2 : Hélios, l'aveugle violent de Pétra. ● 358.3 : Il maltraite et dépouille un enfant aveugle. ● 358.4 : Jésus, incognito, le prend avec Lui. ● 358.5 : Ce jeune Jaïas est bien connu à Pella où ils arrivent. ● 358.6 : La mère de Marc de Josias, le possédé de Gerasa s'y trouve et cherche Jésus. ● 358.7 : Jésus se retire avec elle. Elle lui raconte la rechute de son fils. ● 358.8 : Ta souffrance sera féconde. La douleur des mères peut sauver leurs enfants. ● 358.9 : Visite chez la mère de Jaïas, aveugle, elle aussi. ● 358.10 : Départ. Guérison de l'enfant et de sa mère.

(...)

358.10 Ils sortent. La troupe reprend sa marche. La pluie commence à tomber.

« Mais nous ne nous arrêtons pas ? Il pleut... disent les apôtres.

– Nous nous arrêterons à Jabès Galaad. Marchez. »

Ils mettent leurs manteaux sur la tête et Jésus étend le sien sur la tête du jeune garçon. La mère de Marc, fils de Josias, les suit sur sa monture, avec ses serviteurs. On dirait qu'elle ne peut se séparer de lui.

Ils sortent de Pella. Ils pénètrent dans une campagne verte et triste en cette journée pluvieuse.

Ils font au moins un kilomètre, puis Jésus s'arrête. Il prend la tête du petit aveugle dans ses mains et dépose un baiser sur ses yeux éteints en disant :

« Et maintenant, retourne sur tes pas. Va dire à ta mère que le Seigneur récompense celui qui a foi, et va dire aux habitants de Pella que c'est le Seigneur. »

Il le laisse partir et s'éloigne rapidement.

Mais il ne se passe pas trois minutes que le garçon crie :

« Mais je vois ! Oh ! ne t'enfuis pas ! Tu es Jésus ! Fais que je te voie, toi, en premier ! »

Et il tombe à genoux sur la route détrempée par la pluie.

La femme de Gerasa et ses serviteurs d'un côté, les apôtres de l'autre, accourent pour voir le miracle. Jésus aussi revient lentement en souriant. Il s'incline pour caresser le garçon.

« Va, va trouver ta maman, et sache croire en moi, toujours.

– Oui, mon Seigneur... Mais rien pour maman ? Elle restera dans le noir, elle qui croit comme moi ? »

Jésus sourit d'un sourire encore plus lumineux. Il regarde autour de lui, voit au bord de la route une touffe de marguerites trempées par la pluie, se penche, les cueille et les donne à l'enfant.

« Passe-les sur les yeux de ta mère et elle verra. Moi, je ne reviens pas sur mes pas, je vais de l'avant. Que celui qui est bon me suive avec son âme et qu'il parle de moi à ceux qui doutent. Toi, parle de moi à Pella dont la foi vacille. Va ! Dieu est avec toi. »

Puis il se tourne vers la femme de Gerasa :

« Quant à toi, suis-le. Voici la réponse de Dieu à tous ceux qui tentent de diminuer la foi des hommes dans le Christ. Et que cela raffermisse ta propre foi et celle de Josias. Va en paix. »

Ils se séparent. Jésus reprend sa marche vers le sud. L'enfant, la Gerasénienne et ses serviteurs, vers le nord. Un voile de pluie les sépare comme un nuage de fumée...

Chapitre 363 – Accueil des enfants de Rama

Vision du lundi 17 décembre 1945

Jeudi 8 mars 29, dans le village de Thomas

La maison de la sœur de Thomas se trouve à un carrefour à l'est de la ville. C'est la maison typique des israélites aisés, avec une façade quasiment sans fenêtres, un portail en fer avec son judas, une terrasse qui sert de toit et les murs du jardin hauts et sombres, qui se prolongent derrière la maison et que dépassent les feuillages des arbres fruitiers.

Mais, aujourd'hui, la servante n'a pas besoin de regarder par le judas. Le portail est grand ouvert et tous les habitants de la maison sont rassemblés dans l'atrium. Les grandes personnes sont toutes occupées par les enfants, garçons et filles, dont la foule serrée, turbulente, exaltée par la nouvelle, rompt continuellement l'ordre hiérarchique et joue devant les adultes aux places d'honneur où se trouvent au premier rang les parents de Thomas et sa sœur avec son mari.

Mais quand Jésus paraît sur le seuil, qui pourrait retenir cette marmaille ? Elle ressemble à une couvée qui sort du nid après une nuit de repos. Et Jésus reçoit le choc de cette ribambelle turbulente et gentille qui s'abat contre ses genoux et l'enserme, levant des frimousses en quête de baisers, et qui ne peut se calmer malgré les avertissements paternels ou maternels ou même quelques tapes que Thomas distribue pour rétablir l'ordre.

« Laisse-les faire ! Laisse-les faire ! Si tout le monde pouvait être comme eux ! » s'exclame Jésus, qui se penche pour satisfaire tous ces bons petits diables.

TOME 6

Chapitre 365 – Le piège de Judas contre l'innocence de Marziam – Un nouveau disciple, frère de lait de Jésus

Vision du 3 janvier 1946

Vendredi 9 mars 29, à

(...)

« Tu ne te souviens pas de moi, Marie de Bethléem. Mais moi, depuis trente et un ans, je me rappelle ton nom et ton visage comme celui de la pitié. J'étais venue de loin, moi aussi, de Pergé, pour l'édit. Et j'étais enceinte. Mais j'espérais revenir à temps. Mon mari est tombé malade en cours de route, et à Bethléem il s'est affaibli jusqu'à mourir. J'avais accouché depuis vingt jours au moment de sa mort. Mes cris percèrent le Ciel et tarirent mon lait ou le rendirent mauvais. Je fus couverte de pustules et mon fils aussi... On nous a jetés dans une caverne pour y mourir... Eh bien... **Toi, toi seule tu es venue avec précaution, pendant presque toute une lune, pour m'apporter de la nourriture et soigner mes plaies, pleurant avec moi, donnant de ton lait à mon enfant qui est vivant grâce à toi, à toi seule... Tu as risqué d'être lapidée parce qu'ils m'appelaient " la lépreuse "... Oh ! ma douce étoile ! Je n'ai pas oublié cela. Je suis partie après ma guérison. J'ai appris le massacre à Ephèse. Je t'ai tellement, tellement cherchée ! Je ne pouvais croire que tu avais été tuée avec ton Fils au cours de cette nuit affreuse. Mais je ne t'ai jamais trouvée. L'été dernier, un habitant d'Ephèse a entendu ton Fils, il a su qui il était, il l'a suivi quelque temps, il l'a accompagné avec d'autres à la fête des Tentes... Et, à son retour, il en a parlé. Alors, je suis venue pour te voir, toi la Sainte, avant de mourir, pour te bénir autant de fois que tu as donné de gouttes de lait à mon Jean, en les enlevant à ton Fils béni... »**

La femme pleure en une attitude respectueuse, légèrement courbée, serrant de ses mains les bras de Marie...

« On ne refuse jamais du lait, ma sœur. Et... »

– Oh ! non, je ne suis pas ta sœur ! Toi, tu es la Mère du Sauveur, moi, une pauvre femme perdue, loin de chez elle, veuve avec un fils sur mon sein, sur mon sein desséché comme un torrent en été... Sans toi, je serais morte. Tu m'as tout donné, et j'ai pu retourner chez mes frères, marchands à Ephèse, grâce à toi.

– Nous étions deux mères, deux pauvres mères, avec deux bébés, pour le monde. Toi, tu avais la douleur du veuvage, moi celle de devoir être transpercée en mon Fils, comme le vieux Syméon l'avait prophétisé au Temple. Je n'ai fait que mon devoir de sœur en te procurant ce que tu n'avais plus. (...) »

Chapitre 370 – Au banquet des pauvres dans le palais de Kouza – Les tout-petits à l'honneur !

Vision du 26 janvier 1946

Jeudi 15 mars 29, à Jérusalem

Mais tandis que les aveugles, les boiteux, les bossus, les estropiés, les vieillards, les veuves, les mendiants prennent place avec leurs douloureuses histoires imprimées sur le visage, voilà qu'on apporte, gracieux comme des paniers de fleurs, des corbeilles transformées en berceaux et jusqu'à de petits coffres dans lesquels, étendus sur des coussins, dorment de jeunes bébés repus pris à leurs mères mendiante. Et Marie de Magdala, rassérénée, court vers Jésus en disant :

« Les fleurs sont arrivées. Viens les bénir, mon Seigneur. »

Mais, en même temps, Jeanne arrive par l'escalier intérieur en disant :

« Maître, voici les disciples païennes. »

Ce sont sept femmes, vêtues d'habits modestes et foncés, semblables à ceux des juifs. Elles ont toutes le visage voilé et un manteau les couvre jusqu'aux pieds.

Deux sont grandes et majestueuses, les autres de taille moyenne. Mais quand, après avoir vénéré le Maître, elles retirent leurs manteaux, il est facile de reconnaître Plautina, Lydia, Valéria, Flavia l'affranchie — celle qui a écrit les paroles de Jésus dans le jardin de Lazare —, auxquelles s'ajoutent trois inconnues. L'une d'elles, au regard habitué au commandement, s'agenouille pourtant en disant au Seigneur :

« Avec moi, c'est Rome qui se prosterne à tes pieds. »

Il y a également une forte matrone d'environ cinquante ans, et enfin une toute jeune femme élancée et sereine comme une fleur des champs.

Marie de Magdala reconnaît les Romaines malgré leurs vêtements juifs et, les yeux écarquillés, murmure :

« Claudia !

– C'est bien moi. J'en ai assez d'entendre par la parole d'autrui ! Il faut atteindre la vérité et la sagesse directement à la source.

– Crois-tu qu'ils vont nous reconnaître ? demande Valéria à Marie de Magdala.

– Si vous ne vous trahissez pas en disant vos noms, je ne crois pas. Du reste, je vais vous placer à un endroit sûr.

– Non, Marie. Aux tables, pour servir les mendiants. Personne ne pourra penser que ce sont des patriciennes qui servent les pauvres, les plus petits du monde juif, dit Jésus.

– C'est une bonne idée, Maître, car l'orgueil est inné en nous.

– Et l'humilité est le signe le plus clair de ma doctrine. Qui veut me suivre doit aimer la vérité, la pureté et l'humilité, avoir de la charité pour tous, et de l'héroïsme pour défier l'opinion des hommes et les pressions des tyrans. Allons-y.

– Pardon, Rabbi. Cette fillette est une esclave, fille d'esclaves. Je l'ai rachetée parce qu'elle est d'origine israélite et Plautina la garde avec elle. Mais je te l'offre, en pensant bien faire. Son nom est Eglâ. Elle t'appartient.

– Marie, accueille-la. Nous réfléchirons plus tard... Merci, femme. »

370.20 **Jésus va sur la terrasse pour bénir les enfants. Les dames éveillent une grande curiosité, mais aucun soupçon, ainsi habillées et coiffées à l'hébraïque, en vêtements presque pauvres. Jésus va au milieu de la terrasse, près de la table des enfants, et il prie, offrant pour tous la nourriture au Seigneur, il bénit et donne l'ordre de commencer le repas.**

Apôtres, disciples, dames, sont serviteurs des pauvres. Jésus donne l'exemple en retroussant les larges manches de son vêtement rouge et en s'occupant de ses enfants, aidé en cela par Myriam, fille de Jaïre, et par Jean.

Les bouches de tous travaillent remarquablement, mais tous les regards sont tournés vers le Seigneur. Le soir arrive, et on retire le voile pendant que les serviteurs apportent les lampes, encore superflues.

Chapitre 373 – Le jour de la Parascève, Jésus accueilli au Temple

Rencontre avec Nikê

Vision du 30 janvier 1946

Vendredi 16 mars 29

Les voix très variées, depuis celles, argentines, des enfants jusqu'à celles, chevrotantes, des vieillards et, entre ces deux extrêmes, les voix émues des femmes, saluent, accompagnent, suivent le Maître. Les baisers pleuvent sur ses vêtements, sur ses mains. Jésus sourit et bénit tandis que ses ennemis, livides de dépit autant que lui est lumineux de paix, se rongent de colère impuissante.

Chapitre 377 – Seuls les enfants ont l'âme angélique – « Ma Mère est la femme à l'âme d'enfant »

Marie de Magdala a choisi la meilleure part

Vision du 14 août 1944

Dimanche 25 mars 29, à Béthanie

Jésus joue avec l'eau transparente de la vasque. Il y plonge les doigts, il la peigne en la séparant en petits sillages, puis il laisse la main se plonger tout entière dans sa fraîcheur cristalline.

« Comme cette eau limpide est belle ! dit-il.

– Maître, elle te plaît tellement ? dit Marie.

– Oui, Marie, parce qu'elle est si pure. Regarde : pas une trace de boue. C'est de l'eau, mais elle est si claire qu'il semble qu'il n'y ait rien, comme si elle n'était pas élément mais esprit. Nous pourrions lire sur le fond les paroles qu'échangent les petits poissons...

– Comme on lit au fond des âmes pures, n'est-ce pas, Maître ? »

A ces mots, Marie soupire avec un regret caché.

377.4 Jésus remarque le soupir qu'elle étouffe et il lit le regret que voile un sourire. Il guérit aussitôt la peine de Marie.

« Où y a-t-il des âmes pures, Marie ? Il est plus facile à une montagne de se déplacer qu'à une créature de savoir se garder des trois impuretés. Trop de tentations s'agitent et fermentent autour d'un adulte. Et il ne peut toujours empêcher qu'elles pénètrent en lui. **Seuls les enfants ont l'âme angélique, l'âme préservée par leur innocence des connaissances qui peuvent se changer en fange. C'est pour cela que je les aime tant. Je vois en eux un reflet de la Pureté infinie. Ce sont les seuls qui portent avec eux ce souvenir du Ciel.**

Ma Mère est la femme à l'âme d'enfant. Plus encore, elle est la Femme à l'âme angélique, telle Eve sortie des mains du Père. Imagines-tu, Marie, ce qu'a dû être le premier lys fleuri dans le jardin terrestre ? Ceux qui conduisent à cette eau sont bien beaux, eux aussi. Mais le premier sorti des mains du Créateur ! Etait-ce une fleur ou un diamant ? Etaient-ce des pétales ou des feuilles d'argent très pur ? Eh bien ! ma Mère est plus pure que ce premier lys qui a parfumé les vents. Et son parfum de Vierge inviolée emplit le Ciel et la terre, et c'est derrière elle que marcheront les hommes bons dans les siècles des siècles.

Le Paradis est lumière, parfum et harmonie. Mais si le Père ne s'y délectait pas dans la contemplation de la Toute-Belle qui fait de la terre un Paradis, si le paradis devait à l'avenir ne pas posséder le Lys vivant au sein duquel se trouvent les trois pistils de feu de la divine Trinité, la lumière du Paradis, son parfum, son harmonie et sa joie seraient amoindris de moitié. La pureté de ma Mère sera le joyau du Paradis. (...) »

Vision du mercredi 6 février 1946

Dimanche 25 mars 29 à Béthanie

378.1 : Indication chronologique. ● 378.2 : Les disciples chargés de rassembler les foules. ● 378.3 : Des gens de toute sorte réunis dans le verger. ● 378.4 : La parabole des oiseaux. ● 378.5 : Israël sera supplanté par le nouvel Israël. ● 378.6 : Tu blasphèmes ! ● 378.7 : Trois guérisons successives. ● 378.8 : Jésus bénit les enfants qui l'approchent. ● 378.9 : Il met en fuite un faux malade et guérit un vrai. ● 378.10 : La foule scandalisée du subterfuge. Menaces des gens du Temple. ● 378.11 : Jésus prophétise sur Israël. ● 378.12 : Jésus bénit le groupe fidèle et fait ses adieux.

(...)

Jésus fait un geste comme pour dire : “ Laissez-les faire ! ” 378.8 et il se penche pour caresser des enfants qui, tout doucement, quittant leurs parents, se sont approchés de lui. Quelques mères les imitent pour lui amener des enfants dont la marche n'est pas sûre, ou qui sont encore au sein.

« Bénis nos enfants, toi qui es béni, pour qu'ils soient des amis de la Lumière ! » demandent les mères.

Jésus leur impose les mains. Cela produit un remous dans la foule. Tous ceux qui ont des enfants veulent la même bénédiction. Ils poussent et crient pour qu'on leur fasse place.

Les apôtres, en partie parce qu'ils sont énervés par les méchancetés habituelles des scribes et des pharisiens, en partie par pitié pour Lazare qui risque d'être renversé par les flots de parents qui apportent leurs enfants à cette divine bénédiction, se fâchent et crient, en réprimandant ou en repoussant l'un ou l'autre, surtout les enfants venus seuls. Mais Jésus, doux, affectueux, les reprend :

« Non, non ! Ne faites pas cela ! N'empêchez jamais les enfants de venir à moi, ni leurs parents de me les amener. C'est justement à ces innocents qu'appartient le Royaume. Eux seront innocents du grand Crime, et ils grandiront dans ma foi. Laissez-les donc pour que je les consacre à elle. Ce sont leurs anges qui me les conduisent. »

Jésus se trouve maintenant au centre d'une couronne d'enfants qui le regardent d'un air extasié ; tant de petits visages levés, tant d'yeux innocents, tant de bouches souriantes...

Les femmes voilées ont profité de la confusion pour contourner la foule par l'arrière et venir derrière Jésus, comme si la curiosité les y poussait.

Chapitre 385 – Le jeune Mikaël et le vieil Ananias

Vision du 16 février 1946

Mardi 3 avril 29, à Bethabara

385.1 La petite troupe, accrue du vieillard qui s'admire dans le vêtement d'un apôtre de petite taille, sort de la maisonnette.

« Si tu veux rester, père... » va lui dire Jésus.

Mais le vieil homme l'interrompt :

« Non, non. Je viens moi aussi. Laisse-moi venir ! J'ai mangé hier ! J'ai dormi cette nuit, et dans un lit ! Je n'ai plus de douleur au cœur ! Je suis aussi fort qu'un jeune homme...

– Alors viens. Tu resteras avec moi, avec Barthélemy et mon frère Jude. Quant à vous, marchez deux par deux, comme on l'a dit. Soyez tous de retour avant sexte. Allez, et que la paix soit avec vous. »

Ils se séparent, les uns partant vers le fleuve, les autres vers les campagnes. Jésus les laisse partir puis, le dernier, il se met en route. Il traverse lentement le village, remarqué par les pêcheurs qui reviennent du fleuve ou qui s'y rendent, et par les ménagères actives qui se sont levées à l'aube pour frotter la lessive, arroser les jardins ou faire le pain. Mais personne ne parle.

385.2 Seul un jeune garçon, qui pousse vers le fleuve sept brebis, interroge le vieillard :

« Où vas-tu, Ananias ? Tu quittes le village ?

– Je vais avec le Rabbi, mais je reviens avec lui. Je suis son serviteur.

– Non. Tu es mon père. Tout vieillard juste est un père et une bénédiction pour l'endroit qui l'héberge et pour celui qui le secourt. Bienheureux ceux qui aiment et honorent les vieillards » dit Jésus d'un air solennel.

L'enfant le regarde, intimidé, puis il murmure :

« Moi, je donnais toujours un peu de mon pain à Ananias... » comme pour dire : « Ne me fais pas un reproche que je ne mérite pas.

– Oui, Mikaël était bon avec moi. Il était l'ami de mes petits-enfants... et il l'est resté aussi du grand-père. Sa mère aussi n'est pas mauvaise et me secourait, mais elle a onze enfants, et ils vivent tous de la pêche... »

Des femmes s'approchent avec curiosité et écoutent.

« Dieu aidera toujours celui qui fait son possible pour le pauvre. Et il y a toujours moyen d'aider. Bien souvent, dire : " Je ne peux rien faire ", c'est mentir. Car, quand on le veut, on trouve toujours quelque bouchée superflue, quelque couverture usagée, quelque vêtement mis de côté pour les offrir à ceux qui n'en ont pas. Et le Ciel récompense les dons. Dieu te rendra, Mikaël, les bouchées que tu as données au vieillard. »

Jésus fait une caresse à l'enfant et se met en route.

Vexées, les femmes restent sur place, puis elles interrogent le garçon qui dit ce qu'il sait. Et la crainte s'empare des femmes regardantes qui avaient fermé leur cœur aux besoins du vieillard...

Chapitre 396 – Avec les enfants près de Yutta – La main guérissante de Jésus

Vision du 7 février 1944 (joie pour MV)

Dimanche 22 avril 29, à Yutta

Discours d'adieu à Yutta

396.3 Judas entre sans façons dans la maison, comme s'il connaissait parfaitement ses habitants. Il en sort aussitôt une femme épanouie, entourée de trois enfants, et tenant le plus petit dans les bras. Tout sourire, elle s'avance vers Jésus qui, entre-temps, est arrivé au puits.

Je remarque que cette femme est une très belle brune et qu'elle doit avoir la trentaine. Ses cheveux, noirs et plutôt frisés, sont tirés en deux tresses qui lui entourent la tête. Ses yeux eux aussi sont noirs et grands. Elle a le nez aquilin et d'assez grosses lèvres, très rouges. Elle est grande et bien faite. Je note encore qu'elle est vêtue autrement que Marie et les autres femmes que j'ai vues à Cana : elle aussi porte un long habit d'un bleu très clair, mais elle s'enveloppe entièrement dans une sorte de châle bleu foncé qui l'enserme en modelant ses formes. Il passe sous les aisselles, des deux côtés, puis le pan supérieur tourne derrière son épaule gauche et monte sur la tête, qu'il voile. Les franges de la pointe retombent sur son front. Tout cela m'incite à penser qu'elle n'est pas galiléenne, car ses caractéristiques physiques et sa manière de s'habiller différent de ce que j'ai déjà observé chez les femmes de Galilée.

Le petit qu'elle tient dans les bras, aussi brun qu'elle, doit avoir deux ans tout au plus. C'est un bel enfant qui porte une chemise de laine blanche. La fratrie comprend aussi une fillette de six ans environ, toute bouclée, aux cheveux blonds tirant sur le châtain et vêtue de rose pâle, ainsi que deux garçons plus petits, portant une courte tunique de laine bleu clair comme leur mère. **Ils doivent très bien connaître Jésus, car ils se pressent autour de lui en riant.**

396.4 La jeune mère le salue en souriant :

« Entre, Maître, ma maison est la tienne ! »

Jésus lui répond :

« Que le Seigneur te récompense ! »

Puis, étendant le bras droit — le gauche, replié sur sa poitrine, tient un pan de son manteau —, il caresse l'enfant. Je vois la belle main de mon Jésus toucher le front du bébé, qui fait des manières et, en riant, se cache la tête contre le cou de sa mère ; de ce nid, il guette Jésus et rit aux éclats pour l'inviter à réitérer son geste.

Près du puits, sous un pommier chargé de fruits qui commencent à mûrir, il y a un banc de pierre, un siège. Jésus s'y assied, tandis que la femme rentre dans la maison chercher un broc. Jésus l'invite à lui donner l'enfant, qu'il pose sur ses genoux pendant qu'elle puise de l'eau ; elle revient avec une coupe pleine d'eau et une autre de lait, qu'elle offre à Jésus. Elle lui choisit encore des pommes mûres en écartant les vertes, et les lui donne. Elle pose le tout sur un plat posé sur le banc, à côté de Jésus. On comprend qu'elle a fait de même à d'autres reprises : elle sait ce qui lui plaît.

Les apôtres ont suivi Judas et se désaltèrent eux aussi sous les arcades.

Jésus commence par boire l'eau ; il tient toujours l'enfant contre lui et rit parce que le marmot lui tire les cheveux et la barbe. Les trois autres se tiennent autour de lui. Jésus prend les pommes, et les tend une par une aux trois plus grands, puis il en mange une lui aussi. Au petit, en revanche, il donne du lait de la coupe, puis en boit. Jésus est content. Il rit comme jamais je ne l'ai vu rire.

La fillette va se placer contre ses genoux et, en toute confiance, pose la tête sur sa poitrine. Jésus caresse ses cheveux bouclés. Les deux petits garçons, qui s'étaient éloignés en courant, reviennent, l'un avec une colombe serrée sur son cœur, l'autre en traînant par l'oreille un agneau de quelques jours qui bêle désespérément. Ils montrent à Jésus leurs trésors.

Il s'y intéresse, mais, pris de pitié devant la condition des deux pauvres bêtes, il se fait confier la colombe, l'admire, puis la laisse s'envoler vers son nid. Ensuite, il hisse l'agneau sur le siège en le caressant, le garde en sûreté jusqu'au retour de la mère des enfants, et le ramène à sa place.

La fillette, qui ne possède rien d'autre, se penche, fait un petit bouquet de fleurs et le tend à Jésus.

396.5 Même avec ces enfants, le Seigneur est *le Maître* et, tout en gardant le plus petit dans les bras, il parle aux grands des fleurs " si jolies, de toute taille, créées par le Père céleste. Aux yeux de Dieu, elles sont aussi belles que les enfants *lorsqu'ils sont bons*. Donc, pour être bon, il faut leur ressembler : elles ne font de mal à personne, mais offrent à tous parfum et joie, et elles accomplissent toujours la volonté du Seigneur en naissant et en s'épanouissant là où il le veut, et en se laissant cueillir si cela lui plaît ".

Il parle des colombes " si fidèles à leur nid et si propres qu'elles ne se posent jamais sur des choses sales. Elles se souviennent toujours de leur maison, et Dieu les aime précisément parce qu'elles sont fidèles et pures. Les enfants de Dieu doivent ressembler à ces tourterelles qui aiment la maison du Seigneur et y établissent leur nid d'amour, et qui, pour en être dignes, savent se garder pures ".

Il en vient ensuite aux agnelles " si douces, si patientes, si résignées, qui fournissent de la laine, du lait et leur chair ; les agneaux se laissent immoler pour notre bien et nous donnent un bel exemple d'amour et de douceur. Ils sont tellement aimés de Dieu qu'il appellera son Fils ' Agneau '. Le Seigneur aime comme des fils de prédilection ceux qui savent garder une âme d'agneau jusqu'à leur mort ".

Pendant que Jésus parle, d'autres enfants entrent dans le jardin. Des adultes eux aussi viennent l'écouter. D'autres mères présentent à Jésus leurs bébés, dont certains sont

malades, afin qu'il les caresse et les prenne un moment sur son cœur. Les plus grands y pensent d'eux-mêmes.

396.6 Jésus est entouré d'une nichée d'enfants. Il en a devant lui, à côté, derrière lui, entre les jambes. Il ne peut plus bouger ! Mais il rit au milieu de cette haie agitée et même un peu bagarreuse. Tous voudraient la première place. Or les " petits maîtres " de maison n'ont pas l'intention de la céder, ce qui donne à Jésus l'occasion d'être Maître une nouvelle fois :

« Il ne faut pas être égoïste, même dans le bien. Je sais que vous m'aimez, et cela me réjouit. Moi aussi, je vous aime, mais encore plus si vous laissez les autres venir à moi : un peu pour chacun, en bons frères. Aux yeux de Dieu et aux miens, vous êtes tous frères et égaux. Mieux, ceux qui font preuve d'obéissance et d'amour à l'égard de leurs compagnons sont encore plus aimés par Dieu et par moi. »

L'essaim, pour bien montrer qu'il est... obéissant et aimant, s'écarte subitement. *Ils sont tous bons (!)*. Jésus rit.

Mais le groupe innocent ne tarde pas à revenir, malgré les mères qui voudraient empêcher ce sans-gêne irrespectueux, et surtout malgré les disciples. Judas est le plus intransigeant, Jean le moins. Il est assis dans l'herbe et rit lui aussi, entouré d'enfants. Mais Judas fait les gros yeux et ronchonne. Même Pierre rouspète.

Les gamins, serrés autour de Jésus, ne s'en soucient guère. Ils regardent les bougons avec un air de défi, et seul leur respect pour le Seigneur les retient de faire quelque grimace aux deux hommes. **Ils se sentent protégés par Jésus, qui a ouvert les bras et attiré à lui le plus d'enfants possible : c'est un vrai bouquet de fleurs vivantes !**

Certains lui présentent des jouets... cassés. Avec une petite branche, il remet l'axe des roues d'un petit chariot et ajuste, à l'aide d'une ficelle et le renfort d'un morceau de bois, la jambe d'un cheval de bois qu'un petit brun lui montre. De jeunes bergers qui ont laissé un instant leur troupeau sur la route — la nuit tombe désormais — s'approchent de Jésus. Il leur fait une caresse et les bénit. **L'un d'eux porte une agnelle blessée. Comme Jésus ne veut pas que son jeune ami soit grondé par son patron, il arrête le sang de la pauvre bête et la lui rend.**

396.7 Une mère entre et se fraye un chemin. Elle tient dans ses bras un enfant au teint cireux, très malade. Il s'abandonne complètement sur la poitrine de sa mère. Jésus, qui a déjà touché d'autres enfants gravement atteints présentés par leur mère, ouvre les bras et prend sur son cœur le petit mourant — ou peu s'en faut. La mère le supplie en priant.

Jésus l'écoute et la regarde. Puis il observe le pauvre petit être décharné et exsangue, le caresse et l'embrasse en le berçant un peu, parce qu'il pleure. Le petit garçon — ou la petite fille, je ne vois pas bien parce que l'enfant a les cheveux longs jusqu'aux oreilles — ouvre à demi les yeux avec un triste sourire. Jésus lui parle tout doucement. Comme il murmure, je ne comprends pas ce qu'il dit. Le petit malade sourit encore.

Jésus le rend à sa mère en pleurs, et la fixe de ses yeux dominateurs :

« Femme, aie foi. Demain matin, ton enfant jouera avec ceux-ci. Va en paix ! »

Puis il trace un signe de bénédiction sur le petit visage livide.

396.8 Et à ce moment-là, Père, j'ai l'impression de m'approcher de mon Jésus et de lui dire :

« Maître, qu'y a-t-il dans ta main pour que tout se répare, guérisse ou change d'aspect quand tu le touches ? »

C'est une question vraiment très naïve, mais Jésus y répond avec une divine bonté :

« Rien, ma fille, hormis le fluide de mon *immense amour*. Regarde ma main, observe-la. »

Et il me tend sa main droite.

Je la prends avec vénération, du bout des doigts, sur le bout des doigts. Je n'ose pas davantage, car mon cœur bat à rompre. Jamais je n'ai touché Jésus. J'ai été touchée par lui, mais moi je n'aurais jamais osé. Maintenant, je le touche. Je sens la tiédeur de ses doigts. Je sens sa peau lisse, ses ongles très longs (non pas qu'ils soient mal taillés, mais leur forme sur la dernière phalange est longue). Je vois ses grands doigts fins, sa paume fortement concave, je remarque que le métacarpe est beaucoup plus court que les doigts, j'observe au début du poignet la dentelle des veines.

Jésus me laisse sa main avec bienveillance. Il s'est maintenant levé alors que moi, je suis à genoux. Par conséquent je ne le vois pas de face, mais je devine qu'il sourit, car cela s'entend quand il dit :

« Tu vois, âme que j'aime, qu'il n'y a rien de spécial. **Mes années de travail m'ont laissé l'aptitude à réparer les jouets des enfants, et je m'en sers, car cela aussi permet d'attirer à moi les créatures que je préfère : les enfants. Mon humanité, qui se rappelle avoir été ouvrière, agit ici. Ma divinité est à l'œuvre quand je guéris les enfants malades, tout comme je le fais à l'égard des jouets malades et des agneaux. Je n'ai rien d'autre que mon amour et ma puissance de Dieu. Et je ne les répands avec une pareille joie sur personne d'autre que ces innocents que je vous donne en modèle pour entrer dans le Royaume des Cieux. Je me repose, au milieu d'eux. Ils sont simples et francs. Moi, qui suis le Trahi et qui ai horreur des traîtres, je trouve de la paix auprès d'eux, car ils ne savent pas trahir. Moi qui serai celui dont beaucoup vont se méfier, je trouve ma joie auprès de ces enfants qui ne connaissent pas la méfiance. Et moi qui serai renié par des hommes qui, réfléchissant en adultes, penseront à leur propre sécurité aux heures de tempête, je trouve mon réconfort auprès de ces petits qui croient en moi sans imaginer que, de leur foi, il puisse leur provenir un bien ou un mal. Ils croient parce qu'ils m'aiment. Toi aussi, sois pure comme un enfant, comme l'un de ceux-ci. Alors tu obtiendras le Royaume des Cieux, qui s'ouvre sous la poussée impatiente de Jésus, brûlant d'avoir auprès de lui ceux qu'il a le plus aimés parce qu'ils l'ont le plus aimé. Maintenant, va en paix. Je te caresse comme l'un de ces petits pour te faire plaisir. Va en paix. »**

396.9 Notez que cette vision m'est venue alors que, écoeurée par une réponse désagréable — et ce n'était pas la première, aujourd'hui ! —, je pleurais, découragée, pleine de tristesse et de dégoût devant ce que je constate dans l'âme d'autrui. Aussitôt,

cette vision m'a calmée, puis réjouie. Mais quand ensuite j'ai pu avoir la joie de sentir les doigts de Jésus, j'ai éprouvé la douceur de l'extase effacer toute amertume.

Je garde la sensation d'avoir touché la main de Jésus et pose les yeux sur ma main qui écrit. Elle me semble aussi sainte que si elle avait été au contact d'une relique. Que mon Jésus soit béni !

Chapitre 401 – Jésus et les enfants (à Béther)

Vision du 13 mars 1946

Vendredi 27 avril 29

401.1 Jésus se promène à travers les bosquets de roses, où s'activent les cueilleurs. Il trouve ainsi le moyen de s'entretenir avec l'un ou l'autre, et de même avec la veuve et ses enfants, que Jeanne, par amour pour lui, a prise comme servante à la Pâque, après le banquet des pauvres. Ils ont changé du tout au tout. Remis en forme, sereins, ils accomplissent joyeusement leur travail chacun selon ses capacités ; les plus petits, qui ne savent pas encore distinguer une rose d'une autre pour les trier selon leur fraîcheur ou leur couleur, jouent avec d'autres enfants à des endroits plus tranquilles et leurs cris d'oisillons humains se confondent avec ceux des oiseaux qui pépient dans le feuillage des arbres pour saluer leurs parents qui reviennent avec la becquée.

Jésus se dirige vers eux et il se penche, s'intéresse, caresse, apaise les petites disputes, relève ceux qui sont tombés et qui pleurnichent, souillés de terre, le front ou les mains égratignés par les graviers. Et les larmes, les rixes, les jalousies s'arrêtent aussitôt grâce aux caresses et à la parole de l'Innocent aux innocents. Elles se changent en offrande du butin qui a causé la contestation ou la chute : scarabée métallique, caillou coloré ou brillant, fleur cueillie... Jésus en a les mains et la ceinture pleines, et il ne se fait pas voir quand il dépose les cétoines dorées ou les coccinelles sur les feuillages pour les rendre à la liberté.

Combien de fois n'ai-je pas remarqué le tact parfait de Jésus même avec les tout-petits, pour ne pas les peiner, pour ne pas les décevoir ! Il a l'art et le charme de savoir les rendre meilleurs et de se faire aimer avec des riens, en apparence, qui en réalité sont des perfections d'un amour adapté à l'âge de l'enfant...

Comme à moi, d'ailleurs. 401.2 Ah ! il m'a toujours traitée de " bébé " pour me perfectionner malgré ma pauvreté, pour se faire aimer ! Plus tard, quand je l'ai aimé de tout mon être, sa main s'est faite plus lourde, il m'a traitée en adulte, sourd à mes suppliques : " Mais tu ne vois pas que je suis une bonne à rien ? " Il a souri et m'a obligée à agir en adulte... Ah ! C'est seulement quand la pauvre Maria est complètement affligée qu'il redevient le Jésus des enfants pour ma pauvre âme, si incapable, et si contente de ses... scarabées, cailloux... petites fleurs... de ce que je réussis à lui donner... et il me montre qu'il les trouve beaux... et qu'il m'aime parce que je suis " le néant qui se perd avec confiance dans le Tout ".

(...)

(à Pierre et Barthélémy préoccupés par le comportement de Judas)

Venez. Allons trouver ces petits qui nous regardent avec étonnement. Je leur parlais de Dieu, il y a un instant, d'âme à âme, avec amour, et aux plus grands avec les beautés de Dieu... »

Il prend par la taille ses deux apôtres et ils se dirigent vers un groupe d'enfants qui l'attendent.

Chapitre 405 – Le petit Mikaël

Vision du 28 mars 1946

Dimanche 29 avril 29 à Emmaüs de la plaine

405.2 Puis les paysans propriétaires de la maison reviennent — hommes, femmes, enfants —, et avec eux les disciples vus auparavant. Ils se rendent compte que Jésus et ses apôtres dorment sur le foin, et leurs paroles s'éteignent en un murmure pour ne pas les éveiller. Quelque mère donne une gifle à son enfant qui ne veut pas se taire, ou, du moins, elle en esquisse le geste.

Un doigt dans la bouche, un petit garçon vient, de son pas de tourtereau, observer Jésus — “ le plus beau ”, dit-il —, qui dort, la tête appuyée sur son bras replié en guise d'oreiller. Tous, déchaussés, sur la pointe des pieds, finissent par l'imiter, et en premier Mathias et Jean qui s'émeuvent de le voir ainsi assoupi sur la paille.

(...)

405.3 Le petit garçon de tout à l'heure, très beau dans la courte tunique qu'il porte pour tout vêtement à cette heure torride, passe sa petite tête brune par l'ouverture de la cuisine, jette un coup d'œil, avance avec précaution ses pieds délicats qui souffrent sur le sol que le soleil rend brûlant. Sa tunique décolletée glisse presque en bas de son épaule potelée. Il rejoint les disciples, et essaie de les enjamber pour aller de nouveau regarder Jésus. Mais ses jambes sont trop courtes pour passer au-dessus des corps musclés des adultes et il bute en tombant sur Mathias, qui s'éveille et voit le petit visage attristé presque aux larmes. Il sourit et, comprenant la manœuvre de l'enfant, il lui dit :

« Viens ici, je vais te mettre entre Jésus et moi. Mais reste silencieux et ne bouge pas. Laisse-le faire dodo, car il est fatigué. »

Et le petit bonhomme, heureux, s'assied et reste en admiration devant le beau visage de Jésus. Il le regarde, l'étudie et il a bien envie de lui faire une caresse, de toucher ses cheveux d'or. Mais Mathias veille en souriant et ne le lui permet pas. Alors l'enfant demande doucement :

« Il fait toujours dodo comme ça ?

– Toujours, répond Mathias.

- Il est fatigué ? Pourquoi ?
- Parce qu’il marche beaucoup, et il parle beaucoup.
- Pourquoi est-ce qu’il parle et marche ?
- Pour apprendre aux enfants à être gentils, à aimer le Seigneur pour aller avec lui au Ciel.
- Là-haut ? Comment on fait ? C’est loin...
- L’âme, tu sais ce qu’est l’âme ?
- Non !
- C’est la chose la plus belle qu’il y a en toi, et...
- Plus belle que les yeux ? Maman dit que mes yeux sont deux étoiles. Elles sont belles les étoiles, tu sais ! »

Le disciple sourit :

« Elle est plus belle que les petites étoiles de tes yeux, car l’âme bonne est plus belle que le soleil.

- Oh ! Et où est-elle ? Où est-ce que je l’ai ?
- Ici, dans ton petit cœur. Elle voit et entend tout, elle ne meurt jamais. Et quand quelqu’un n’est jamais méchant et meurt en étant toujours gentil, son âme s’envole là-haut, avec le Seigneur.
- Avec lui ? demande le petit garçon en montrant Jésus.
- Avec lui.
- Mais lui, il en a une, d’âme ?
- Il a une âme et aussi la divinité, car cet homme que tu regardes est Dieu.
- Comment tu le sais ? Qui te l’a dit ?
- Les anges. »

L’enfant, qui était complètement assis sur Mathias, ne peut entendre tranquillement cette nouvelle, et il se lève vivement en disant :

« Tu as vu les anges ? »

Il regarde Mathias, les yeux écarquillés. Si étonnante est la nouvelle qu’un instant il oublie Jésus, de sorte qu’il ne le voit pas entrouvrir les yeux, réveillé par le léger cri de l’enfant, puis, avec un sourire, les refermer en détournant la tête.

« Tais-toi ! Tu vois ? Tu le réveilles... Je vais te renvoyer.

- Je reste tranquille. Mais comment sont les anges ? Tu les as vus quand ? »

La petite voix est devenue un murmure et Mathias, patiemment, raconte la nuit de Noël à l'enfant, qui est revenu s'asseoir sur sa poitrine, extasié. Il répond avec la même patience à tous ses pourquoi :

« Pourquoi est-il né dans une étable ? Il n'avait pas de maison ? Il était tellement pauvre qu'il n'a pas pu en trouver une ? Et maintenant, il n'a toujours pas de maison ? Il n'a pas sa mère ? Où est sa mère ? Pourquoi est-ce qu'elle le laisse seul, si elle sait qu'on a déjà voulu le tuer ? Elle ne l'aime pas ?... »

Une pluie de questions et une pluie de réponses !

Mathias dit :

« Cette Mère sainte aime beaucoup son divin Fils, mais elle fait le sacrifice de sa douleur de le laisser partir pour que les hommes soient sauvés. Pour se consoler, elle pense qu'il y a encore des hommes bons capables de l'aimer. »

Cette réponse suscite de nouvelles questions :

« Et elle ne sait pas qu'il y a de bons enfants qui l'aiment ? Où est-elle ? Dis-le-moi, pour que j'aie lui dire : " Ne pleure pas. Moi, je donne de l'amour à ton Fils. " Qu'est-ce que tu en dis ? Elle va être contente ?

– Très contente, mon petit, dit Mathias en l'embrassant.

– Et lui aussi ?

– Oui, vraiment. Tu vas le lui dire quand il se réveillera.

– Oh, oui ! Mais quand est-ce qu'il va se réveiller ? »

Le petit garçon est impatient.

405.4 Jésus n'y tient plus. Il se tourne, les yeux grands ouverts et avec un sourire lumineux sur les lèvres :

« Tu me l'as déjà dit, car j'ai tout entendu. Viens ici, mon enfant. »

Ah ! il ne se le fait pas dire deux fois ! Il se renverse sur Jésus, le caresse, lui donne des baisers, touche son front du doigt et aussi ses sourcils, ses cils blonds, en se regardant dans les yeux bleus, en caressant sa barbe et ses cheveux soyeux, et en disant à chaque découverte :

« Comme tu es beau ! Beau ! Beau ! »

Jésus sourit et Mathias aussi.

Et puis, à mesure que les autres s'éveillent — parce que maintenant le petit ne prend plus beaucoup de précautions —, les disciples et les apôtres sourient à la vue de cet examen attentif, répété, de l'homme en miniature, à moitié nu, potelé, qui prend plaisir à passer sur le corps de Jésus pour l'observer de la tête aux pieds. Il finit par lui dire : « Tourne-toi ! », et explique ensuite : « Pour voir tes ailes », et demande, déçu :

« Pourquoi est-ce que tu n'en as pas ?

– Je ne suis pas un ange, mon enfant.

– Mais tu es Dieu ! Comment fais-tu pour être Dieu, si tu n’as pas plein d’ailes ? Comment tu vas faire pour monter au Ciel ?

– Je suis Dieu. Et justement parce que je suis Dieu, je n’ai pas besoin d’ailes. Je fais ce que je veux et je peux tout.

– Alors fais-moi des yeux comme les tiens. Ils sont si beaux !

– Non. Ceux que tu as, c’est moi qui te les ai donnés, et ils me plaisent ainsi. Demande-moi plutôt de te faire une âme de juste pour que tu m’aimes de plus en plus.

– Elle aussi, c’est toi qui me l’as donnée, alors elle te plaira comme elle est, dit le petit avec sa logique enfantine.

– Oui. Elle me plaît maintenant parce qu’elle est innocente. Mais alors que tes yeux seront toujours de cette couleur d’olive mûre, ton âme, qui est blanche, peut devenir noire si tu deviens méchant.

– Méchant, non. Je t’aime bien et je veux faire comme le disaient les anges quand tu es né : “ Paix à Dieu au Ciel, et gloire aux hommes de bonne volonté ” » dit l’enfant en se trompant. Cela provoque un bruyant éclat de rire chez les adultes, ce qui le vexe et le rend muet.

Mais Jésus le console tout en rectifiant :

« Dieu est toujours Paix, mon enfant. Il est la Paix. Mais les anges lui rendaient gloire pour la naissance du Sauveur, et ils apprenaient aux hommes la première règle pour obtenir la paix qui provienne de ma naissance : “ avoir de la bonne volonté ”. Celle que tu veux.

– Oui. Alors donne-la-moi. Mets-la à l’endroit où cet homme dit que j’ai l’âme. »

Et, de ses deux index, il frappe plusieurs fois sa poitrine.

« Oui, mon petit ami. Comment t’appelles-tu ?

– Mikaël !

– C’est le nom du puissant Archange. Alors, fais preuve de bonne volonté, Mikaël. Et sois un confesseur du Dieu vrai, en disant aux persécuteurs, comme ton angélique patron : “ Qui est comme Dieu ? ” Sois béni, maintenant et toujours. »

Et il lui impose les mains. Mais l’enfant n’est pas convaincu. Il dit :

« Non. Fais un baiser ici, sur l’âme. Et c’est à l’intérieur qu’entrera ta bénédiction et elle y restera enfermée. »

Il découvre alors sa poitrine pour que Jésus la baise, afin qu’aucun obstacle ne s’interpose entre son petit corps et les lèvres divines.

Ceux qui sont là sourient et en même temps sont émus. Et il y a de quoi ! La foi merveilleuse de l’innocent qui est allé vers Jésus — par instinct, diraient certains, mais moi je dis sous la poussée de l’Esprit, est vraiment émouvante et Jésus le fait remarquer :

« Ah ! si tous avaient le cœur des enfants !... »

405.5 Pendant ce temps, les heures ont passé. La maison se ranime : des voix de femmes, d'enfants, d'hommes se font entendre. Et une mère crie :

« Mikaël ! Mikaël ! Où es-tu ? »

On la voit regarder d'un air apeuré le puits profond avec une atroce pensée dans le cœur.

« N'aie pas peur, femme. Ton fils est avec moi.

– Oh ! je craignais... Il aime tant l'eau...

– Effectivement, il est venu à l'Eau vive qui descend du Ciel pour donner la Vie aux hommes.

– Il t'a dérangé... Il m'a échappé si doucement que je ne m'en suis pas aperçue... dit la femme pour s'excuser.

« Non, il ne m'a pas dérangé. Il m'a consolé ! Les enfants ne font jamais de peine à Jésus. »

(...)

La cour est pleine de gens, impassibles, bien que la fraîcheur ne soit pas encore arrivée et qu'un dernier rayon de soleil l'effleure encore.

405.6 Jésus prend la parole :

« Que la paix soit avec vous ! Comme je vois que la doctrine du Maître d'Israël vous est déjà connue par les soins de mes bons disciples, je n'ai pas l'intention de répéter ce que vous savez déjà. Je leur laisse la gloire et le soin de vous avoir instruits et de poursuivre, jusqu'à vous donner la parfaite assurance que je suis le Promis de Dieu et que ma Parole vient de Dieu.

– Et tes miracles viennent de Dieu ! Béni es-tu ! » crie une voix de femme du milieu de la foule.

Beaucoup se retournent pour regarder dans cette direction. **La femme tend à bout de bras un enfant rieur à la mine florissante, et s'écrie :**

« Maître, c'est le petit Jean que tu as guéri à " La Belle Eau " : l'enfant aux hanches brisées que nul médecin ne pouvait soulager, que je t'ai apporté avec foi et que tu as sauvé, en le tenant sur ton sein.

– Je m'en souviens, femme. Ta foi a mérité ce miracle.

– Elle s'est renforcée, Maître. Toute ma famille croit en toi. Va, mon fils, remercier le Sauveur. Laissez-le parvenir auprès de lui... » prie la femme.

La foule s'écarte pour laisser passer l'enfant, qui s'avance vivement vers Jésus en lui tendant les bras pour pouvoir l'embrasser. Cela se produit au milieu des hosannas et des commentaires des gens de la ville ou des environs, car les habitants de la campagne connaissent déjà le fait et n'en sont pas surpris.

Jésus reprend la parole en tenant le petit garçon par la main.

« Et voici confirmée ma Nature par une mère reconnaissante, ainsi que le pouvoir de la foi sur le cœur de Dieu, qui ne déçoit jamais les confiantes et justes demandes de ses enfants.

(...)

Dans la cour à demi obscure règne un silence de douleur paisible... une sorte d'attente. Puis les pleurs du petit Mikaël, ceux d'un agnelet qui se trouve seul, rompent l'enchantement. Alors beaucoup d'yeux se mouillent de larmes et beaucoup de lèvres répètent les paroles innocentes du petit garçon :

« Oh ! pourquoi es-tu parti ? Reviens ! Reviens !... Fais-le revenir, Seigneur ! »

Et quand Jésus a complètement disparu, la constatation désolée du fait accompli :

« Jésus n'est plus là ! »

C'est en vain que la mère du petit Mikaël cherche à le consoler : il pleure comme s'il avait perdu plus que sa mère et, dans ses bras, il n'a d'yeux que pour l'endroit où Jésus a disparu. Il tend les bras en appelant :

« Jésus ! Jésus ! »...

Chapitre 419 – Guérison d'un enfant atteint de la carie osseuse

Vision du 2 octobre 44

Jeudi 17 mai 29, près du Jourdain

(...)

419.3 Le petit malade est si abattu qu'il ne fait pas un geste. On dirait qu'il ne s'agit même pas de lui. Il ouvre à peine ses yeux caves et hébétés et jette sur la foule un regard indifférent, ennuyé, pourrais-je même dire, puis il les referme.

Jésus le caresse. Il pose sa longue main sur la petite tête qui s'abandonne, et l'enfant rouvre les yeux pour regarder avec plus d'intérêt cet inconnu qui le touche avec tant d'amour et lui sourit avec tant de pitié.

« Veux-tu guérir ? »

Jésus parle doucement en se penchant sur la petite figure émaciée. Il a d'abord recouvert le petit corps, en disant à la mère qui voulait changer les linges :

« Ce n'est pas la peine, femme. Laisse-le ainsi. »

Sans parler, le petit malade fait signe que oui.

« Pourquoi ? »

– Pour maman » dit la petite voix faible, si faible.

Les pleurs de la mère redoublent.

« Seras-tu toujours bon si tu guéris ? Un bon fils ? Un bon citoyen ? Un bon fidèle ? »

Il pose chaque question en la détachant bien, pour laisser au petit le temps d'y répondre une à une.

« Te souviendras-tu de ce que tu promets maintenant ? Toujours ? »

Les “ oui ”, qui en dépit de leur faiblesse expriment un profond désir, tombent l'un après l'autre, comme autant de soupirs de l'âme.

« Donne-moi une main, mon enfant. »

Le petit malade veut donner la gauche qui est saine. Mais Jésus dit :

« Donne-moi l'autre. Je ne vais pas te faire mal.

– Seigneur, dit la mère, il n'est qu'une plaie. Laisse-moi l'envelopper. Pour toi...

– Cela n'a aucune importance, femme. Je n'éprouve de dégoût que devant l'impureté des cœurs. Donne-moi la main et dis avec moi : “ Je veux être toujours bon comme fils, comme homme et comme croyant dans le Dieu vrai. ” »

L'enfant répète en forçant sa petite voix. C'est toute son âme qui est dans cette voix, toute son espérance... et certainement aussi celle de sa mère.

419.4 Un silence solennel s'est installé dans la pièce et dans la rue. Jésus, qui tient de la main gauche la main droite du malade, lève sa main droite — c'est son geste quand il annonce une vérité ou quand il impose sa volonté aux maladies et aux éléments — et, très droit, solennel, il dit d'une voix puissante :

« Et moi, je veux que tu sois guéri. Lève-toi, mon enfant, et loue le Seigneur. »

Il lâche la petite main qui maintenant est tout à fait saine, maigre, mais sans la moindre lésion, et dit à la mère :

« Découvre ton enfant. »

La femme a le visage d'une personne qui attend une sentence de mort ou de grâce. En hésitant, elle enlève les couvertures... pousse un cri et se jette sur le petit corps, très maigre mais sain, le couvre de baisers, l'étreint... elle est folle de joie, si bien qu'elle ne s'aperçoit pas que Jésus s'éloigne du lit et se dirige vers la porte.

Mais le petit malade le voit et dit :

« Bénis-moi, Seigneur, et permets-moi de te bénir. Maman... tu ne remercies pas ?

– Oh ! pardon !... »

La femme, tenant l'enfant dans les bras, se jette aux pieds de Jésus.

« Je comprends, femme. Va en paix et sois heureuse. Adieu, mon enfant, sois bon. Adieu à tous. »

Et il sort.

419.5 Des femmes nombreuses lèvent leurs enfants pour que la bénédiction de Jésus les préserve du mal, à l'avenir. Les petits se faufilent parmi les grandes personnes pour se faire caresser. Et Jésus bénit, caresse, écoute, s'arrête encore pour guérir trois personnes qui ont les yeux malades et quelqu'un qui tremble comme s'il avait la danse de Saint-Guy.

(...Parabole du sculpteur et des statues...)

419.10 Jésus descend de sa chaire improvisée et se penche pour caresser un enfant à demi-nu dans sa chemisette, qui se roule sur l'herbe de la grève. Après tant de sublimes paroles, il est doux de voir ainsi le Maître s'intéresser comme un homme ordinaire à un tout-petit, puis rompre le pain, l'offrir, en donner à ses plus proches voisins, s'asseoir et manger comme tout le monde, alors que, certainement, il entend déjà dans son cœur le cri douloureux de sa Mère, et qu'il voit Judas à côté de lui.

Pour moi, qui suis tellement impulsive, cette maîtrise de ses sentiments m'impressionne plus que tout. J'en retire une instruction continue. Mais pour ceux qui sont là, il semble qu'ils soient restés absolument fascinés. Pensifs et silencieux, ils mangent en regardant avec vénération le doux Maître d'amour.

Chapitre 428 – Les enfants précoces

Parabole de la vigne et du vigneron, figures de l'âme et du libre arbitre

Vision du 4 mai 1946

Vendredi 8 juin 29, à Nazareth

« (...) Or qu'arrive-t-il dans les âmes ? Ceci : l'homme confie son âme à sa volonté, à son libre arbitre, qui se met à cultiver la vigne, restée jusqu'alors un sol nu, certes de la bonne terre, mais encore privée de végétation utile. Dans ses premières années d'existence, il n'y avait que des herbes grêles et des petites fleurs caduques poussées çà et là : la bonté instinctive de l'enfant, qui est encore un ange ignorant le bien et le mal.

Vous me demanderez : “ Combien de temps reste-t-il ainsi ? ” On dit généralement : pendant les six premières années. Mais, en vérité, certains enfants sont précoces et déjà responsables de leurs actes avant leurs six ans révolus. Quelques-uns le sont même à trois ou quatre ans, car ils savent ce qui est bien et ce qui est mal, et ils *veulent* librement l'un ou l'autre. A partir du moment où l'enfant sait distinguer la mauvaise action de la bonne action, il est responsable. Pas avant. Donc un faible d'esprit ne deviendra jamais responsable, même à cent ans ; mais les tuteurs le seront à sa place, et ce sont eux qui devront veiller avec amour sur lui, ainsi que sur le prochain auquel cet homme ou ce fou peut nuire, afin que l'inconscient ne fasse de tort ni à lui-même ni aux autres. C'est pourquoi Dieu n'impute pas de fautes à ce pauvre être, parce que, pour son malheur, il est privé de raison.

Chapitre 432 – Jésus entouré d'enfants pendant qu'il parle à la foule

Avec les paysans de Yokhanan, près de Séphoris

Vision du 8 mai 1946

Dimanche 10 juin 29

(...)

Ils s'asseyent en cercle autour de Jésus, qui veut avoir autour de lui les enfants qui, confiants et caressants, se serrent contre lui.

« Bénis-les, Seigneur ! Qu'ils voient, eux, ce que nous, nous espérons voir : la liberté de t'aimer ! crie une femme.

(...)

Jésus a prié debout, après s'être dégagé doucement des enfants qui s'étaient endormis sur lui. Il a l'air majestueux et doux en priant.

Puis il baisse les yeux et dit :

« Je m'en vais. C'est pour vous le moment de partir pour arriver chez vous à temps. Nous nous reverrons. Je vous amènerai Marziam. Mais même quand je ne pourrai plus venir, mon Esprit sera toujours avec vous, et mes apôtres vous aimeront comme je vous ai aimés. Que le Seigneur fasse reposer sur vous sa bénédiction. Allez ! »

Il se penche pour caresser les enfants endormis et s'abandonne aux effusions de la pauvre foule, qui n'arrive pas à se détacher de lui...

TOME 7

Chapitre 436 – Le massacre des Innocents du temps de Moïse et de Jésus

Le coût de la rédemption est dévoilé

Vision du 14 mai 1946

Samedi 30 juin 29, à Nazareth

« (...) Rappelez-vous tous et toujours cette vérité quand vous évangéliserez. Les âmes ont besoin de ne pas avoir peur, pour aller à Dieu en toute confiance. C'est ce que je m'efforce de faire, et d'autant plus que, par ignorance ou par leur faute, les gens sont portés à

craindre beaucoup Dieu. Mais Dieu, même le Dieu qui a frappé les Egyptiens et qui te fait peur, Auréa, est toujours bon. Vois-tu : quand il a frappé les fils des cruels Egyptiens, il a fait preuve de pitié avec ces enfants qui, n'ayant pas grandi, ne sont pas devenus pécheurs comme leurs pères, et il a donné à leurs parents le temps de se repentir du mal qu'ils avaient fait. Ce fut donc une bonté sévère. Il faut distinguer la véritable bonté de ce qui n'est que mollesse d'éducation. 436.4 Il en fut de même lorsque j'étais un petit enfant et qu'un grand nombre de bébés furent tués sur le sein de leur mère. Le monde a poussé un cri d'horreur. Mais quand le Temps ne sera plus pour chaque personne ou pour l'humanité tout entière, une première et une seconde fois vous comprendrez que ceux qui ont été exterminés dans leur enfance furent heureux, bénis en Israël, dans l'Israël des temps du Christ, car ils ont été préservés du plus grand péché : celui d'être complices de la mort du Sauveur. (...) »

Chapitre 445 – Chez Joseph et Anne et leur petit garçon

Marie intercède pour Samuel, fils d'Esther

Mercredi 25 juillet 29, à Tibériade

445.12 Judas est sur le point de répliquer, quand l'enfant qui est sur le sein de Jésus, dit :

« Une autre parabole, belle, belle... pour moi... »

Cela apporte une diversion à la discussion.

« Sur quoi, mon petit ? » demande Jésus avec bienveillance.

L'enfant regarde autour de lui, et trouve. Il dirige un doigt vers sa mère, et dit :

« Sur maman.

– Une maman est pour l'âme et pour le corps ce que Dieu est pour eux. Que fait ta maman pour toi ? Elle veille sur toi, elle te soigne, elle t'apprend tout, elle t'aime, elle fait attention à ce que tu ne te fasses pas mal, elle te protège, comme le fait la colombe avec ses petits, sous les ailes de son amour. Il faut obéir à sa mère et l'aimer, parce que tout ce qu'elle fait, elle le fait pour notre bien. Le bon Dieu aussi, et bien plus parfaitement que la plus parfaite des mères, garde ses enfants sous les ailes de son amour, les protège, les instruit, les aide, pense à eux nuit et jour. Mais le bon Dieu aussi doit être obéi et aimé, et beaucoup plus qu'une mère — elle est en effet le plus grand amour de la terre, mais Dieu est le plus grand et l'éternel amour de la terre et du Ciel — car tout ce qu'il fait, il le fait pour notre bien...

– Même les éclairs ? interrompt l'enfant qui en a une grande peur.

– Eux aussi.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils nettoient le ciel et l'air et...

– Et après arrive l'arc-en-ciel ! ... » s'écrie Pierre qui, moitié dehors moitié dedans, a écouté et s'est tu. Et il ajoute : « Viens, mon poulet, que je te le montre. Regarde comme c'est beau ! ... »

Chapitre 446 – Jésus accueilli à Capharnaüm

Vision du 4 juin 1946

Jeudi 26 juillet 29, à Capharnaüm

(...) Porphyrée va de même se joindre au groupe de l'autre barque pour vénérer le Maître, et cela avant que les habitants de Capharnaüm et les nombreux disciples, qui attendent depuis longtemps l'arrivée de Jésus, ne s'emparent du Maître et ôtent aux femmes disciples la joie de l'avoir pour elles.

Celles-ci se pressent autour du Maître en un groupe compact, et **seuls les enfants de Capharnaüm peuvent rompre le cercle qu'elles forment en glissant de force leurs petits corps entre deux jupes pour arriver à Jésus, qui se dirige lentement vers sa maison.**

Chapitre 449 – Le petit Alphée mal aimé par sa mère

Vision du 25 juin 1946

Dimanche 5 août 29, à Capharnaüm

Ce jeune enfant de Capharnaüm a une triste vie : orphelin de son père Jacob, il est repoussé et battu, comme ses deux frères, par Méroba, leur mère remariée.

La Vierge Marie, prise de pitié, demande à Méroba de lui confier l'enfant : « Mais prends-le ! Prends-le ! Si seulement tu pouvais prendre les deux autres ! Mais je ne sais pas où ils sont... » s'exclame la mère.

Alphée retrouve progressivement son équilibre au contact des femmes disciples puis Jésus le met sous la protection de Sara d'Afféca, une riche veuve sans enfant, qui vient de s'installer pour cela à Capharnaüm.

(suite chapitre 454)

Chapitre 451 – Discours sur les devoirs des époux et parents, et des enfants

Vision du jeudi 27 juin 46

Lundi 6 août 29, à Ein Gev, près d'Hippus

(...)

51.7 Je reviens à ce que doivent être les membres d'une famille et les habitants d'une maison pour que ma bénédiction y reste féconde. Je vous demande, mes enfants, d'être soumis à vos parents, respectueux, obéissants pour pouvoir l'être aussi avec le Seigneur votre Dieu. Car, si vous n'apprenez pas à obéir aux petits commandements de votre père et de votre mère — que vous voyez —, comment pourrez-vous obéir aux commandements de Dieu, qui sont dits en son nom, mais que vous ne voyez ni n'entendez ? Et si vous n'apprenez pas à croire que celui qui vous aime, comme votre père et votre mère vous aiment, ne peut que commander des choses bonnes, comment pouvez-vous croire bon ce qui vous est transmis comme un ordre de Dieu ? Dieu aime, il est Père, savez-vous ? Mais justement parce qu'il vous aime et désire vous avoir avec lui, mes chers enfants, il veut que vous soyez bons. Or la première école où apprendre à le devenir, c'est la famille. C'est là que vous apprenez à aimer et à obéir, et c'est de là que part pour vous le chemin qui conduit au Ciel.

Soyez donc bons, respectueux, dociles. Aimez votre père, même s'il vous corrige, car il le fait pour votre bien, et votre mère si elle vous éloigne d'actions qu'elle sait par expérience ne pas être bonnes pour vous. Honorez-les, en évitant de les faire rougir par vos mauvaises actions. L'orgueil n'est pas bon, mais il existe un saint orgueil, celui de dire : " Je n'ai pas fait de peine à mon père et à ma mère. " Cela, qui vous fait profiter de ce qu'ils soient près de vous de leur vivant, sera pour vous source de paix sur la blessure de leur mort. En revanche, les larmes qu'un enfant mauvais fait verser à ses parents creusent son cœur comme du plomb fondu, et malgré tout son effort pour endormir la blessure, elle le fait souffrir tant et plus quand la mort de l'un des parents empêche l'enfant de réparer... Ah ! mes enfants, soyez toujours bons, si vous voulez que Dieu vous aime.

Chapitre 454 – Le petit Alphée adopté. Confrontation avec Judas

Vision du mercredi 3 juillet 1946

Mardi 7 août 29, vers Gamla

454.1 : Départ accompagné dans la fraîcheur du soir. ● 454.2 : Le bonheur du petit Alphée. Peut-il être enlevé à sa mère ? ● 454.3 : Marie et l'amour de fusion avec Dieu. ● 454.4 : Toutes les âmes, au moins une fois dans leur vie, sont interrogées par Dieu. ● 454.5 : Gamla, qui avait chassé Jésus, a eu le temps de retrouver la paix. ● 454.6 : Jésus accède à la demande de la veuve d'Aphéqa. ● 454.7 : Jugé (une fois de plus) par un enfant, Judas s'en prend à lui. ● 454.8 : Peine du petit Alphée consolé par Jésus. Compassion de M.V. qui revit ses souffrances. ● 454.9 : L'attitude de Judas refroidit l'enthousiasme d'un habitant d'Hippos. On s'arrête près d'une vaste grotte.

454.6 La veuve d'Aphéqa s'avance et se prosterne :

« Et tu ne viendras pas chez moi, Seigneur ? Aphéqa aussi est pleine d'enfants de Dieu...

– La route est difficile, et le temps est court. Les femmes sont avec nous, et nous devons être de retour à Capharnaüm pour le sabbat. N'insiste pas, femme, s'interpose Judas sur un ton tranchant, comme pour la repousser.

– C'est que... Je voulais qu'il se persuade que je pourrais bien m'occuper de l'enfant.

– Mais il a déjà sa mère, tu comprends ? dit encore Judas, d'un air supérieur.

– Connais-tu des raccourcis entre Gamla et Aphéqa ? demande Jésus à la femme humiliée.

– Oh oui ! Le chemin est montagneux, mais bon ; il est frais parce qu'il passe au milieu des bois. Et puis, pour les femmes, on peut prendre des ânes : c'est moi qui paierai...

– Je viendrai chez toi pour te consoler, même si je ne peux te donner l'enfant parce qu'il a sa mère. Mais je te promets que, si Dieu juge bon que cet innocent mal aimé retrouve de l'amour, je penserai à toi.

– Merci, Maître. Tu es bon » dit la veuve en jetant sur Judas un coup d'œil qui veut dire : « Et toi, tu es mauvais. »

L'enfant qui a écouté et compris, au moins en partie, et qui s'est attaché à la veuve — elle l'a conquis par des caresses et par de bons morceaux —, répète exactement ce qu'elle a dit, un peu par un mouvement naturel de réflexion et un peu par cet esprit d'imitation propre aux enfants ; mais au lieu de se prosterner aux pieds de Jésus, il s'attache à ses genoux, et lève sa petite figure que blanchit la clarté de la lune :

« Merci, Maître, tu es bon. »

Mais il ne se borne pas à cela, il veut dire clairement ce qu'il pense, et achève :

« Et toi, tu es méchant. »

Et il donne un coup de pied à Judas pour qu'il n'y ait aucune erreur possible sur la personne.

454.7 Thomas éclate de rire, ce qui entraîne les autres à l'imiter :

« Pauvre Judas ! Il est vraiment dit que les enfants ne t'aiment pas ! Chaque fois que l'un d'eux te juge, c'est toujours aussi mal !... »

Judas a si peu de retenue qu'il montre sa colère, une colère injuste, sans proportion avec la cause et l'objet qui la provoquent ; pour se défouler, il arrache brutalement l'enfant des genoux de Jésus et le rejette en arrière tout en criant :

« Voilà ce qui arrive quand on joue la comédie en matière sérieuse. Ce n'est pas beau ni utile de traîner à sa suite des femmes et des bâtards...

– Tu ne peux pas dire cela. Son père — tu l'as connu toi aussi —, était un époux légitime et un juste, fait remarquer sévèrement Barthélemy.

– Eh bien ? N'est-il pas maintenant un vagabond, un futur voleur ? N'a-t-il pas suscité des conversations peu flatteuses sur nous ? On l'a cru fils de ta Mère... Et où est l'époux de ta Mère pour justifier un fils de cet âge ? Ou bien on le croit fils de l'un de nous, et...

– Cela suffit ! Tu parles le langage du monde. Or le monde parle dans la boue, aux grenouilles, aux couleuvres, aux lézards, à toutes les bêtes impures... 454.8 Viens, Alphée, ne pleure pas. Viens auprès de moi : je vais te porter dans mes bras. »

Grande est la peine de l'enfant. Toute sa douleur d'orphelin, d'enfant repoussé par sa mère, qui s'était apaisée pendant ces jours de paix, revient à la surface, bout, déborde. Plus que les égratignures qu'il s'est faites au front et aux mains, en tombant sur un terrain pierreux, égratignures que les femmes nettoient et embrassent pour le consoler, il pleure sa souffrance d'enfant mal aimé. Des sanglots longs, déchirants, en appelant son père mort, sa mère... Le pauvre petit !

Je pleure avec lui, moi que les hommes n'ont jamais su aimer, et comme lui, je me réfugie dans les bras de Dieu, aujourd'hui, anniversaire des funérailles de mon père ; aujourd'hui où une décision injuste me prive de la communion fréquente...

Jésus le prend, l'embrasse, le berce et le console tout en marchant en tête du groupe, avec l'innocent dans les bras, au clair de lune... Les larmes s'apaisent peu à peu et s'espacent, et on peut entendre dans le silence de la nuit la voix de Jésus qui lui dit :

« Je suis là, Alphée. Je suis là pour tous, pour te tenir lieu de père et de mère. Ne pleure pas. Ton papa est auprès de moi, et il t'embrasse avec moi. Les anges prennent soin de toi, comme s'ils étaient des mères. Tout l'amour, tout l'amour, si tu es gentil et sage, est avec toi... »

Chapitre 461 – Retrouvailles avec les enfants Marie et Mathias – Mathias rêve d'un roi temporel et Jésus le corrige

Vision du mardi 23 juillet 1946

Samedi 11 août 29, à Tibériade

Un complot pour élire Jésus comme roi

461.2 Dans le grand jardin où des roses tardives fleurissent — bien qu'en petit nombre —, on ne voit personne. Mais on entend les cris heureux des deux enfants qui jouent. En passant la main à travers les arabesques de la grille, Jésus cherche à déplacer le verrou. Comme il n'y parvient pas, il cherche quelque chose qui puisse faire du bruit et attirer l'attention. Mais il n'y a rien. Alors, entendant les cris des deux enfants se rapprocher, il hèle à haute voix :

« Marie ! »

Du coup, les deux enfants se taisent... Jésus répète :

« Marie ! »

Soudain, au milieu du pré, tondu comme un tapis d'où s'élèvent des touffes de rosiers bien tenus, il aperçoit la fillette, marchant à petits pas, circonspecte, un doigt sur les lèvres,

ses yeux inquisiteurs scrutant dans tous les sens, puis, quelques pas en arrière, Mathias, suivi d'un agnelet blanc comme de l'écume.

« Marie ! Mathias ! » crie Jésus à haute voix.

La voix guide les regards innocents. Les deux enfants tournent les yeux vers la grille et aperçoivent Jésus, le visage contre les barres, qui leur sourit.

« Le Seigneur ! Cours, Mathias, prévenir maman... Appelle Elie ou Michée... Qu'ils viennent ouvrir...

– Vas-y toi-même ! Moi, je vais vers le Seigneur... »

Et ils courent tous les deux, les bras tendus, tels deux papillons, l'un blanc, l'autre rosé avec leur petite tête brune. Heureusement, tout en courant ils alertent les serviteurs, et ceux-ci arrivent, armés d'arrosoirs et de râteliers, de sorte que finalement la grille s'ouvre et que les deux enfants se précipitent dans les bras de Jésus, qui les embrasse et franchit le seuil en les tenant par la main.

461.3 « Maman est à la maison avec ses amies. On nous renvoie, parce qu'on ne veut pas de nous, explique rapidement Mathias.

– Ne parle pas si mal. Maman nous renvoie parce que ces dames sont romaines et elles parlent encore de leurs dieux ; or nous, que Jésus a sauvés, nous ne devons connaître que lui seul. C'est pour ça, Seigneur. Mathias est trop petit, il ne comprend pas, dit-elle, gracieusement, avec son bon sens d'enfant qui a souffert et qui est par conséquent plus mûre, plus adulte que son âge.

– Notre père aussi nous renvoie quand viennent les hommes de la Cour. Et ils me plairaient, parce que ce sont presque tous des soldats... des guerriers... La guerre ! C'est beau, la guerre ! Elle donne la victoire ! Elle chasse les Romains. A bas Rome ! Vive le royaume d'Israël, s'écrie fièrement le petit.

– Ce n'est pas beau la guerre, Mathias, et quand on ne remporte pas la victoire, de sujets on devient esclaves.

– Mais ton Règne doit arriver, et pour cela on fera la guerre. Et on les renverra tous, même Hérode, et c'est toi qui seras roi.

– Mais tais-toi, espèce de bavard ! Tu sais bien que tu ne dois pas répéter ce que tu entends. Ils font bien de te chasser. Ignores-tu que tu peux faire du tort à nos parents et aussi à Jésus, en parlant comme ça ? » dit Marie.

Puis elle explique :

« Un jour est venu celui qui est comme un prince et un parent d'Hérode et qui est ton disciple, pour parler avec notre père. Ils criaient très fort. Ils n'étaient pas seuls, mais avec beaucoup d'autres...

– Tous beaux, avec de belles épées, et ils parlaient de guerre... interrompt Mathias.

– Je t'ai dit de te taire ! Ils criaient si fort qu'on a entendu, et, depuis lors, ce benêt ne fait qu'en parler. Dis-le-lui, toi, qu'il ne doit pas le faire... Maman l'a dit, et notre père a

menacé de l'envoyer au sommet du grand Hermon, dans une grotte avec un esclave sourd et muet, jusqu'à ce qu'il ait appris à se taire. Et là, il y serait bien obligé, car s'il parle avec l'esclave, celui-ci n'entend pas et ne répond pas, et, s'il crie, les aigles et les loups arrivent pour le manger...

– Quel terrible châtement ! » dit Jésus en souriant.

Et il caresse l'enfant, qui a perdu sa hardiesse et se serre contre Jésus comme s'il voyait déjà les aigles et les loups prêts à le dévorer tout entier, y compris sa petite langue imprudente.

« Un châtement vraiment terrible ! répète-t-il.

– Hé ! oui, et moi, j'ai peur que ça lui arrive et que je reste sans Mathias, et je pleure... Mais lui n'a pitié ni de maman ni de moi, et il nous fera mourir de douleur...

– Je ne fais pas exprès... J'ai entendu... et je répète... C'est si beau... de penser que les Romains seront vaincus, que Hérode et Philippe seront chassés, et que tu seras Roi d'Israël », achève-t-il dans un murmure, en cachant son visage contre les vêtements de Jésus pour étouffer encore plus le son de sa voix.

461.4 « Mathias ne dira plus jamais rien de tel. Il me le promet, et il tiendra parole. N'est-ce pas ? Ainsi, lui ne sera pas dévoré, Jeanne et Marie ne mourront pas de douleur, Kouza ne sera pas fâché, et moi, je ne serai pas haï. Parce que tu vois, Mathias ? Tu me fais haïr en disant de telles choses. Cela te plaît, que Jésus soit persécuté ? Imagine ton remords si un jour tu devais te dire : " J'ai fait persécuter Jésus qui m'a sauvé, et tout cela pour avoir répété ce que j'ai entendu par hasard. " Ces gens étaient des hommes, et les hommes perdent souvent Dieu de vue, parce qu'ils sont pécheurs. Ne voyant pas Dieu, ils ne voient pas la Sagesse et ils se trompent, ils font le mal alors qu'ils croient bien faire. Mais les enfants sont bons, leurs âmes voient Dieu, et Dieu repose dans leur cœur. Par conséquent, ils doivent comprendre les choses avec sagesse et dire que mon Royaume ne se fera pas par la violence sur la terre, mais par l'amour dans les cœurs. Et il leur faut prier pour que les hommes comprennent ce Royaume, comme le font les enfants. Les prières des enfants sont portées au Ciel par leurs anges, et le Très-Haut les transforme en grâces. Et Jésus a besoin de ces grâces pour faire de ces hommes, qui pensent à la guerre et au royaume de la terre, des apôtres qui comprennent que Jésus est paix et que son Royaume est dans les cœurs et au Ciel. Tu vois cet agneau ? Pourrait-il dévorer quelqu'un ?

– Bien sûr que non ! Si c'était possible, notre père ne nous en aurait pas fait cadeau pour nous faire mettre en pièces.

– Voilà, tu as raison. De même, le Père qui est dans les Cieux ne m'aurait pas envoyé si j'avais eu la puissance et la volonté de mettre en pièces. Je suis l'Agneau et le Berger. Je suis doux et plein de bonté comme l'agneau, et je suis celui qui réunit par l'amour avec le bâton du bon Pasteur et non avec la lance et l'épée du guerrier. Tu as compris ? Et me promets-tu, à moi, précisément à moi, de ne plus parler comme un étourdi ?

– Oui, Jésus. Mais... aide-moi, toi... parce que tout seul...

– Je t'aiderai. Regarde, je te caresse les lèvres et ainsi elles sauront rester closes.

TOME 8

Chapitre 508 – Le petit Martial-Manassé accueilli par Joseph de Séphoris

Lundi 7 octobre 1946

Vendredi 12 octobre 29, à Jérusalem

508.4 Ils restent seuls quelque temps. Puis, de derrière le rideau qui sépare la pièce d'un couloir, un petit visage brun se fait voir et jette un coup d'œil, craintif et curieux à la fois.

« Qui est cet enfant ? demande Jésus à Jean.

– Je ne sais pas, Seigneur. Il n'était pas là les autres fois. Il est vrai que depuis que je suis avec toi, je ne suis plus venu ici pour le compte de mon père. Viens ici, mon enfant. »

Le petit s'avance à petits pas.

« Qui es-tu ?

– Je ne vais pas te le dire.

– Pourquoi ?

– Je ne veux pas m'entendre dire des paroles désagréables. Si tu les dis, je te réponds, et Joseph ne le veut pas.

– Voilà du nouveau ! Maître, qu'en penses-tu ? »

Jean rit, amusé par les raisons du petit bonhomme.

Jésus aussi sourit, mais il lève la main pour attirer l'enfant et il l'observe. Puis il demande :

« Et toi, tu sais qui je suis ?

– Bien sûr que je le sais ! Tu es le Messie. Celui qui fera sien le monde entier, et alors on ne dira plus des paroles désagréables aux petits comme moi.

– Tu n'es pas d'Israël, n'est-ce pas ?

– Je suis circoncis... et cela m'a fait très mal. Mais... la faim aussi me faisait mal et... de ne plus avoir de maman... ni personne... Pourtant cela fait mal encore d'entendre qu'on... qu'on nous... »

Il pleure, ayant perdu sa primitive hardiesse.

« Ce doit être un orphelin étranger, Jean. Joseph a dû le recueillir par pitié, et l'a fait circoncire... » explique Jésus à Jean, étonné des raisons et des pleurs.

508.5 Et Jésus soulève l'enfant et le prend sur ses genoux.

« Dis-moi ton nom, petit. Je t'aime bien. Jésus aime tous les enfants et surtout les orphelins. J'en ai un, moi aussi, qui s'appelle Marziam et qui...

– Et moi aussi, car moi (la petite voix n'est plus qu'un murmure à peine perceptible), car moi, je suis romain...

– Je te l'avais bien dit ! Et tu es orphelin, n'est-ce pas ?

– Oui... Je ne me souviens pas de mon père. Mais de maman, oui. Elle est morte alors que j'étais déjà grand... Je suis resté seul, et personne ne voulait de moi. Je suis venu de Césarée, à pied, derrière les voyageurs, après que le maître est parti au loin. Et j'avais tellement faim ! Et si je disais mon nom, je recevais des coups... Car mon nom permettait de comprendre d'où je viens, hein ? Et je suis venu ici pour une fête. Comme j'avais faim, je suis entré dans les écuries avec une caravane, et je me suis caché dans la paille pour manger l'avoine et les caroubes des ânes. Mais un âne m'a mordu et j'ai crié ; on est accouru et on voulait me battre, mais Joseph a dit : “ Non. Jésus a fait cela et il dit d'agir comme lui : donc moi, je prends l'enfant et j'en ferai un israélite. ” C'est pourquoi il m'a pris et soigné en même temps que Marie, et il m'a donné un autre nom, car le mien... Maman m'appelait Martial... »

Ses larmes recommencent à couler.

« Et moi, je t'appellerai Martial comme ta mère. C'est très bien, ce qu'a fait Joseph. Tu dois l'aimer beaucoup.

– Oui, mais toi davantage. Lui-même dit toujours : “ Si un jour tu rencontres Jésus de Nazareth, le Messie, aime-le de tout ton être, car c'est par lui que tu as été sauvé de l'erreur. ” Marie disait à côté, à la servante, que le Messie était à la maison, et je suis venu voir celui qui m'a sauvé.

– Je ne savais pas que Joseph avait fait cela. Il était si... pingre... Jamais je n'aurais pensé qu'il pourrait... Pauvre Joseph ! Avare et brouillé avec ses enfants. Ils n'ont pas respecté ses cheveux blancs.

– Je le sais. Mais, vois-tu ? Peut-être qu'en cet enfant il se renouvelle... et oublie. Dieu le récompense ainsi de ce qu'il a fait pour l'enfant. Comment t'appelles-tu, maintenant ?

– J'ai un vilain nom. Il ne me plaît que parce qu'il commence comme le mien : je m'appelle Manassé !... Mais Marie, qui comprend, m'appelle « Man ».

L'enfant dit cela avec un d'un air si désolé que Jésus et Jean ne peuvent s'empêcher de sourire.

Mais Jésus, pour le consoler, explique :

« Manassé est un nom dont le sens est très doux pour nous. Il signifie : le Seigneur m'a fait oublier toute douleur. Joseph te l'a donné, car il a voulu indiquer que tu lui feras oublier toute sa douleur ; et c'est bien ce que tu vas faire, mon enfant, par reconnaissance pour lui. Toi-même, par ton nouveau nom, tu te dis que le Seigneur t'a tant aimé qu'il t'a rendu un père, une mère et une maison. N'est-ce pas ?

« Oui. Expliqué ainsi, oui... Mais Joseph affirme que je dois oublier même ma maison. Moi, je ne veux pas oublier ma maman ! »

Jésus regarde Jean et Jean regarde le Maître, et au-dessus de la petite tête brune, il y a tout un discours de regards...

« On n'oublie pas une mère, mon enfant. Joseph s'est mal expliqué, ou plutôt tu as mal compris. Il voulait sûrement dire que tu dois oublier toute la douleur de ton passé, la douleur de ta maison, parce que maintenant tu as celle-ci et tu dois être heureux.

– Ah ! vu comme ça, oui. Marie est bonne et me rend heureux. En ce moment même, elle me prépare des fouaces. Je vais voir si elles sont cuites et je t'en apporte à toi aussi. »

Et il glisse des genoux de Jésus pour courir hors de la pièce. Le bruit de ses petits pieds nus se perd dans le long couloir.

« Toujours cette tendance à la dureté, même chez les meilleurs d'entre nous ! Prétendre l'impossible ! Ils sont plus sévères que Dieu, les enfants de son peuple ! Pauvre enfant ! Peut-on peut-être prétendre qu'un enfant oublie sa mère, sous prétexte qu'il est désormais circoncis ? Je le dirai à Joseph.

– Je ne savais vraiment pas qu'il avait fait cela. Mon père, comme beaucoup de Galiléens, descend ici aux fêtes, et il ne m'en a pas parlé, comme s'il ignorait tout... 508.6 Mais j'entends la voix de Joseph... »

Jésus se lève et Jean l'imites, prêts à saluer, avec les honneurs qui lui sont dus, le maître de maison qui entre et qui, à son tour, s'abîme en profondes courbettes et finit par s'agenouiller aux pieds de Jésus.

Chapitre 509 – La circoncision du petit Martial, dit Manassé, soulève des réprobations.

Vision du mardi 8 octobre 1946

Vendredi 12 octobre 29, à Jérusalem

Jésus annonce une nouvelle circoncision, qui sera spirituelle

(Martial est orphelin d'affranchis romains de Césarée Maritime. Il a une dizaine d'années. Il est recueilli par un ami de ses parents jusqu'au départ de celui-ci. Il est alors jeté à la rue et repoussé par les Israélites ; En mendiant, il arrive à Jérusalem où il se réfugie, par faim, dans les écuries de Joseph et Marie de Séphoris. Ils le recueillent. Ils dissimulent son identité sous le nom juif de Manassé.... Cf dico perso p.273)

Joseph de Séphoris et sa femme se sont délicatement éclipsés pour laisser au Maître une entière liberté.

509.8 Nicodème demande :

« Mais qui est cet enfant ? »

– C’est Martial, un enfant que Joseph a adopté.

– Je l’ignorais.

– Personne, ou presque, ne le sait.

– Cet homme est très humble. Un autre aurait mis son action en avant, remarque Joseph.

– Tu crois cela ?... Va, Martial. Fais visiter la maison à Marziam... » dit Jésus.

Une fois les deux garçons partis, il reprend :

« Tu es dans l’erreur, Joseph. Comme il est difficile de juger avec justice !

– Mais, Seigneur ! Recueillir un orphelin — car c’est certainement un orphelin — et ne pas s’en vanter, c’est sûrement de l’humilité.

– L’enfant, comme son nom l’indique, n’est pas d’Israël...

– Ah ! maintenant, je comprends ! Il fait bien, dans ce cas, de le tenir caché.

– Mais il a été circoncis...

– Peu importe. Tu sais... Jean d’En-Dor l’était aussi... Il fut néanmoins une cause de réprobation. Joseph, galiléen par surcroît, pourrait avoir des... ennuis malgré la circoncision. Il y a tant d’orphelins aussi en Israël... Il est certain qu’avec ce nom... et cet aspect...

– Comme vous êtes tous “ Israël ”, même les meilleurs ! Même lorsque vous faites le bien, vous ne comprenez pas et ne savez pas être parfaits ! Vous ne comprenez pas encore qu’unique est le Père des Cieux, et que toute créature est à lui ? Vous ne comprenez pas encore que l’homme ne peut avoir qu’une unique récompense ou un unique châtiment, qui soit vraiment récompense ou châtiment ? Pourquoi vous rendre esclave de la peur des hommes ? Mais c’est le fruit de la corruption de la Loi divine, tellement retouchée, tellement trafiquée par des réglementations humaines, au point de rendre fermée et obscure même la pensée du juste qui la pratique. Dans la Loi mosaïque, et par conséquent divine, dans celle pré-mosaïque, et uniquement morale, ou venue par inspiration céleste, serait-il écrit que l’homme qui n’appartenait pas à Israël ne pouvait venir en faire partie ? **Ne lit-on pas dans la Genèse : “ Au bout de huit jours, que parmi vous tout enfant mâle soit circoncis, aussi bien celui qui est né dans la maison que celui que l’on a acheté, même s’il n’est pas de votre race ” ? Cela avait été dit.**

Tout ce que l’on a ajouté vient de vous. Je l’ai expliqué à Joseph, et je vous l’explique à vous. Bientôt, l’ancienne circoncision n’aura plus beaucoup d’importance. Une nouvelle — bien plus parfaite, et sur une partie plus noble du corps — viendra la remplacer. Mais tant que dure la première et que, par fidélité au Seigneur, vous la faites subir au mâle né de vous, ou que vous avez adopté, ne rougissez pas de l’avoir fait sur la chair d’une autre race. La chair appartient au tombeau, l’âme appartient à Dieu. On circoncit la chair, parce qu’il est impossible de circoncire ce qui est spirituel. Mais c’est sur l’âme que resplendit le signe saint. Or l’esprit appartient au Père de tous les hommes. Méditez cela. »

Chapitre 513 – Jésus entouré d'enfant à Emmaüs de la montagne

Vision du 14 octobre 1946

Jeudi 18 octobre 29

Parabole sur la sagesse véritable et un avertissement à Israël

513.1 La place d'Emmaüs est noire de monde, bondée. Au centre de la place, Jésus a du mal à bouger, tant il est entouré, oppressé par les gens qui l'assiègent. Il se trouve entre le fils du chef de la synagogue et un autre disciple ; autour de lui, dans l'intention hypothétique de le protéger, se pressent les apôtres et les disciples, et entre les uns et les autres, **habiles à s'insinuer partout, comme des lézards à travers une haie épaisse, il y a des enfants et encore des enfants.**

Qu'elle est merveilleuse, cette attirance que Jésus exerçait sur les petits ! Il était impossible de trouver un lieu, connu ou inconnu, où il ne soit pas aussitôt entouré d'enfants, heureux de s'attacher à ses vêtements, plus heureux encore quand il les effleurait de la main en une légère caresse toute affectueuse, même si pendant ce temps, il s'adressait sévèrement aux adultes ; et extrêmement heureux quand il s'asseyait sur un siège, sur un muret, une pierre, un tronc abattu, ou à même sur l'herbe : comme il était à leur niveau, ils pouvaient l'embrasser, appuyer leur tête sur ses épaules, sur ses genoux, se glisser sous son manteau pour se trouver entourés de ses bras, tels des poussins qui ont trouvé la plus affectueuse et la plus protectrice des défenses. Et toujours Jésus les défend contre la suffisance des adultes, honteux de leur familiarité pour lui qui, faute de s'exercer pour tant de motifs sérieux, veulent faire du zèle en éloignant du Maître les petits enfants...

Maintenant encore, sa phrase habituelle se fait entendre pour protéger ses jeunes amis :

« Laissez-les donc faire ! Ils ne me fatiguent pas ! Ce ne sont pas les enfants qui m'ennuient et me peinent ! »

Jésus se penche sur eux, avec un sourire épanoui qui le rajeunit en le faisant ressembler à un frère aîné, complice bienveillant de quelque jeu innocent, et il murmure :

« Soyez gentils, silencieux, bien sages, afin qu'ils ne vous renvoient pas et que nous restions encore ensemble.

– Et tu nous racontes une belle parabole ? demande le plus... audacieux.

– Oui, rien que pour vous. Ensuite je parlerai à vos parents. Ecoutez tous : ce qui sert aux petits sert aussi aux adultes. »

(après l'enseignement...)

Jésus achève au milieu d'un silence plein d'admiration. Il cherche à se dégager et à s'en aller... Mais les enfants réclament un baiser et les adultes sa bénédiction. Ce n'est qu'ensuite, en prenant congé de Cléophas et d'Hermas d'Emmaüs, qu'il peut s'éloigner.

TOME 9

Chapitre 555 – Enseignement nocturne à Simon-Pierre sur l'examen de conscience et sur la souffrance des bons et des innocents

Vision du 15 janvier 1947

Dimanche 5 janvier 30, à Ephraïm

« (...) Considère, Simon, que si un Dieu a dû s'incarner pour apaiser la justice divine pour le grand Pêché, pour les nombreux péchés des hommes, dans le temps de la vérité seuls les sacrifices des esprits des hommes pourront apaiser le Seigneur. Tu penses : " Mais pourquoi le Très-Haut a-t-il donné l'ordre d'immoler les petits des animaux et les fruits des plantes ? " Je te réponds : parce que, avant ma venue, l'homme était un holocauste souillé, et parce qu'on ne connaissait pas l'Amour. Désormais, il sera connu. Comme j'aurai rendu à l'homme la grâce par laquelle il peut connaître l'Amour, il sortira de sa léthargie, il se souviendra, comprendra, *vivra*, et prendra la place des boucs et des agneaux, devenant hostie d'amour et d'expiation, pour imiter son Maître et Rédempteur. **La souffrance, jusqu'à présent châtement, se changera en amour parfait, et bienheureux seront ceux qui l'embrasseront pour cette raison.**

– Mais les enfants...

– Tu veux dire ceux qui ne savent pas encore s'offrir... Sais-tu quand Dieu parle en eux ? Le langage de Dieu est d'ordre spirituel. L'âme le comprend, or elle n'a pas d'âge. Pour ce qui est de la capacité à comprendre Dieu, je vais même jusqu'à affirmer que l'âme d'un enfant, étant sans malice, est plus adulte que celle d'un vieillard pécheur. Je t'affirme, Simon, que tu vivras assez pour voir de nombreux petits enseigner aux adultes, et aussi à toi-même, la sagesse de l'amour héroïque. Mais en ces petits qui décèdent de mort naturelle, c'est Dieu qui opère directement, pour les raisons d'un amour si élevé que je ne puis te l'expliquer, car elles découlent des sagesse écrites dans les livres de la Vie et qui ne seront lues qu'au Ciel par les bienheureux. Lues, ai-je dit, mais en vérité, il suffira de regarder Dieu pour connaître non seulement Dieu, mais aussi son infinie sagesse... (...) »